13e Année **Fiction** Chaque mois

N° 137 Avril 1965

Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.

Couverture de Lucien Lepiez.

ENFIN, TOUT "FONDATION" !

La célèbre trilogie d'Isaac Asimov était depuis neuf ans restée incomplète en France, seule la première partie ayant paru autrefois au Rayon Fantastique. Aujourd'hui, vous allez enfin pouvoir en connaître la suite !

Nous avons en effet décidé, pour répondre aux désirs de la majorité des amateurs, d'éditer, en un seul volume, les trois romans qui composent ce chef-d'œuvre de la science-fiction.

Le tableau de la décadence et de la chute de l'Empire Galactique, esquissé dans **Fondation,** trouve son épanouissement et son dénouement dans les deux titres suivants : **Fondation et Empire** et **Seconde Fondation,** le tout au fil d'une action passionnante, constituant l'une des plus gigantesques constructions qu'ait édifié la science-fiction.

Bon de commande

à adresser aux Editions OPTA
24, rue de Mogador - Paris (9e)

Je désire souscrire à la trilogie FONDATION, à paraître fin mai 1965, au prix de souscription de :

Francs Français	Francs Suisses	Francs Belges
25	25	250

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.
(Valable seulement pour commandes directes.)

NOM : (en capitales). . . . .

ADRESSE : . . . .

PROFESSION (facultatif) : . . . .

Mon règlement sera effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- **Un chèque bancaire ou un mandat-poste ci-joint.**
- **Un virement chèque postal.**
- **Un mandat de versement.**

C.C.P. OPTA Paris 15.813-98

(1) Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

(1) Pour la Suisse :
M. Vuillemier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12-6112

Au prochain sommaire de "Fiction"

Le thème de la société trop perfectionnée, écrasant l'individu dans ses rouages, est fréquent en science-fiction, où il donne souvent matière à des développements frappants. L'excellent auteur américain **FLOYD L. WALLACE** le prend comme base d'une étonnante satire, dans son récit **Le réfractaire,** en vedette dans notre prochain numéro.

A ce même sommaire, **JOANNA RUSS** d'une part et **MICHEL MARDORE** de l'autre, nous montrent deux bien séduisantes (quoique dangereuses) créatures, dans leurs nouvelles **La jeune fille en noir** et **Le portrait de Belle.** Du fantastique qui plonge ses racines au cœur même de l'inquiétude.

Ajoutons, parmi les textes à remarquer dans ce numéro, une histoire de science-fiction française à la trame particulièrement évocatrice : **La tunique de Nessa** de **GERARD KLEIN** et **LUC VIGAN.**

Et d'autres textes : **Le saut dans le vide** par **TERRY CARR** ; **Aussi longtemps que le soleil** par **AVRAM DAVIDSON** ; **Les mystères du métro** par **HARRY HARRISON.**

Parution le 29 avril.

Vous lirez bientôt dans "Fiction" :

Octave Béliard	La découverte de Paris
Arthur C. Clarke	Casanova cosmique
Avram Davidson	La loi secrète
Avram Davidson	La sixième saison
Miriam Allen DeFord	Les transfuges
Miriam Allen DeFord	Le passage de Vénus
Michel Demuth	L'été étranger
Philip K. Dick	Cantate 140
James E. Gunn	Voir Mars et mourir
Nathalie Henneberg	Le soleil de Thulé
Nathalie Henneberg	Portés disparus
Damon Knight	L'arbre du temps
Fritz Leiber	Le héros
Fritz Leiber	Hamlet et les quatre fantômes
Suzanne Malaval	La maison d'à côté
Michel Mardore	Le portrait de Belle
Richard Matheson	Laissez-nous notre âme
J.T. McIntosh	Le onzième commandement
Chad Oliver	L'esprit gardien
Thomas Owen	Un beau petit garçon
Thomas Owen	La dame de Saint-Pétersbourg
Edgar Pangborn	La corne d'or
Kit Reed	Le Phœnix
Christine Renard	Le crocodile
Christine Renard	La sainte alliance
Jack Sharkey	La machine assassinée
Evelyn E. Smith	La femme du capitaine
Theodore Sturgeon	Le scoubidule, le chosistor et Boff
Roland Topor	Une fée pas comme les autres

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

PHILIP JOSÉ FARMER

L'homme des allées

Philip José Farmer, né en 1918, a débuté dans la science-fiction en 1952, avec un récit (plus tard transformé en roman) qui fit l'effet d'un coup de tonnerre : *The lovers.* Pour la première fois, les tabous sexuels pesant sur la science-fiction y étaient renversés ; pour la première fois, y étaient énoncées des hypothèses biologiques audacieuses sur de futurs rapports amoureux entre créatures d'espèces différentes. Le succès initial de Farmer aurait pu être dû, dans une certaine mesure, au sensationnel et au scandale, mais l'estime qu'il remporta immédiatement de ses confrères et des critiques dément cette interprétation. Et, dès l'année d'après, la Convention Mondiale de la Science-Fiction, réunie à Philadelphie, le couronnait « meilleur auteur révélé en 1952 ».

Les années suivantes virent la parution de plusieurs autres récits mémorables, approfondissant chacun, dans une veine renouvelée, la voie où l'auteur s'était engagé. Citons notamment : *Mother* (1953), histoire d'un monstrueux organisme féminin, sur une autre planète, qui englobe les êtres vivants comme une énorme matrice ; *Father* (1955), évocation d'un « Homme » gigantesque qui engendre toutes les formes de vie d'une planète entière (1) ; *Open to me, my sister* (1960), un des récits les plus choquants de l'auteur, qui fut rejeté comme tel par plusieurs magazines avant de pouvoir enfin paraître, et où se trouve décrit, d'une façon propre à soulever les cœurs sensibles, le mode de reproduction d'une race martienne, humaine en apparence (2).

Farmer a également écrit plusieurs romans : *I owe for the flesh, The green odyssey, Fire and the night, Flesh.* Ce dernier ouvrage, particulièrement « brûlant », dut être censuré par l'éditeur avant publication ; son héros est un homme devenu, à la suite d'une « altération » significative, capable de prodigieuses prouesses viriles, et utilisé comme symbole sexuel religieux dans une procession de carnaval, avant d'être sacrifié au cours d'une cérémonie ultime. Philip José Farmer a avoué lui-même qu'il avait souffert dans son enfance d'un puritanisme ultra-rigide. On s'en douterait, à l'examen de son œuvre !

Et maintenant, voici un récit de Farmer qui ne ressemble à aucun autre, une histoire d'un réalisme trivial et souvent forcené, et pourtant baignée d'une poésie farouche et un peu démente, une histoire où la « tranche de vie » l'emporte sur la science-fiction, mais où la science-fiction est néanmoins présente par l'utilisation d'un étrange thème : la survivance à notre époque d'un homme de Néanderthal.

« L'HOMME de l'usine à dingues est venu ce matin, » dit Gummy. « Pendant que tu étais partie à la pêche. »

Elle laissa tomber le morceau de toile métallique avec lequel elle s'efforçait de rapiécer la moustiquaire de la fenêtre. Jurant et

(1) Paru dans *Fiction* sous le titre *La planète du Dieu.*
(2) Paru dans *Fiction* sous le titre *Ouvre-moi, ô ma sœur.*

grognant comme un porc dans sa bauge, elle se pencha et le ramassa. En se relevant, elle appliqua une claque sonore sur son épaule nue.

« Sales moustiques ! Ils doivent être des millions dehors. Sûrement qu'ils essaient d'échapper au feu qui brûle les ordures. »

— « L'usine à dingues ? » répéta Deena. Elle se détourna du fourneau à pétrole cabossé, sur lequel elle faisait frire des pommes de terre et des poissons pêchés dans l'Illinois, qui coulait à quelques centaines de mètres.

— « Mais oui ! » grinça Gummy. « C'est le Vieux qui dit ça, tu l'as entendu comme moi. L'asile d'aliénés, la maison de fous. Donc, ce type de l'usine à dingues s'appelle John Elkins. C'est lui qui a fait tous ces tests sur le Vieux, lorsqu'ils l'ont enfermé l'année dernière ; le petit gringalet à moustaches qui ne vous regarde jamais dans les yeux et qui rigole comme un putois ; celui qui a confisqué son chapeau au Vieux et qui refusait de le lui rendre s'il ne promettait pas d'être sage. Tu te souviens, maintenant ? »

Deena, grande, maigre, vêtue de sa seule robe de chambre de pilou blanche, faisait penser à une tête décapitée enfoncée sur une pique. La grande tache de vin qui lui mangeait la joue et le cou contrastait hideusement avec son épiderme pâle.

— « Vont-ils le renvoyer à l'Hôpital d'Etat ? » demanda-t-elle, le souffle court.

Gummy, qui se regardait dans le miroir en pied fendu, fixé au mur par des clous, se mit à rire en exhibant les deux dernières dents qui ornaient sa mâchoire. Ses cheveux frisés étaient d'un brun jaunâtre et coupés court. Ses petits yeux bleus étaient profondément enfoncés sous des arcades sourcilières proéminentes ; son nez très long, d'une largeur extravagante, se terminait par un bulbe strié d'un entrelacs de veinules bleues. Son menton était inexistant et son cou formait vers l'avant un angle permanent avec son buste. Elle était vêtue en tout et pour tout d'une combinaison, blanche à l'origine, qui tombait juste au-dessus de ses genoux enflés. Lorsqu'elle riait, son immense poitrine, reposant sur sa panse détendue, tremblait comme de la gelée. A en juger par son expression, il était évident qu'elle n'était pas mécontente de ce qu'elle apercevait dans la glace fêlée.

De nouveau, elle se mit à rire. « Non, ils ne sont pas venus pour l'emmener. Elkins voulait simplement lui présenter cette gosse qu'il avait avec lui. Une mignonne petite brune avec de grands yeux bruns derrière de grosses lunettes. Elle a tout d'une

étudiante, et c'est d'ailleurs ce qu'elle est. Cette gamine a un diplôme de sexologie... »

— « Psychologie ? »

— « C'est peut-être de sociétologie... »

— « Sociologie ? »

— « Hum. Possible. En tout cas cette gosse à quatre-z-yeux fait une étude pour le compte d'une fondation. Elle désire accompagner le Vieux dans ses tournées, voir comment il ramasse ses chiffons et ses ferrailles, quelles sont les allées qu'il fréquente de préférence, quelles sont ses habitudes, comment il a été élevé... »

— « Le Vieux n'acceptera jamais ! » éclata Deena. « Tu sais bien qu'il ne peut pas supporter l'idée d'être observé par les Mauviettes ! »

— « Peut-être. En tout cas, je leur ai dit que le Vieux ne se laissera pas espionner par eux. Ils ont répondu qu'il ne s'agissait pas de l'espionner, mais de travailler pour la science. Et d'ailleurs, ils le paieront pour sa peine. La fondation leur a donné une subvention. Alors je leur ai dit que, dans ces conditions, le Vieux réfléchirait, et ils sont partis... »

— « Tu leur as permis d'entrer dans la maison ? As-tu caché la cage à oiseaux ? »

— « Pourquoi la cacher ? Son chapeau n'y était pas. »

Deena revint à sa friture, mais elle ajouta par-dessus son épaule : « Je ne crois pas que le Vieux soit d'accord, et toi ? C'est plutôt dégradant ! »

— « Tu *rigoles* ? Qu'est-ce qu'il y a de plus bas que le Vieux ? Le ventre d'un serpent, peut-être. Tu parles qu'il acceptera. Je parie que la gosse à quatre-z-yeux lui tapera dans l'œil. »

— « Ne dis pas d'absurdités, » riposta Deena. « C'est un bonhomme sale, puant et manchot, l'homme le plus laid du monde. »

— « Pour ça, il n'est pas beau et il sent le bouc. Mais c'est pourtant son odeur qui les attire. C'est par ça qu'il m'a eue, qu'il t'a eue, qu'il en a eu toute une potée d'autres, y compris cette dame de la haute qui lui refilait tous ses chiffons... »

— « La ferme ! » rugit Deena. « Cette gosse doit être intelligente et raffinée. Elle considérera le Vieux comme une sorte de singe. »

— « Tu t'y connais en singes, » dit Gummy ; et elle se dirigea vers l'antique réfrigérateur dont elle retira un quart de bière fraîche.

Six quarts de bière plus tard, le Vieux n'était pas encore ren-

tré. Le poisson était refroidi et graisseux, et la grande lune de juillet s'était levée au firmament. Deena, semblable à une chatte maigre au pelage blanc sale se promenant nerveusement sur un mur de clôture, ne cessait d'aller et venir dans la cabane.

Gummy était assise sur un banc construit avec des caisses, en couvant sa bouteille. Enfin, elle se dressa sur ses pieds et brancha la radio fatiguée. Mais, entendant au loin le teuf-teuf d'un moteur préhistorique, elle coupa aussitôt.

Le fracas des bielles et des engrenages devint un grondement qui se stabilisa, juste devant la porte. Soudain il y eut un énorme éternuement qui aurait pu provenir d'un vieux robot rouillé atteint de pneumonie double. Puis ce fut le silence.

Mais pas pour longtemps. Tandis que les deux femmes écoutaient avec appréhension, elles entendirent une voix semblable à un roulement de tonnerre lointain.

— « Doucement, la gosse. »

Une autre voix, douce, somnolente, murmura :

— « Où sommes-nous ? »

Et la voix de tonnerre : « Chez nous, dans notre Doux Foyer. »

Toux violente.

« C'est la fumée des détritus qu'on incinère, la môme. De quoi faire vomir un canard, hein ? Regarde ! La fumée se lève vers la pleine lune comme les fantômes de gens si pourris que même leur esprit reste contaminé. Eh ! petit moucheron, tu savais pas que le Vieux connaissait des grands mots comme contamination, hein ? Voilà ce qu'on apprend, à vivre sur les dépotoirs municipaux. Je l'entends tout le temps prononcer par les gros bonnets qui viennent inspecter les ordures pour fuir un moment la puanteur de l'Hôtel de Ville. Je ne suis pas un illettré. J'ai un poste de télévision. Hoa, hoa, hoa... ! »

Il y eut une pause, et les deux femmes surent qu'il ployait les genoux et renversait le torse en arrière pour regarder le ciel.

— « Oh ! toi, la lune, épouse du Grand Frère Céleste ! Un jour viendra, boum badaboum, il viendra, je le jure. Et si toi, vieux Grand Frère Céleste, tu m'aides à retrouver le chapeau perdu par le Roi Paley, que moi et mes ancêtres on a cherché depuis cinquante mille ans, le Vieux Paley répandra sur le sol le sang frais d'une vierge Mauviette, et toi la môme tu pourras t'y étendre comme sur un tapis rouge ou un manteau rouge et t'en envelopper. Et alors, t'auras pas besoin de froncer ton joli nez en me regardant et de cracher sur moi ton crachat d'argent. Le Vieux

a promis, et il tiendra sa promesse, aussi vrai que son bras valide tient une fille Mauviette, et même qu'elle est vierge, je pense, et il l'amène dans sa maison, pour humble qu'elle soit, et on verra... »

— « Il est bourré, » chuchota Gummy.

— « Seigneur, il a ramené une fille. *Cette* fille ! »

— « L'étudiante ? Pas possible ! »

— « Il veut donc se faire lyncher, cet idiot ? »

A l'extérieur, l'homme beugla : « Ohé, les femmes, levez vos derrières mafflus et ouvrez-moi la porte avant que je l'enfonce à coups de botte ! Le Vieux rentre chez lui avec des dollars plein la main, un agneau assoupi sous le bras, et de la bière plein la panse ! Il rentre chez lui en héros victorieux. Qu'on le serve avec tous les égards dûs à son rang ! »

Sortant soudain de son engourdissement, Deena ouvrit la porte.

Une masse se détacha de l'obscurité et on vit en pleine lumière une forme, si épaisse et trapue qu'elle ressemblait plus à un tronc d'arbre soudain né à la vie qu'à un homme. Elle s'immobilisa, et sous le bord du vaste chapeau, les yeux clignèrent, éblouis. L'immense couvre-chef lui-même ne parvenait pas à dissimuler le crâne démesurément allongé en pain de sucre. Le front était anormalement bas ; les yeux, surmontés d'arcades sourcilières prodigieusement développées. Elles étaient garnies d'une broussaille de poils réunis en touffes, qui rendaient encore plus caverneuses les grottes sombres au fond desquelles brillaient les petits yeux bleus. Il avait le nez très long, très large, avec des narines dilatées. Les lèvres, quoique minces, saillaient vers l'avant sous la poussée des dents apparentes. Le menton était complètement absent ; quant à la tête et aux épaules, elles se rejoignaient sans l'intermédiaire d'un cou, du moins apparemment. Une forêt de poils tire-bouchonnants, couleur de rouille, apparaissait dans la fente de sa chemise entrouverte.

Sur son épaule, retenue par une main aussi large et noueuse qu'une branche de corail, pendait la silhouette légère d'une jeune fille endormie.

Il s'avança dans la pièce en traînant les pieds, les genoux curieusement pliés, marchant sur le côté extérieur de ses épaisses semelles. Brusquement, il s'arrêta de nouveau, renifla profondément et sourit, découvrant des dents épaisses et jaunes, qui semblaient construites pour mordre.

— « Bon sang, ça sent bon. Ça vous fait oublier la puanteur

des ordures. Gummy ! Je parie que tu t'es inondée de ce parfum que j'ai trouvé dans un tas de cendres sur le coteau ! »

Gummy rit niaisement, intimidée.

— « Ne t'y laisse pas prendre, Gummy, » s'écria Deena d'une voix revêche. « Il essaie de te passer de la pommade pour que tu oublies qu'il ramène cette fille à la maison. »

Le Vieux Paley éclata d'un rire rugueux et déposa la fille endormie sur une couchette. Elle y demeura étalée, la robe remontée jusqu'aux hanches. Gummy s'esclaffa, mais Deena se hâta de rabattre pudiquement la robe et prit soin d'enlever à la jeune fille ses lunettes cerclées d'écaille.

— « Seigneur, » dit-elle, « que s'est-il passé ? Que lui avez-vous fait ? »

— « Rien du tout, » grommela-t-il, soudain maussade.

Il prit un quart de bière dans le réfrigérateur, saisit la capsule entre des dents épaisses et dentelées comme de vieilles pierres tombales, et la fit sauter d'un coup sec. Genoux fléchis, torse cambré en arrière, il renversa la bouteille et le liquide ambré s'écoula dans sa gorge avec un gargouillis. Il laissa échapper un rot puissant, puis rugit : « Voilà, figurez-vous que j'étais, moi le Vieux Paley, en train d'emballer tranquillement un paquet de magazines, et qu'est-ce que je vois ?... Une bagnole avec dedans le docteur Elkins de l'usine à dingues. Y avait avec lui cette gosse, Dorothy Singer qu'elle s'appelle. Et... »

— « Oui, » dit Deena, « nous les connaissons, mais nous ne savions pas que c'était vous qu'ils cherchaient. »

— « Dis donc, t'as pas la parole ! C'est-y moi qui la raconte cette histoire ? En tout cas, ils m'ont dit ce qu'ils voulaient. J'allais dire non, mais voilà que cette petite môme me dit que, si je veux bien signer un papier comme quoi elle peut m'accompagner dans les tournées et dormir une ou deux nuits dans la cabane, elle me paiera cinquante dollars. Alors vous pensez que je dis oui ! Grand Frère Céleste ! Ça fait cent cinquante quarts de bière ! J'ai mes principes, mais ils ont été balayés dans un flot de bière.

» Je dis oui, et la mignonne me donne le papier à signer, puis elle me verse dix dollars d'avance et dit que je toucherai le reste dans sept jours à compter d'aujourd'hui. Dix dollars dans ma poche ! Et voilà qu'elle grimpe sur le siège de ma camionnette. Alors Elkins range sa voiture et dit que, selon lui, vaudrait mieux qu'il nous accompagne pour voir si tout va se passer dans les règles.

» Mais on ne la fait pas au Vieux. C'est à la petite que le toubib en veut. A chaque fois qu'il la regarde, le fluide d'amour lui sort des yeux. Alors je continue à ramasser ma ferraille et mes chiffons pendant deux heures, sans cesser de parler une seule minute. Et d'abord elle a peur de moi, mais au bout d'un moment, elle éclate de rire. Ensuite j'emmène la camionnette dans l'allée derrière la Taverne de Jack, Ames Street. Elle me demande ce que je fais. Je dis que je vais boire un coup de bière, comme chaque jour. Alors elle me répond qu'elle ne serait pas mécontente de se rafraîchir le gosier elle aussi. Alors... »

— « Alors vous y êtes allés ensemble ? » demanda Deena.

— « Non. Je voulais essayer, mais voilà que la tremblotte me prend. Et j'ai dit que je ne pouvais pas. Elle me demande pourquoi. Je réponds que je n'en sais rien. C'est comme ça depuis le temps que j'ai cessé d'être gosse, je ne peux pas. Alors elle me dit que j'avais... voyons... »

— « Une névrose ? » proposa Deena.

— « Ouais ! Moi, j'appelle ça un tabou. Alors Elkins et la petite étudiante, ils entrent chez Jack, ils achètent un carton de six bouteilles, ils ressortent et en route... »

— « Ensuite ? »

— « Ensuite, on continue le porte-à-porte d'un bistrot à l'autre, et elle trouve ça de plus en plus drôle. Et puis je commence à voir double et, à partir de ce moment, c'est fini la tremblotte et on entre dans le Bar du Cercle. Là-dedans, y avait des péquenots avec leurs favoris et leurs gilets de cuir, et voilà-t-y pas que l'un d'eux se met dans la tête d'emmener la fillette avec lui, dans son pays. Naturellement ça finit par une bagarre. »

Les deux femmes poussèrent un cri : « La police est-elle venue ? »

— « Peut-être bien, mais alors, elle est arrivée après la bataille. Je t'attrape mon péquenot par le collet et, de mon bras unique — le bras le plus fort du monde — je te le fais voltiger à travers la pièce. Et quand ses copains s'amènent à la rescousse, je me tape sur la poitrine façon gorille en leur faisant ma grimace de guerre, et les voilà qui prennent leurs jambes à leurs cous et retournent aux collines natales écouter leur musique folklorique. Je cueille la petite môme — qui rigole à s'étouffer — et l'Elkins qui est pâle comme un drap de lit fraîchement sorti du lavoir, et nous voilà repartis et nous voici ! »

— « Oui, crétin, vous voilà, » hurla Deena. « Ramener cette enfant ici dans de pareilles conditions ! Sitôt qu'elle s'éveillera et

posera les yeux sur vous, elle se mettra à pleurer toutes les larmes de son corps ! »

— « C'est toi qui le dis, » rétorqua Paley. « Elle a eu peur de moi au début et elle essayait de se tenir à distance. Et puis elle s'est prise d'amitié pour moi. C'était visible. Après, elle s'est mise à aimer mon odeur, aussi. C'était couru d'avance. Est-ce que toutes les femmes de la haute n'en font pas autant ? Ces femmes Mauviettes n'ont plus rien à refuser une fois qu'elles nous ont reniflés. C'est un don que nous autres, les Paley, on a dans le sang. »

Deena se mit à rire. « Une case en moins dans la tête, vous voulez dire. Dieu juste, combien de temps essaierez-vous de me faire avaler cette couleuvre ? Vous êtes complètement fou ! »

Paley grogna. « Je t'ai défendu de dire que je suis fou ! » Il lui décocha une gifle.

Elle recula et vint s'affaler contre le mur, en se tenant la figure entre les mains et en pleurant. « Espèce de sale gorille puant, vous m'avez frappée, moi qui suis la fille de gens dont vous n'êtes pas digne de lécher les pieds ! Vous m'avez frappée ! »

— « Ouais, et tu en es bien contente, » dit-il d'une voix qui faisait penser à un tremblement de terre bienveillant. Il s'approcha du lit de camp et palpa le corps de la fillette endormie.

« Ah ! tâtez-moi ça comme c'est ferme. Pas de chairs flasques là-dedans, mollusques que vous êtes ! »

— « Dégoûtant personnage ! » hurla Deena. « Abuser ainsi de la faiblesse d'une malheureuse enfant ! »

Comme un chat de goutière, elle bondit sur lui, griffes en avant. Avec un rire grinçant, il saisit au vol l'un de ses poignets, la contraignit à s'agenouiller et elle dut serrer les dents pour ne pas crier de douleur. Gummy ricana et tendit au Vieux un quart de bière. Pour le prendre, il dut libérer Deena. Elle se leva et tous trois s'assirent à la table et se mirent à boire comme s'il ne s'était rien passé.

Aux environs de l'aube, un profond rugissement bestial éveilla la jeune fille. Elle ouvrit les yeux mais ne distingua du trio qu'une image floue et déformée. Ses mains, qui erraient autour d'elle à tâtons, ne purent trouver ses lunettes.

Le Vieux, dont le rugissement l'avait fait choir de l'arbre élevé du sommeil, gronda de nouveau. « Je te le dis, Deena, je te le dis, ne t'avise pas de rire du Vieux, ne t'avise pas de rire du Vieux,

et je te le répète par trois fois, ne t'avise pas de rire du Vieux ! »

Sa voix de basse, d'une profondeur incroyable, atteignit le registre aigu de la rage.

« Alors, ça tourne pas rond dans ta cervelle ? Je te donne preuve sur preuve et tu restes là dans ta stupidité crasse, comme une poule idiote qui vient de casser ses œufs en croyant les couver et refuse d'admettre qu'elle est accroupie sur une omelette. Moi, moi, Paley, le Vieux Paley, je peux prouver que je suis un Homme Véritable. »

Soudain, il tendit le bras à travers la table en direction de Deena. « Tâte-moi ces os de l'avant-bras. Ils ne sont pas droits et fins comme les vôtres, Mauviettes que vous êtes. Ils sont épais comme des pieus et ils s'écartent l'un de l'autre comme deux matous qui se disputent une tête de poisson dans une boîte à ordures. S'ils sont construits comme ça, c'est pour soutenir solidement mes muscles, qui sont bien plus puissants que ceux des Mauviettes. Vas-y ! Tâte !

» Et regarde ces arcades sourcilières. C'est comme le dessus de ces lunettes à montures d'écaille que porte l'étudiante.

» Regarde la forme de mon crâne, ce n'est pas une boule comme les vôtres, mais un pain de sucre. »

— « Du sucre fossilisé ! » ricana Deena. « Dur comme de la pierre et rien à l'intérieur. »

Le Vieux rugit de plus belle. « Tâte les vertèbres de mon cou si tu as la force de pénétrer dans les muscles ! Elles sont penchées vers l'avant, et pas... »

— « Oh ! je sais que vous êtes un singe. Vous ne pouvez pas lever la tête pour voir passer un oiseau sans vous rompre le dos. »

— « Singe ? Des blagues ! Je suis un Homme Véritable. Tâte l'os de mon talon ! Est-ce qu'il ressemble au tien ? Pas du tout ! Il est construit différemment, et tout le reste du pied c'est du pareil au même ! »

— « C'est donc pour ça que Gummy et vous-même, vous marchez comme des chimpanzés ? »

— « Allons, ris, ris, ris ! »

— « Je ris, je ris, je ris. Alors, sous prétexte que vous êtes un phénomène, un monstre dont les os ont poussé tout de travers dans le ventre de sa mère, vous avez monté ce mythe fantastique selon lequel vous seriez le descendant des hommes de Néanderthal... »

— « Néanderthal ! » murmura Dorothy Singer. Les murs tournaient autour d'elle, déformés et fantomatiques dans la pénombre, comme une pièce dans les limbes.

— « ...Toutes ces histoires à propos du chapeau perdu du Vieux Roi, » poursuivait Deena, « qu'il faut retrouver pour rompre le charme qui vous maintient, prétendus hommes de Néanderthal, sur les dépotoirs et dans les ordures, ce qui n'est pas tellement appétissant... »

— « Prends garde, » hurla Paley, « je vais te corriger ! »

— « Elle ne demande que ça, » marmotta Gummy. « Vas-y, bats-la. Ça lui coupera le sifflet et elle cessera de te taquiner. Après ça, on pourra peut-être fermer l'œil. Et puis tu vas réveiller la gosse. »

— « Cette gosse va se faire sonner matines comme jamais dans sa vie, lorsque le Vieux lui mettra la main dessus, » grommela Paley. « Grand Frère Céleste, ça n'est pas étonnant qu'elle m'ait rencontré, qu'elle se trouve sous mon toit ? Aussi sûr qu'une vieille chemise sent mauvais, elle ne pourra pas se séparer de moi.

» Hé, Gummy, peut-être qu'elle nous donnera un bébé ? Depuis dix ans, on n'a pas eu de galopin à nous courir dans les jambes. Mes enfants me manquent un peu. Tu m'en as donné six qui étaient de bonne race, sauf Jimmy, dont je n'ai jamais été très sûr, il ressemblait trop à O'Brien. Maintenant, tu es complètement desséchée, comme Deena l'a toujours été, mais tu peux encore les élever. Dis, ça te plairait d'élever la marmaille de l'étudiante ? »

Gummy poussa un grognement et avala une gorgée de bière contenue dans une vieille boîte à conserves. Après avoir roté bruyamment, elle marmotta : « T'es encore plus fou que je ne pensais si tu t'imagines que cette mignonne se laissera faire. A supposer qu'elle ait perdu suffisamment de bon sens pour accepter, quel genre de vie tu peux offrir à un môme ? Passer son enfance sur un tas d'ordures ? Un père et une mère laids comme les sept péchés capitaux ? Grandir pour devenir plus tard si grotesque que personne ne voudra l'approcher, sans parler de l'odeur qui poussera les chiens à le mordre ! »

Soudain, elle se mit à bredouiller.

« Ce ne sont pas seulement les Néanderthals qui doivent vivre dans l'ordure. Les infirmes, les malades et les dérangés du cerveau sont logés à la même enseigne. Et ils deviennent des Néanderthals aussi bien que nous. Pas de différence, pas de différence. Nous

sommes tous laids, sans espoir, pourris. Nous sommes tous des Néanderthals... »

Le poing du Vieux fit trembler la table.

— « Je ne veux pas de ce nom-là pour moi ! C'est un nom que les *G'Yaga* nous ont donné, à nous autres Paley. Que je ne t'entende plus prononcer ce nom ! Ce n'est pas un homme, mais une sorte de gorille supérieur. »

— « Cessez de vous regarder dans la glace ! » cria Deena.

Les disputes, les sarcasmes, les rugissements, les propos confus et terrifiants se poursuivirent encore longtemps, mais Dorothy Singer avait fermé les paupières et s'était rendormie.

Un peu plus tard, elle s'éveilla à nouveau. Elle se mit sur son séant, découvrit ses lunettes sur une petite table à son chevet, les posa sur son nez et regarda autour d'elle. Elle se trouvait dans une vaste cabane faite de bric et de broc, entièrement en bois. Elle comprenait deux pièces d'environ trois mètres de côté. Dans le coin de l'une d'elles, se trouvait un grand fourneau à pétrole. Du lard grésillait dans une poêle immense ; la chaleur qu'il dégageait faisait ruisseler son front et ternissait ses verres.

Après les avoir séchés au moyen de son mouchoir, elle examina l'ameublement de la cabane. La plupart des pièces du mobilier étaient en tous points conformes à son attente. Cependant, trois objets lui causèrent une certaine surprise : la bibliothèque, la photographie disposée sur le mur et la cage à oiseaux.

La bibliothèque était de grande taille, étroite et taillée dans un bois de couleur foncée. Elle était couverte d'éraflures et bourrée de brochures de bandes dessinées, dont certaines devaient bien avoir vingt ans d'âge, au moins. Il y avait également quelques livres dont la reliure déchirée et tachée par l'eau indiquait qu'ils avaient été ramassés dans les poubelles : *Allan et les dieux de glace* de Haggard, *Regards sur l'histoire* de Wells, Vol. I, et son *Joueur de croquet*. Il y avait encore *Gog et Magog. Une prophétie d'Armageddon* par le Rév. Caleb G. Harris. *Tarzan le terrible* de Burroughs et *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne. *Au delà d'Adam* de Jack London.

La photographie encadrée, sur le mur, représentait une femme qui ressemblait beaucoup à Deena et devait avoir été prise aux alentours de 1890. Elle était de très grand format, tirée sur papier brun, et montrait l'image d'une femme élégante et aristocratique

d'environ trente-cinq ans, habillée d'une robe de velours relevant le buste, avec une haute encolure. Ses cheveux étaient austèrement tirés pour former un chignon sur le haut de sa tête. Sur la poitrine, elle portait une parure de bijoux.

L'objet parmi tous le plus étrange était à coup sûr la grande cage à perroquet. Elle était montée sur une colonne élevée dont la base était clouée au parquet. La cage elle-même était vide, mais la porte en était fermée par un anti-vol de bicyclette.

Ses réflexions furent interrompues par les deux femmes qui s'adressaient à elle depuis leur place près du fourneau.

— « Bonjour, Miss Singer, » dit Deena, « comment vous sentez-vous ? »

— « Un Indien a dû me planter sa hache de guerre dans la tête, » répondit Dorothy, « et j'ai la langue pâteuse. Pourriez-vous me donner un verre d'eau, s'il vous plaît ? »

Deena tira un pichet d'eau glacée du réfrigérateur et remplit un gobelet de fer blanc.

— « Nous n'avons pas l'eau courante. Il faut que nous allions la chercher dans un seau à l'usine à gaz, au bas de la route. »

Dorothy parut en douter, mais elle ferma les paupières et but.

— « Je crois que je vais vomir, » dit-elle, « je suis désolée. »

— « Je vais vous conduire aux cabinets, » dit Deena en passant son bras autour des épaules de la jeune fille et en la soulevant avec une force surprenante.

— « Une fois à l'air libre, je me sentirai mieux, » dit Dorothy faiblement.

— « Oh ! je sais, » dit Deena, « c'est l'odeur. Le poisson, le parfum bon marché de Gummy, la transpiration du Vieux, la bière. J'ai oublié à quel point j'en ai souffert. Mais ce n'est pas mieux à l'extérieur. »

Dorothy ne répliqua pas, mais lorsqu'elle franchit la porte, elle murmura : « Ohh ! »

— « Oui, je sais, » dit Deena, « c'est affreux, mais vous n'en mourrez pas... »

Dix minutes plus tard, Deena et une Dorothy pâle et faible sortirent des cabinets branlants.

Ils rentrèrent à la cabane et, pour la première fois, Dorothy remarqua qu'Elkins était affalé, le visage tourné vers le ciel, sur le siège de la camionnette. Sa tête pendait sur le bord du coussin et les mouches tourbillonnaient autour de sa bouche ouverte.

— « C'est horrible, » dit Deena. « Il sera furieux lorsqu'il se

réveillera et qu'il découvrira dans quel endroit il se trouve. C'est un homme tellement respectable. »

— « Laissons cette fripouille cuver sa boisson, » dit Dorothy. Elle pénétra dans la cabane et, quelques instants plus tard, Paley fit retentir le plancher de son pas lourd, précédé par une odeur de bière rance et la senteur très particulière de sa transpiration.

— « Comment te sens-tu ? » grommela-t-il d'une voix de basse si profonde qu'elle sentit ses cheveux se hérisser sur sa nuque.

— « Mal. Je crois que je vais rentrer à la maison. »

— « Bien sûr. Bois seulement une petite goutte avant. »

Il lui tendit une bouteille de whisky à demi vide. Dorothy avala à regret une large rasade additionnée d'eau glacée. Après une brève réaction de son estomac, elle commença de se sentir mieux et ingurgita un deuxième verre. Puis elle se lava le visage dans un bol d'eau et reprit du whisky pour la troisième fois.

— « Je crois que maintenant je pourrai vous accompagner, » dit-elle, « mais je ne prendrai pas de petit déjeuner. »

— « J'ai déjà mangé, » dit-il. « Partons. L'horloge de l'usine à gaz marque dix heures trente. Mes allées ont probablement été déjà ratissées. Les autres chiffonniers sont toujours en train d'empiéter sur mon territoire lorsqu'ils pensent que je ne sortirai pas. Mais tu peux être sûre qu'ils font dans leurs pantalons chaque fois qu'ils aperçoivent une ombre, parce qu'ils ont peur du Vieux et qu'ils savent bien que de mon bras unique, je suis capable de les étriper et de leur broyer les côtes. »

Eclatant d'un rire tellement grinçant, tellement inhumain qu'il semblait provenir d'une caverne de trolls nichée au plus profond de ses entrailles, il ouvrit le réfrigérateur et prit une autre bière. « J'ai besoin d'un autre verre pour me mettre en train, sans parler de ce qu'il me faudra faire boire à cette maudite chienne pourrie de Fordiana. »

Au moment où ils franchissaient le seuil de la cabane, ils virent Elkins se diriger d'un pas chancelant vers les cabinets et s'effondrer de tout son long dans l'entrée de l'édicule. Il demeura immobile sur le sol, les pieds dépassant du seuil de la porte. Alarmée, Dorothy voulut se porter à son secours, mais Paley secoua la tête. « C'est un grand garçon ; il peut se débrouiller tout seul. Il faut que nous mettions Fordiana en route et que nous partions. »

Fordiana était la camionnette rouillée et démantibulée. Elle était garée devant la fenêtre de la chambre à coucher de Paley, afin de lui permettre d'y jeter un coup d'œil de temps en temps

au cours de la nuit et s'assurer qu'on ne venait pas lui dérober des pièces, voire le véhicule tout entier.

« Ce n'est pas que je me fasse du souci pour elle, » grommela le Vieux. Il engloutit les trois quarts de la bouteille en quatre gorgées puissantes, puis dévissa le bouchon du radiateur et versa le reste de la bière dans la machine.

» Elle sait bien que nul autre ne lui donnerait de la bière à boire, et je pense que si un de ces voyous qui vivent sur la zone s'avisait de lui dérober quelque chose, elle ferait feu de ses quatre fers et ferait voler l'huile et la ferraille tout autour d'elle, de façon que son Vieux s'éveille et vienne cabosser la figure du voleur. Mais je me trompe peut-être. C'est une femelle. Et on ne peut jamais se fier aux femelles. »

Il versa la dernière goutte de bière dans le radiateur et rugit. « Voilà. Et ne t'avise pas maintenant de faire des manières pour démarrer. Je me prive pour toi de bonne bière qui serait bien mieux dans mon estomac que dans le tien ! Au moindre retour de flamme, je t'écrabouille à coups de masse ! »

Les yeux exorbités, mais silencieuse, Dorothy s'assit sur le coussin éventré, auprès de Paley. Le démarreur fit entendre son wourrah-wourrah-wourrah caractéristique et le moteur se mit à toussoter, à crachoter.

« Finie la bière, si tu ne travailles pas convenablement ! » cria Paley.

Il y eut un boum, un ffftt, un pout, un teuf teuf teuf, un grincement d'engrenages, une monstrueuse exhibition de dents de la part du Vieux, et ils partirent cahin-caha dans les profondes ornières.

« Le Vieux sait s'y prendre avec toutes ces chiennes, de chair ou de fer blanc, qu'elles aient deux ou quatre pattes ou bien des roues. Je sue la bière et la passion et je leur promets des coups de pied au tuyau d'échappement si elles sortent du droit chemin, et ma méthode réussit toujours. Je suis tellement laid que je leur soulève le cœur. Mais une fois qu'elles ont respiré cette puanteur d'un autre monde qui est la mienne, elles sont fichues, et elles s'écroulent à mes pieds. C'est toujours comme ça que les choses se sont passées entre les hommes Paley et les femmes *G'Yaga*. C'est pourquoi leurs hommes ont peur de nous et pourquoi nous avons tellement d'ennuis. »

Dorothy ne proférait pas une parole et Paley se tut aussitôt

que la camionnette eut quitté le champ de détritus pour s'engager sur la route nationale. A ce moment, il parut se replier sur lui-même afin de se faire remarquer aussi peu que possible. Pendant les trois minutes que la machine mit pour se rendre du chantier à l'entrée de la ville, il ne cessa pas un instant de s'essuyer la paume moite sur son bleu de travail.

Mais il ne tenta pas de diminuer sa tension intérieure en proférant des jurons. Au lieu de cela, il débitait une litanie qui, pour Dorothy, n'avait pas le moindre sens : « Sois chouette, la tournée sera bientôt faite, am-stram-gram féminingodam, trempe-leur le... dans la fange et le nez là où je pense, tara tara tata, halte-là on ne passe pas, miré-miré blablabla. »

Il ne retrouva son calme qu'après avoir pénétré d'un bon kilomètre dans la ville d'Onaback et quitté la nationale pour s'engager dans une allée transversale.

« Ouf ! Quelle torture ! Et dire que je refais chaque jour le même trajet depuis que j'ai eu seize ans, ce qui n'est pas d'hier. Aujourd'hui ça m'a paru plus terrible que jamais, peut-être parce que tu es avec moi. Les homme *G'Yaga* n'aiment pas me voir en compagnie de l'une de leurs femmes, spécialement lorsqu'il s'agit d'une mignonne poulette comme toi. »

Soudain il sourit et entonna une chanson dans laquelle il se disait couvert de « douces violettes, plus douces que toutes les roses ». Il chanta encore d'autres chansons dont certaines firent monter le rouge au front de Dorothy, bien qu'elle ne pût se retenir de glousser niaisement. Lorsqu'ils traversaient la rue pour se rendre d'une allée à l'autre, il arrêtait sa chanson, fût-ce au milieu d'une phrase, et la reprenait de l'autre côté.

Lorsqu'il atteignit le coteau ouest, il mit le véhicule vénérable au ralenti, tandis que ses yeux fouillaient les alentours en quête de cendres et de poubelles, à l'arrière des maisons.

Bientôt il arrêta la camionnette et descendit pour inspecter une trouvaille.

« Grand Frère Céleste ! Nous prenons un départ sur les chapeaux de roue ! Regarde ! De vieilles grilles provenant d'un poêle à charbon. Descends, Dorothy — si tu veux savoir comment nous autres chiffonniers nous gagnons notre vie, il faut que tu mettes la main à la pâte et que tu jures avec nous. Et si jamais tu tombes sur un chapeau, n'oublie pas de me prévenir ! »

Dorothy sourit. Mais lorsqu'elle descendit du camion, elle fit la grimace.

« Qu'est-ce que tu as? »

— « Mal à la tête. »

— « Le soleil te fera passer ça. Voici comment on opère le ramassage. L'arrière de la camionnette est divisé en cinq compartiments, tu vois ? Celui-ci est réservé pour la ferraille et le bois. Le suivant pour le papier. Là, c'est le carton. Le carton rapporte davantage. Ici, les chiffons. Ici les bouteilles dont on peut récupérer la consigne. Si tu trouves des livres ou des magazines intéressants, tu les mets sur le siège. Plus tard, je déciderai si je dois les garder ou les jeter avec les autres vieux papiers. »

Ils travaillaient avec célérité, et reprenaient leur route. A quelques maisons de là, ils furent interrompus devant une autre poubelle par une femme mince comme la feuille, fanée et usée par les vents de l'âge. Elle sortit en clopinant de la véranda d'une vaste maison à trois étages, avec des carreaux en forme de diamants aux portes et fenêtres, et des coupoles dans les angles. D'une voix chevrotante, elle expliqua qu'elle était la veuve d'un riche avocat mort voilà quinze ans. A ce jour, elle n'avait jamais pu se décider à se débarrasser de sa collection de livres juridiques et de documents légaux. Tout cela était soigneusement rangé dans des boîtes de carton que leurs dimensions rendaient fort maniables.

Même, ajouta-t-elle, ses prunelles pâles et noyées vacillant de Paley à Dorothy, pour un pauvre manchot et une jeune fille.

Le Vieux retira fort civilement son chapeau et s'inclina.

— « Comment donc, madame, ma fille et moi ne serons que trop heureux de vous aider à débarrasser votre maison. »

— « Votre fille ? » croassa la vieille femme.

— « Oh ! je sais qu'elle ne me ressemble pas du tout, » répliqua-t-il. « Ça n'a rien d'étonnant. Elle n'est que ma fille adoptive. La pauvre souillait encore ses langes qu'elle était déjà orpheline. Son père était mon meilleur ami. Il est mort en me sauvant la vie, et tandis qu'il agonisait dans mes bras, il m'a supplié de prendre soin d'elle comme s'il s'agissait de ma propre fille. Et j'ai tenu la promesse faite à mon ami mourant, que son âme repose dans la paix éternelle ! Et bien que je ne sois qu'un malheureux chiffonnier, je fais de mon mieux pour faire d'elle une fille obéissante et craignant Dieu. »

Dorothy dut se précipiter au galop de l'autre côté de la camionnette où elle put se couvrir la bouche pour lutter contre le fou rire qui menaçait de la faire exploser. Lorsqu'elle eut retrouvé la maî-

trise de soi, la vieille dame se proposait de mener Paley vers les livres. Puis elle repartit clopin-clopant vers la véranda.

Mais le Vieux, au lieu de la suivre, s'arrêta près de la haie qui séparait l'allée de la cour intérieure. Il se retourna vers Dorothy et lui lança un regard de détresse.

— « Qu'y a-t-il ? » s'inquiéta-t-elle. « Pourquoi transpirez-vous ainsi ? Pourquoi tremblez-vous ? Mon Dieu, comme vous êtes pâle ! »

— « Vous vous moqueriez de moi si je vous le disais et je n'aime pas qu'on se moque de moi. »

— « Dites... je ne rirai pas. »

Il ferma les yeux et se mit à marmotter : « Ça n'a pas d'importance : c'est dans ma tête que ça se passe. Vous êtes gentille. » Ouvrant les yeux, il s'ébroua comme un chien qui sort de l'eau.

« Je peux le faire. J'ai le cran qu'il faut. Tous ces livres, ça représente des litres de bière qui me passeront sous le nez si je ne descends pas les chercher dans les entrailles de l'enfer. Grand Frère Céleste, donne-moi l'audace d'une chèvre et la ténacité d'un marchand de porcs de Palestine. Tu sais que le Vieux n'a pas le foie jaune. C'est le mauvais charme des Mauviettes qui agit sur moi. Allons, marchons, marchons, marchons. »

Et, remplissant d'air ses vastes poumons, il franchit la barrière. Tête baissée, l'œil fixé sur l'herbe que foulaient ses pieds, il se dirigea vers la porte du sous-sol devant laquelle l'attendait la vieille dame.

A peine eut-il fait quatre pas dans le cellier qu'il s'arrêta de nouveau. Un petit épagneul noir, contournant le coin de la maison, se précipitait sur lui en aboyant à gueule-que-veux-tu.

Le Vieux inclina soudain sa tête de côté, loucha et, délibérément, éternua.

Le chien prit la fuite en hurlant et Paley descendit les marches qui menaient à l'obscurité fraîche du sous-sol. Et, ce faisant, il maugréait : « Sale bête... Je lui ai jeté un mauvais sort ! Ça lui apprendra. »

Lorsqu'ils eurent empilé tous les livres dans l'arrière du camion, il retira son large chapeau et exécuta une nouvelle révérence.

« Madame, ma fille et moi vous remercions, du fond de nos cœurs pauvres mais humbles, pour ce trésor dont vous avez bien voulu nous faire présent. Et si jamais vous voulez vous débarrasser d'autres objets qui vous encombrent, je mets à votre disposition un dos robuste et un esprit faible... Nous passons dans cette allée tous les lundis bleus et les vendredis de poisson, lorsque le

soleil a franchi les trois quarts de sa course dans le ciel. Du moins si le Grand Frère Céleste ne pleure pas dans sa bière sur la sottise de nous autres, pauvres mortels. »

Puis il remit son chapeau, et tous deux reprirent leur place dans le camion et disparurent. Ils firent halte devant nombre d'autres boîtes à ordures prometteuses, avant que le camion ne fût déclaré chargé. Le Vieux se sentait d'humeur à célébrer l'événement ; peut-être pourrait-on faire une halte dans la cour du bistrot de Mike pour boire quelques bières. Dorothy répondit qu'elle acceptait volontiers à condition de prendre du whisky, car elle ne pouvait plus supporter la bière.

— « J'ai un peu d'argent, » dit le Vieux de sa voix de basse, en déboutonnant de ses doigts lents et gauches sa poche de chemise dont il tira une liasse de billets froissés, tandis que les roues du camion roulaient dans les ornières comme sur des rails improvisés. « Tu m'as porté chance, alors c'est le Vieux qui paye la tournée. »

Il arrêta Fordiana derrière un petit bistrot du voisinage. Sans qu'il eût besoin de l'en prier, Dorothy prit les deux dollars qu'il lui tendait et pénétra dans l'auberge. Elle revint avec un ouvre-boîtes, deux quarts de bière et une demi-pinte de whisky.

Pour boire, ils s'assirent sur le marche-pieds du véhicule. C'était le Vieux qui tenait presque tout le temps le crachoir. Au bout de peu de temps, il entretenait la jeune fille du temps où les Vrais Hommes, les Paley, vivaient en Europe et en Asie, côte à côte avec les mammouths laineux et le lion des cavernes.

— « Nous adorions le Grand Frère Céleste qui s'exprime par la voix du tonnerre et vit à l'orient sur la plus haute montagne du monde. Nous tournions les crânes de nos morts dans la direction de l'est afin qu'ils puissent voir le Grand Frère lorsqu'il viendrait les prendre pour vivre avec lui dans la montagne.

» Et pendant longtemps, nous avons été prospères. C'est alors que, de l'est, sont venues les Mauviettes avec leurs grandes jambes droites, leurs longs cous, leurs faces plates, leurs crânes ronds, leurs arcs et leurs flèches. Ils se prétendaient les fils de la déesse Maman Terre, qui était vierge. Nous autres nous proclamions — ce qui était la vérité — qu'une corneille qui souffrait de l'estomac était venue pondre sur une souche. Le soleil avait fait éclore les œufs d'où étaient sorties les Mauviettes.

» Pendant un temps, nous les avons battus à plate couture

parce que nous étions plus vigoureux. Même nos femmes pouvaient mettre en pièces les plus robustes de leurs hommes. Mais ils possédaient leurs arcs et leurs flèches, qui leur permettaient de nous abattre à distance, et ils s'avançaient, s'avançaient sans cesse, et nous battions en retraite lentement, jusqu'au jour où nous nous sommes trouvés le dos à l'océan.

» C'est alors qu'un jour, l'un de nos grands chefs eut une idée géniale. « Pourquoi ne fabriquons-nous pas nous-mêmes des arcs et des flèches ? » dit-il. Et ainsi fut fait, mais nous ne montrions pas plus d'habileté à les fabriquer qu'à nous en servir, parce que nos mains étaient trop grandes, malgré nos muscles qui nous donnaient le moyen de manier des arcs plus lourds et plus puissants. Si bien qu'ils continuaient à nous refouler des bons terrains de chasse.

» Une chose aurait pu être en notre faveur, c'est que notre odeur envoûtait les femmes des Mauviettes. Ce n'est pas que nous sentions bon. Nous puons comme un cochon qui vient de faire l'amour avec une chèvre sur un tas de fumier. Sans doute les femmes Mauviettes avaient-elles le nez tout de travers, car sitôt qu'elles reniflaient notre parfum, elles se sentaient toutes retournées et surexcitées. Si l'on nous avait laissés seuls avec elles, nous aurions pu jouer les don Juan et rayer les Mauviettes de la surface de la Terre. Nous aurions mêlé notre sang au leur et, au bout d'un certain temps, on n'aurait pas pu distinguer l'un de l'autre. Surtout que les enfants ressemblent généralement à leurs papas. Le sang Paley est tellement plus fort.

» Mais c'est aussi pour cette raison que la guerre ne cesserait jamais entre nous. Et particulièrement après que notre roi, le vieux Roi Paley, fut tombé amoureux de la fille du Roi des Mauviettes et qu'il l'eut enlevée.

» Saperlotte, j'aurais voulu que tu voies ce scandale ! La fille du Roi des Mauviettes était folle du vieux Roi Paley. C'est elle qui eut la grande idée de rassembler tous les hommes valides de la race des Paley et de les organiser en une grande armée. C'était mettre tous nos œufs dans le même panier, mais l'idée semblait bonne. Tous les hommes en état de porter la massue étaient recrutés pour l'Opération Massacre des Mauviettes. Et nous passions au fil de l'épée, pardon de la massue, toutes les petites villes de ces adorateurs de Maman Terre que nous trouvions sur notre passage. Nous mettions tout à sac. Et nous faisions rôtir les cœurs

des mâles pour les manger. Et de temps en temps, nous opérions un prélèvement sur les femmes et même sur les enfants.

» Puis un jour, nous tombons sur une grande plaine. Et que voyons-nous s'avancer à notre rencontre ? Une armée de Mauviettes recrutée par leur Roi. Ils nous dominaient par le nombre, mais nous étions sûrs de vaincre le monde entier. Surtout que la puissance magique des *G'Yaga* réside dans leurs femmes, car ils adorent une déesse, la Vieille Femme dans la Terre. Et nous avions leur grande prêtresse, la fille du Roi.

» Toute notre puissance personnelle est concentrée dans le chapeau du Vieux Roi Paley. Nous autres, Paley, nous croyons que l'âme et la force d'un homme ont leur siège dans son chapeau.

» Nous bivouaquons sur place, la nuit qui précède la grande bataille. A l'aube, retentit un cri à réveiller les morts. Il nous fait encore dresser les cheveux sur la tête après cinquante mille ans écoulés. C'est le cri du Roi Paley qui vient de retentir. Nous lui demandons pourquoi il a poussé un tel rugissement, et il dit que c'est cette satanée petite garce, la fille du Roi, qui lui a volé son chapeau et l'a emporté dans le camp de son père.

» Nous nous sentons les genoux devenir faibles comme de la petite bière. Notre virilité se trouve entre les mains de nos ennemis. Mais nous marchons vers la bataille, précédés de nos sorciers battant leurs gourdes, brandissant leurs trompes et priant. Et les sorciers *G'Yaga* viennent à leur rencontre en faisant de même. Seulement, ils ont du cœur à l'ouvrage parce qu'ils brandissent le chapeau du Vieux Roi au bout d'une pique.

» Et pour la première fois, ils se servent de chiens pour la guerre. Les chiens ne nous ont jamais aimés plus que nous ne les aimons. Et nous n'étions plus les mêmes, nous étions battus pour toujours. Ils avaient en leur possession le chapeau du Vieux Roi et, par là même, toute notre magie, parce que nous avions mis toutes nos âmes dans ce chapeau.

» Par l'esprit et la puissance, nous étions déjà prisonniers, comme l'était notre chapeau. Nous étions vaincus par la vie. Ceux qui ne furent pas massacrés et mangés ne furent que trop heureux de s'installer sur les tas d'ordures des Mauviettes vainqueurs et de disputer leur subsistance aux poulets, lorsqu'ils ne devaient pas se contenter de leurs restes.

» Mais nous savions que le chapeau du Vieux Roi était caché quelque part, et nous fondâmes une société secrète et jurâmes

de perpétuer son nom et de poursuivre les recherches du chapeau, dussions-nous y passer l'éternité. Ce qui est justement le cas.

» Mais nous avions beau être condamnés à vivre dans les terrains vagues, à éviter les rues et fouiller les poubelles dans les allées, nous n'avons jamais perdu l'espoir. Et, avec le temps, quelques uns des laissés-pour-compte de la race *G'Yaga* vinrent partager notre vie. Nous avons eu des enfants ensemble. Bientôt, la plupart d'entre nous se confondirent avec la classe la plus déshéritée des *G'Yaga*. Mais il est toujours resté une famille Paley qui s'est efforcée de préserver la pureté de son sang. On ne peut pas faire davantage, hein, gosse ? »

Il roula des yeux vers Dorothy. « Qu'en penses-tu ? »

Faiblement, elle répondit : « J'avoue que je n'ai jamais rien entendu de pareil. »

— « Grands dieux tout puissants ! » s'écria le Vieux. « Je te reconte une histoire plus longue qu'un rêve de garce, une histoire vieille de cinquante mille ans, la chronique secrète d'une race depuis longtemps disparue, et tout ce que tu trouves à dire, c'est que tu n'as jamais rien entendu de semblable. »

Il se pencha vers elle et posa sa vaste main sur sa cuisse.

« Ne t'écarte pas de moi ! » dit-il farouchement. « Ne détourne pas la tête. Bien sûr, je pue, et j'offense tes délicates narines, et je soulève ton délicat petit cœur. Mais qu'est-ce que c'est que de renifler mon odeur pendant une minute, alors que je dois passer ma vie le nez dans les ordures de l'univers, la bouche pleine de ce que tu n'oserais pas nommer si tu étais à ma place ? Eh bien, qu'en dis-tu, hein ? »

Avec calme, elle répondit : « Je vous prie de retirer votre main de ma jambe. »

— « Comment donc, je n'avais pas l'intention de t'offenser. Je me suis laissé entraîner par mon sujet, au point d'oublier mon rang dans la société. »

— « Ecoutez-moi, » dit-elle, le visage sérieux, « ceci n'a rien à voir avec votre soi-disant rang social. C'est tout simplement que je ne permets à personne de prendre des libertés avec mon corps. Je suis peut-être ridiculement pudibonde, mais je désire davantage qu'une simple sensualité. Je veux de l'amour et... »

— « Oui, j'ai compris. »

Dorothy se leva. « Je ne suis plus qu'à quelques maisons de mon appartement. Je vais rentrer chez moi à pied. La boisson m'a donné mal à la tête. »

— « Ouais, » dit-il, « es-tu bien sûre que c'est la boisson et pas moi ? »

Elle le regarda sans ciller. « Je m'en vais, mais je vous verrai demain matin. Considérez-vous cela comme une réponse à votre question ? »

— « Soit, » dit-il, « je te verrai, peut-être. »

Et elle partit en marchant très vite.

Le lendemain matin, peu après l'aube, une Dorothy aux yeux bouffis de sommeil arrêta sa voiture devant la cabane de Paley. Deena était seule à la maison. Gummy était allée pêcher au bord du fleuve et le Vieux se trouvait aux cabinets. Dorothy profita de l'occasion pour parler à Deena et découvrit en elle, comme elle le soupçonnait, une femme considérablement instruite. Néanmoins, si elle se montrait polie, elle ne parlait de son milieu social qu'avec infiniment de réticence. Pour entretenir la conversation, Dorothy déclara qu'elle avait téléphoné à son ex-professeur d'anthropologie et lui avait demandé si le Vieux Paley avait quelques chances d'être un descendant authentique de l'homme de Néanderthal. C'est à ce moment que Deena sortit de sa réserve pour lui demander vivement quelle avait été la réponse du professeur.

— « Eh bien, » dit Dorothy, « il s'est mis à rire. Il m'a ensuite déclaré qu'il était rigoureusement impossible qu'un petit groupe autonome, même isolé dans les montagnes, ait pu maintenir son intégrité génétique et culturelle pendant cinquante mille ans.

» J'ai discuté avec lui. Je lui ai indiqué que le Vieux affirmait que lui et ses pareils avaient habité le village de Paley, dans les Pyrénées, jusqu'au moment où les troupes de Napoléon les découvrirent et s'efforcèrent de les recruter. C'est alors qu'ils ont fui en Amérique, après un séjour en Angleterre. Son groupe fut scindé au cours de la Guerre de Sécession et chassé des Great Smokies. Autant qu'il le sache, il est le dernier représentant de la race pure, Gummy n'étant tout au plus qu'une métisse ou une quarteronne.

» Le professeur m'assura que Gummy et le Vieux n'étaient que des cas isolés de troubles fonctionnels glandulaires, d'acromégalie. Certes, ils pouvaient présenter une ressemblance superficielle avec les hommes de Néanderthal. Mais un anthropologue devait déceler la différence au premier coup d'œil. Je me suis un peu échauffée et je lui ai demandé s'il ne prenait pas là une attitude de parti pris.

Sur quoi, il a pris la mouche à son tour. Notre conversation s'est terminée sur un ton quelque peu glacial.

» Mais, le soir-même, je me suis rendue à la bibliothèque de l'Université et j'ai lu tout ce qui différenciait l'Homme de Néanderthal de l'*Homo Sapiens.* »

— « On dirait que vous prenez pour parole d'Evangile ce qui n'est que la petite mythologie particulière du Vieux, » déclara Deena.

— « Le professeur m'a appris à ne me laisser convaincre que par les faits et à ne jamais qualifier une chose d'impossible, » répondit Dorothy. « S'il a oublié ses propres enseignements, moi pas ! »

— « Le Vieux est un discoureur persuasif, » répliqua Deena. « Il serait capable de vendre une harpe et une auréole au diable lui-même. »

A ce moment précis, le Vieux, vêtu de son seul blue jean, entra dans la cabane. Pour la première fois, Dorothy aperçut sa poitrine nue, gigantesque, couverte de longs poils dorés, si fournis qu'ils formaient une fourrure presque aussi épaisse que celle d'un orang-outang. Toutefois, ce n'est pas sa poitrine qu'elle examina avec le plus d'attention, mais ses pieds nus. Effectivement, les gros orteils étaient largement séparés des autres doigts, et il avait tendance à marcher sur la partie extérieure de la plante des pieds.

Son bras, également, semblait anormalement court par rapport au corps.

Le Vieux grommela un bonjour et ne prit guère la parole pendant un certain temps. Mais après qu'il eut sué, juré et chanté dans les rues d'Onaback et fut parvenu sain et sauf dans les allées du coteau ouest, il se détendit. Peut-être la découverte d'un grand tas de chiffons et de papiers contribua-t-elle à le mettre de bonne humeur.

— « Eh bien, c'est ici que commence le travail, et ne t'avise pas de faire la petite bouche. Saute, Dorothy ! Nous allons gagner notre pain à la sueur de notre front. »

Lorsque papiers et hardes furent chargés sur le camion, ils reprirent leur route.

« Ça te plaît, cette vie sans lutte ? C'est bon, hein ? Tu aimes les allées, hein ? » demanda le Vieux.

Dorothy inclina la tête. « Enfant, je préférais les allées aux rues. Et elles ont toujours gardé, à mes yeux, quelque chose de leur charme originel. Il était tellement plus amusant d'y jouer,

c'était si joli, si intime. Les arbres, les buissons, les haies se penchaient vers vous, vous touchaient parfois comme s'ils avaient eu des mains, vous palpaient le visage pour savoir si vous étiez déjà venu et s'ils se souvenaient de vous. On avait l'impression de partager un secret avec les allées et les choses qui se trouvaient dans les allées. Mais les rues... eh bien, les rues étaient toujours les mêmes, et il fallait faire attention aux voitures pour qu'elles ne vous écrasent pas, et les fenêtres des maisons étaient toujours pleines de visages et d'yeux, qui venaient fourrer leur nez dans vos affaires, si l'on peut dire que les yeux ont des nez. »

Le Vieux poussa un hourra et claqua sa cuisse avec une telle force qu'elle se serait brisée si elle n'avait pas été plus solide que celle de Dorothy.

— « Tu dois être une Paley ! Nous sentons comme vous ! Nous n'avons pas le droit de traîner dans les rues, c'est pourquoi nous avons transformé les allées en petits royaumes. Dis-moi, est-ce que cela te fait transpirer lorsqu'il faut traverser une rue pour te rendre d'une allée à une autre ? »

Il posa sa main sur le genou de la jeune fille. Elle la regarda mais ne fit aucune réflexion, et il la laissa dans la même position tandis que le moteur avançait avec un bruit de locomotive, les roues suivant les profondes ornières de l'allée.

— « Non, je n'ai pas du tout cette impression. »

— « Vraiment ? Il est certain que, lorsque tu étais enfant, tu n'étais pas laide au point de te voir interdire la rue. Mais je n'étais quand même pas tellement heureux dans les allées, à cause de ces maudits chiens. Ils étaient perpétuellement en train de me mordre et d'aboyer à mes trousses. C'est pourquoi je me suis mis à les dérouiller avec un grand bâton qui ne me quittait jamais. Mais, au bout d'un moment, je me suis aperçu qu'il me suffisait de les regarder d'une certaine manière. *Yip, yip, yip,* ils s'enfuyaient en hurlant comme l'épagneul d'hier. Pourquoi ? Parce qu'ils savent qu'en éternuant, je leur jette le mauvais sort. C'est à ce moment que j'ai commencé à m'apercevoir que je n'étais pas humain. Naturellement, mon père n'avait cessé de me le répéter depuis que je savais parler.

» A mesure que je grandissais, je sentais que le charme du *G'Yaga* se faisait de jour en jour plus puissant. Ils me jetaient des regards de plus en plus mauvais dans les rues. Et lorsque je pénétrais dans les allées, j'avais le sentiment que c'était là mon royaume. Vint un jour où je ne pus traverser une rue sans avoir les

mains moites, les pieds froids, la bouche sèche et le souffle haletant. C'est parce que je devenais un Paley adulte, et la malédiction des *G'Yaga* se fait d'autant plus puissante que l'on a de poils sur la poitrine. »

— « Une malédiction ? » dit Dorothy. « Certains appelleraient cela une névrose. »

— « C'est une malédiction. »

Dorothy ne répondit pas. De nouveau elle porta son regard sur son genou, et cette fois, il retira sa main. Il aurait dû reprendre son volant, dans tous les cas, car ils arrivaient à la rue pavée.

Pendant tout le chemin du retour, il continua sur le même thème. Et lorsqu'ils atteignirent la cabane, il ruminait encore le sujet.

Durant les milliers d'années où les Paley avaient vécu dans les dépotoirs à ordures des *G'Yaga,* ils avaient toujours été surveillés de près. A ces époques reculées, les prêtres et les guerriers avaient coutume de descendre chez les habitants des dépotoirs, chaque fois qu'un Paley robuste et turbulent atteignait l'âge adulte. On lui arrachait un œil, on lui coupait un bras, une jambe, histoire de lui rappeler qui il était et où se trouvait sa place.

— « C'est ainsi que j'ai perdu ce bras, » grommela le Vieux, en agitant son moignon. « C'est la terreur que les *G'Yaga* éprouvent pour les Paley qui en est la cause. »

Deena partit d'un rire homérique. « Dorothy, la vérité, c'est qu'il s'est saoulé une nuit, qu'il s'est endormi sur une voie de chemin de fer et qu'un train de marchandises lui a coupé le bras. »

— « Bien sûr, bien sûr, c'est comme ça que les choses se sont passées. Mais cela ne serait pas arrivé si les Mauviettes ne se livraient pas à leur magie noire. De nos jours, au lieu de nous couper les membres au grand jour, à visage découvert, ils se servent de sorts. Ils n'ont plus le cran de faire l'opération eux-mêmes. »

Deena émit un rire sarcastique. « C'est en lisant les bandes dessinées et en suivant les feuilletons de la télévision qu'il ramasse ces idées démentielles. Je pourrais citer toutes les histoires qu'il a plagiées. »

— « Tu es une menteuse ! » tonna le Vieux.

Il frappa Deena à l'épaule. Elle vacilla sous le choc, puis se pencha vers lui comme si elle luttait contre un vent violent. Il la frappa encore, cette fois sur sa tache de vin. Ses yeux étincelèrent, et elle le maudit. Il la frappa une troisième fois, assez fort pour faire mal, mais pas pour blesser.

Dorothy ouvrit la bouche comme pour protester, mais Gummy posa une main grasse et moite sur son épaule, un doigt sur les lèvres.

Deena tomba sur le sol à la suite d'un coup particulièrement violent. Elle ne tenta pas de se relever mais se dirigea, sur les mains et les genoux, vers son refuge, derrière le grand fourneau de fer. Il lui botta le derrière de son grand pied nu, si bien qu'elle s'étala de tout son long sur le plancher, gémissante, ses cheveux noirs et raides recouvrant son visage et sa tache de vin.

Dorothy s'avança et leva la main pour arrêter le Vieux. Gummy s'interposa en grommelant : « Ça va, laissez-les se débrouiller tout seuls. »

— « Regarde comme elle est heureuse, la maudite femelle ! » gronda le Vieux. « Sais-tu pourquoi je dois la battre comme plâtre lorsque je veux obtenir la paix et la tranquillité ? Parce que je ressemble à un homme des cavernes, et qu'ils avaient la réputation de rosser d'importance leurs maudites garces. C'est pour ça qu'elle s'est attachée à moi. »

— « Vous êtes un infâme menteur, » dit Deena doucement, de derrière son fourneau, berçant rêveusement sa peine comme le souvenir des caresses d'un amant. « Je suis venue vivre avec vous, parce que j'étais tombée si bas que vous étiez le seul homme à vouloir de moi. »

— « C'est une femme du monde en retraite, Dorothy, » dit Paley. « On ne la voit jamais sans une robe à manches longues. C'est parce que ses bras sont pleins de trous. C'est moi qui ai chassé le singe qui était en elle. Je lui ai jeté le charme et la magie des Hommes Véritables, en attirant le mauvais esprit au dehors avec des belles paroles. Et depuis ce temps, elle est restée vivre avec moi. Je ne peux plus m'en débarrasser.

» Prends maintenant cette vieille peau édentée. Je n'ai jamais touché un cheveu de sa tête. Ça prouve bien que je ne suis pas un batteur de femmes. J'administre des corrections à Deena parce qu'elle aime ça, qu'elle a besoin de ça, mais je ne frappe jamais Gummy... Hein, Gummy, ce n'est pas ton genre de médecine, hein ? »

Et il rit de son rire incroyablement grinçant : *Hoa, hoa, hoa.*

— « Tu es un sale menteur, » dit Gummy, parlant par-dessus son épaule tandis qu'elle était accroupie, triturant les boutons de la télévision. « C'est toi qui m'as fait sauter la plupart de mes dents. »

— « J'ai fait sauter quelques chicots pourris qui étaient bien

près de tomber. Tu ne l'avais pas volé, car tu courais le guilledou en compagnie d'O'Brien et de sa chemise verte. »

Gummy laissa échapper un rire niais et dit : « Si tu t'imagines que j'ai cessé de fréquenter O'Brien et sa chemise verte à cause d'une ou deux petites raclées, tu te mets drôlement le doigt dans l'œil. Je l'ai laissé tomber parce que tu valais mieux que lui. »

Gummy gloussa de nouveau. Elle se leva et pantoufla à travers la pièce vers une étagère sur laquelle se trouvait un parfum bon marché. Ses énormes anneaux d'oreille se balançaient et ses vastes hanches roulaient bord sur bord.

— « Regarde-moi ça, » dit le Vieux, » dirait-on pas deux sacs de bouillie dans la tempête ? »

Mais ses yeux suivaient les masses mouvantes avec une lueur de concupiscence, et lorsqu'il la vit asperger son opulente poitrine du liquide nauséeux, il l'étreignit, plongea son nez gigantesque dans la vallée de ses seins et renifla avec délices.

« Je suis comme un chien qui vient de retrouver un vieil os qu'il avait enterré depuis longtemps et dont il avait complètement oublié l'existence : ouah, ouah, ouah... ! »

Deena eut un haut-le-cœur et déclara qu'il lui fallait respirer un peu d'air frais, sans quoi elle allait rejeter son dîner. Elle prit la main de Dorothy et lui demanda avec insistance d'aller faire une promenade en sa compagnie. Dorothy, qui semblait elle-même prise de nausées, sortit en même temps qu'elle.

Le soir suivant, tandis qu'ils étaient tous quatre attablés à boire de la bière dans la cuisine, le Vieux tendit brusquement la main et donna à Dorothy une petite tape affectueuse. Gummy se contenta de rire, mais Deena roula des yeux furibonds. Néanmoins, elle ne fit pas de réflexion à la jeune fille, mais accusa Paley de ne pas prendre de bain assez souvent. Il la traita de toquée à poitrine plate et déclara qu'elle avait menti, parce que depuis quelque temps il se baignait tous les jours et changeait de linge tous les deux jours.

Deena répondit qu'elle avait en effet remarqué cette transformation depuis que Dorothy avait fait son apparition sur la scène familiale. Une furieuse dispute se déclencha. Finalement, il se leva et tourna la photographie de la mère de Deena, la face contre le mur. Pleurant de rage, Deena s'efforça de la replacer dans le bon

sens. Mais il la repoussa, se refusant à la battre en dépit des insultes dont elle l'abreuvait — même lorsqu'elle lui cria à la figure qu'il n'était pas digne de lécher les bottines de sa mère, ni de profaner sa photographie en y posant son infâme patte.

Las de discuter, il abandonna son poste près de la photo et se dirigea vers le réfrigérateur.

— « Si jamais tu la retournes avant que j'en aie donné l'autorisation, je la jette dans le ruisseau et tu ne la reverras jamais plus. »

Deena se mit à pousser des cris stridents et rampa jusqu'à sa couverture, derrière le fourneau, où elle s'étendit en sanglotant et en le maudissant à voix basse.

Pendant ce temps, Gummy chiquait en riant et un ruisselet brun dégoulinait de sa bouche édentée. « Cette fois, Deena a poussé les choses trop loin. »

— « Ah ! elle et sa satanée mère, » grondait Paley. « Hé, Dorothy, sais-tu pourquoi elle rit de moi ? C'est parce que je crois que Fordiana a une âme, parce que je jette des sorts aux chiens, et parce que je crois que nous autres Paley, nous serons sauvés lorsque nous aurons retrouvé le chapeau du Vieux Roi.

» Ecoute-moi bien. Cette vieille jument de réforme, c'est elle la superstitieuse. Elle prend sa mère pour une déesse. Elle lui fait ses prières, implore le pardon de ses fautes et lui demande de dévoiler l'avenir. Et lorsqu'elle se croit seule, elle lui parle. Telle qu'elle est là, elle adore sa mère comme la Vieille Femme dans la Terre, qui est l'ennemie du Grand Frère Céleste. Elle sait parfaitement ce qui déplaît au Grand Frère. C'est peut-être pour ça qu'il ne m'a pas permis de retrouver le chapeau du Vieux Roi, et pourtant il sait bien que j'ai fouillé toutes les poubelles depuis ici jusqu'à Saint Pétaouchnock, espérant qu'un de ces niais de *G'Yaga* finirait, dans son ignorance crasse, par le jeter aux ordures.

» Eh bien, par tout ce que j'ai de plus sacré, je jure que cette photo restera le nez contre le mur. Maintenant, ferme ça, Deena. Je veux regarder la télé. »

Un peu plus tard, Dorothy rentra chez elle en voiture. Là, elle téléphona une nouvelle fois à son ancien professeur de sociologie. Avec quelque impatience, il entra davantage dans le détail. Cette histoire de la guerre entre les Néanderthals et les *Homo sapiens* conquérants, racontée par le Vieux, était invraisemblable, car il

existait certains indices tendant à faire croire que l'*Homo sapiens* habitait l'Europe avant les Néanderthals — il était possible que les Néanderthals eussent été les conquérants.

— « Pas des envahisseurs dans le sens moderne, » dit le professeur. « La pénétration d'une nouvelle race, d'une nouvelle espèce, d'une nouvelle tribu en Europe, au cours du Paléolithique, s'est faite probablement sous la forme d'une migration sporadique de petits groupes, immigration qui s'est déroulée au cours d'un ou plusieurs millénaires.

» Il est encore plus vraisemblable que les Néanderthals et les *Sapiens* aient vécu concurremment pendant des milliers d'années en se combattant fort peu, bien trop occupés qu'ils étaient à survivre. Pour une raison ou une autre, probablement parce qu'ils étaient numériquement en minorité, les Néanderthals furent absorbés par les populations avoisinantes. Certains anthropologistes ont émis la thèse que les Néanderthals étaient blonds et avaient légué leurs cheveux pâles directement aux Européens nordiques. Quelles que soient les hypothèses et les conjectures, » continua le professeur, « il serait rigoureusement impossible à une minorité aussi nettement différenciée de conserver ses caractéristiques physiques et culturelles au cours d'une période de cinquante mille ans. Paley a échafaudé son mythe personnel pour compenser son extrême laideur, son infériorité, son sentiment d'aliénation. Il a puisé les éléments de ce mythe dans les séries dessinées et la télévision.

» Néanmoins, » conclut-il, « pour ne pas décevoir votre juvénile enthousiasme et votre candeur, je suis prêt à reconsidérer mon jugement si vous m'apportez une preuve physique de son origine néanderthaloïde. Ce qui serait le cas si vous pouviez me démontrer qu'il possède une dent taurodonte. J'en serais pour le moins époustouflé. »

— « Mais, professeur, » plaida-t-elle, « pourquoi ne pourriez-vous pas l'examiner personnellement ? Un coup d'œil sur les pieds du Vieux vous convaincrait, j'en suis sûre. »

— « Ma chère, mon temps est trop précieux pour que je le gaspille à poursuivre des chimères. »

Et voilà ! Le lendemain, elle demanda au Vieux s'il avait jamais perdu une molaire ou s'il possédait une radio d'une telle dent.

— « Non, » dit-il, « mes dents sont autrement plus saines que mon cerveau. Et je n'ai pas l'intention de les perdre. Tant que je garderai mon chapeau, je ne perdrai ni mes dents, ni mon estomac, ni ma virilité. De plus, je conserverai également mon bon sens.

Les mécanos de l'Hôpital d'Etat ont fait une excellente révision de mon moteur, du haut en bas, de gauche à droite, interne et externe, pendant toute une nuit. Ils ont prouvé que je n'avais pas été couvé dans une pendule à coucou. Et pourtant ils s'arrachaient les cheveux en voulant à tout prix découvrir un organe déficient. Surtout après la bagarre que nous avons eue à propos de mon chapeau.

» Je ne voulais pas leur permettre de faire une prise de sang sur moi... j'avais peur qu'ils ne le mélangent avec de l'eau — c'est de la magie *G'Yaga* — pour transformer mon sang en eau. Elkins s'est douté de quelque chose — je refusais obstinément de retirer mon chapeau pendant l'auscultation — et c'est pourquoi il me l'a arraché. A ce moment-là j'étais fichu. Me voler mon chapeau, c'était me voler mon âme ; tous les Paley portent leur âme dans leur chapeau. Il me fallait le récupérer. J'ai donc dû me soumettre ; je les ai laissé prendre mon sang, me palper et m'ausculter des pieds à la tête. »

Paley fit une pause pour reprendre sa respiration avant de se lancer dans une nouvelle période oratoire. Une idée venait de germer dans la tête de Dorothy. « A quoi ressemblait le chapeau que la fille du Roi avait dérobé au Roi Paley ? Le reconnaîtriez-vous s'il vous tombait sous les yeux ? »

Le Vieux la fixa un moment de ses petits yeux bleus arrondis, avant d'exploser.

— « Si je le reconnaîtrais ? Est-ce que le chien assis sur un rail de chemin de fer ne reconnaîtrait pas sa queue après que la locomotive l'aurait coupée ? Reconnaîtrais-tu ton propre sang si on te perçait le ventre d'un couteau et que tu le voyais s'écouler avec chaque battement de ton cœur ? Tu parles, si je le reconnaîtrais, le chapeau du Vieux Roi Paley ! Tous les Paley, dès le giron de leur mère, en reçoivent une description détaillée. Tu veux que je te parle du chapeau, gosse ? Eh bien, je vais te le décrire du premier poil au dernier os. »

Dorothy se répéta plus d'une fois qu'elle avait tort d'agir ainsi. Si le Vieux avait confiance en elle, alors, d'une certaine manière, elle trahissait son amitié. Mais elle se rassura, car en considérant les choses d'un point de vue différent, elle lui venait en aide. Qu'il vienne à retrouver ce chapeau, il pourrait peut-être s'épanouir, voire s'arracher aux tabous qui le retenaient sur le dépotoir, dans les allées, qui lui insufflaient la peur des chiens, la conviction qu'il était un citoyen inférieur et opprimé. D'autre part, en notant ses réactions, elle ferait progresser ses études scientifiques.

L'empailleur auquel elle s'adressa pour trouver les matériaux nécessaires et les façonner dans la forme désirée se montra curieux, mais elle lui déclara que l'objet était destiné à une exposition anthropologique et qu'il devait représenter le couvre-chef d'un sorcier appartenant à une société secrète indienne s'adonnant à des rites phalliques. L'empailleur eut un rire égrillard et déclara qu'il donnerait cher pour assister à l'une de ces cérémonies.

Les desseins de Dorothy furent favorisés par la chance qu'elle semblait apporter au Vieux, lorsqu'elle l'accompagnait dans ses tournées. Il exultait positivement et ne cessait de répéter qu'il allait faire une trouvaille sensationnelle ; cette fois, il le sentait, il avait enfourché la roue de la Fortune.

— « Ça va rendre, » disait-il en découvrant dans un sourire ravi ses immenses dents écartées, « comme le tonnerre ! »

Deux jours plus tard, Dorothy se leva encore plus tôt que de coutume et se rendit en voiture à un certain endroit, derrière la maison d'un médecin connu. Elle avait lu dans la rubrique des mondanités qu'il prenait ses vacances en Alaska en compagnie de sa famille. Ils ne seraient donc pas là pour s'étonner de trouver leur poubelle garnie d'une grande boîte de carton, pleine de vêtements de rebut. Dorothy les avait apportés de son propre appartement pour laisser croire au Vieux que la maison du docteur était occupée. Elle avait fait l'emplette des vieux vêtements, à une exception près, dans un des magasins de l'Armée du Salut.

Vers neuf heures, le matin même, le Vieux s'engagea dans l'allée au cours de sa tournée habituelle.

Paley fut le premier à sauter de la camionnette ; Dorothy restait en arrière afin qu'il fût seul à faire sa découverte.

Le Vieux retira les vêtements de la boîte, un à un.

— « Voici une robe de velours qui ira bien à Deena. Elle se plaint justement de n'avoir pas eu de robe depuis longtemps. Et voici une blouse et une jupe qui sont assez vastes pour habiller un éléphant. Ce sera pour Gummy. Et voici... »

Il tira de la boîte un grand chapeau conique à larges bords, avec deux boules de crins de cheval feutrés reliées à la bande. C'était une étrange coiffure, façonnée avec de la peau de cheval rouan montée sur une carcasse confectionnée à l'aide de fragments d'os. Il devait être absolument unique dans son genre et semblait singulièrement dépaysé dans cette ville du centre-Illinois.

Tout enfoncés qu'ils fussent, les yeux du Vieux semblaient sur

le point de sortir de leurs orbites. Puis ils se révulsèrent et il tomba sur le sol, comme s'il avait reçu un coup de masse sur le crâne. Cependant, sa main n'avait pas lâché le chapeau.

Dorothy était terrifiée. Elle s'attendait à tout, sauf à cela. S'il avait été terrassé par une crise cardiaque, ce serait entièrement sa faute.

Fort heureusement, le Vieux n'était qu'évanoui. Cependant, lorsqu'il reprit ses esprits, ce ne fut pas pour se plonger dans l'extase, comme elle s'y serait attendue. Au lieu de cela, il la regarda, le teint gris. « Ce n'est pas possible. Ce doit être encore un tour de la Vieille Femme dans la Terre pour se moquer de moi. Ça, le chapeau du Vieux Roi Paley ? C'est invraisemblable ! Les *G'Yaga* qui l'ont conservé dans leur famille depuis tout ce temps, ne savaient donc pas de quoi il s'agissait ? »

— « Sans doute que non, » dit Dorothy. « Après tout, les *G'Yaga*, comme vous les appelez, ne croient plus à la magie. Son présent propriétaire ne sait probablement pas ce que c'est. »

— « Peut-être. Je crois plutôt qu'il a été jeté par accident au cours d'un nettoyage de la maison. Tu sais comme les femmes sont stupides. Quoi qu'il en soit, emportons-le et continuons notre tournée. Le Grand Frère a peut-être voulu me faire une bonne manière et, dans ce cas, il vaut mieux ne pas poser de questions. En route ! »

Le Vieux portait rarement le chapeau. Lorsqu'il était chez lui, il l'enfermait dans la cage à perroquet et la fermait avec l'anti-vol de bicyclette. La nuit, la cage trônait sur sa colonne ; le jour, il la posait près de lui sur le siège de la camionnette. Il voulait l'avoir toujours sous les yeux.

Cette trouvaille lui avait donné un optimisme extraordinaire. Il se croyait capable de tout réussir. Il chantait et riait encore plus qu'auparavant, et il se risquait même dans les rues plusieurs heures d'affilée avant d'être pris de tremblements et de transpiration.

En voyant le chapeau, Gummy se contenta de pousser un grognement et de faire une réflexion libertine quant à sa forme. Deena eut un sourire féroce : « La peau de cheval et les os devraient être depuis longtemps pourris, réduits en poussière ! »

— « Voilà bien une réflexion *G'Yaga*, » dit le Vieux avec dédain. « Comment ce chapeau ferait-il pour se décomposer, alors que des millions d'âmes Paley y sont entrées ? Il ne reste pas de place pour

les microbes. Il bouillonne d'énergie morale, et c'est la magie des *G'Yaga* qui tient le couvercle fermé. »

— « Attention : il va exploser et nous pulvériser, » dit Gummy, en ricanant.

— « Maintenant que vous avez le chapeau, qu'allez-vous en faire ? » demanda Deena.

— « Je n'en sais rien. Il faut que je m'asseoie devant une bière pour réfléchir à la situation. »

Soudain, Deena poussa un éclat de rire strident. « Miséricorde divine, voilà cinquante mille ans que vous ne cessez de penser à ce chapeau, et maintenant que vous l'avez trouvé, vous ne savez plus qu'en faire ! Eh bien, moi, je vais vous dire ce que vous allez faire ! Vous allez avoir la tête enflée ! Vous allez conquérir le monde, le purger des Mauviettes ! Triple buse ! Même si votre conte à dormir debout n'était pas une histoire de fou, il est trop tard pour entreprendre quoi que ce soit ! Seul contre deux milliards d'individus ! Ne crains rien, Monde, ce Ramsès du chiffon, cet Alexandre de dépotoir, ne fera pas ta conquête ! Non, il va se coiffer du chapeau et se mettre en marche ! Pour faire quoi ? Je vous le demande !

» Pour devenir un catcheur à la télé, voilà pourquoi ! Voilà le sommet de ses ambitions de *minus habens* — monter sur le ring sous le nom du Néanderthal manchot, le terrible anthropopithèque ! Voilà le couronnement de cinquante mille ans d'efforts ! Ha, ha, ha ! »

Les autres regardaient le Vieux avec appréhension, s'attendant à le voir rosser Deena d'importance. Au lieu de cela, il retira simplement le chapeau de la cage, s'en coiffa et s'assit devant la table, un quart de bière à la main.

— « Cesse de caqueter, vieille poule que tu es, » dit-il. « J'ai mis mon chapeau à penser. »

Le lendemain, en dépit d'une gueule bois, le Vieux était de fort bonne humeur. Il ne cessa de bavarder pendant tout le trajet et, à un moment donné, il arrêta la camionnette en pleine rue afin de montrer à Dorothy qu'il n'avait plus peur.

Puis, jetant un défi au monde entier, il conduisit l'engin jusqu'au sommet d'une allée et l'arrêta près de la cour de derrière d'une bâtisse immense, quelque peu vermoulue. Dorothy le regardait curieusement. Il montra du doigt un massif particulièrement embroussaillé qui envahissait un coin de la cour.

— « On pourrait croire qu'un lapin serait incapable de pénétrer là-dedans, hein ? Mais le Vieux sait des choses que les lapins ignorent. Suis-moi. »

Portant le chapeau dans sa cage, il se dirigea vers le massif, se laissa tomber sur trois pattes et se mit en devoir de se faufiler dans un passage extrêmement étroit. Dorothy scrutait l'enchevêtrement de branchages d'un air dubitatif, lorsqu'un grognement rauque lui parvint du plus profond de la jungle miniature.

— « Tu as peur ? Ton popotin est trop large pour le passage ? »

— « Je vais toujours essayer, » annonça-t-elle gaiement. Et aussitôt elle se jeta à plat ventre et se mit à ramper. Tout à coup, elle déboucha dans une minuscule clairière. Le Vieux était debout, la cage à ses pieds, et il regardait une rose rouge qu'il tenait à la main.

Elle laissa échapper un sifflement : « Des roses ! Des pivoines ! Des violettes ! »

— « Bien sûr, Dorothy, » dit-il en gonflant la poitrine. « C'est le Jardin d'Eden de Paley, sa serre secrète. J'ai découvert cet endroit il y a deux ans, en cherchant une cachette pour échapper aux policiers qui étaient à mes trousses. Ou peut-être que je voulais simplement trouver un endroit pour être à l'écart de tout le monde.

» C'est moi qui ai planté les roses et les autres fleurs. Je viens ici de temps en temps les surveiller, les arroser, les tailler. Je n'en ramène jamais à la maison, et pourtant j'aimerais bien en offrir à Deena. Mais Deena n'est pas folle, elle saurait bien que je ne les ai pas trouvées dans une boîte à ordures. Et je ne voulais pas lui parler de cet endroit. Ni à personne ! »

Il la regarda en face, comme s'il voulait découvrir le moindre tressaillement sur son visage, la moindre émotion réprimée.

« Tu es la seule personne, à part moi, à connaître cet endroit. » Il lui tendit la rose : « Tiens, c'est pour toi ! »

— « Merci, je suis très fière que vous m'ayez dévoilé votre secret. »

— « Vraiment ? Ça me fait du bien, je me sens un autre homme. »

— « C'est extraordinaire. Toute cette beauté dans ce lieu et... et... »

— « Je vais finir à ta place. Jamais tu n'aurais cru que l'homme le plus laid du monde, un chiffonnier, un être qui n'est même pas un homme, un — j'ai horreur de ce mot — un Néanderthal, était capable d'apprécier une rose. Hein ? Eh bien, je les ai fait pousser parce que je les aime.

» Regarde, Dorothy, regarde cette rose. Regarde comment les

pétales s'emboitent l'un dans l'autre, comment ils sont disposés. Une chaîne de tours rouges qui protège une autre chaîne de tours rouges. Qui protège la source de la vie, le trésor. C'est beau, hein ? Le Vieux Frère Céleste savait ce qu'il faisait en les créant. C'était un artiste, alors.

» Il avait peut-être la gueule de bois le jour où il m'a fabriqué ? Ses mains tremblaient. Alors il a tout laissé tomber au bout d'un moment et il ne s'est jamais préoccupé de me terminer. »

Soudain les yeux de Dorothy se remplirent de larmes.

— « Ne parlez pas ainsi. Vous avez le sens de la beauté, de la sensibilité, de l'émotion véritable, sous... »

— « Sous... ça ? » dit-il en montrant son visage du doigt. « Naturellement ! Oublie-le. Regarde plutôt les boutons verts sur ces petits rosiers. Joli, hein ? Comme des seins de jeunes vierges. »

Il fit un pas vers elle et lui entoura les épaules de son bras.

« Dorothy. »

Elle plaça ses deux mains sur sa poitrine et tenta de le repousser doucement.

— « Je vous en prie, » murmura-t-elle, « non. Surtout après m'avoir montré quel homme vous pouviez être ! »

— « Qu'est-ce que tu veux dire ? » demanda-t-il sans la lâcher. « Ce que je veux faire avec toi, c'est aussi beau que cette rose que tu vois là. Et si tu ressens vraiment quelque chose pour moi, tu voudras que ta chair dise ce que pense ton esprit. Comme les fleurs qui s'ouvrent sous le soleil. »

Elle secoua la tête. « Non. Ce n'est pas possible. Je vous en prie. Je suis très malheureuse de ne pas pouvoir dire oui. Mais je ne peux pas. Je... vous... il y a trop de différence... »

— « Bien sûr, nous sommes différents. Nous suivions chacun notre chemin et tout à coup, au coin de la rue, boum, on se rencontre, et on se passe les bras l'un autour de l'autre pour ne pas tomber. »

Il l'attira contre lui, de telle sorte que son visage était pressé contre sa poitrine.

« Tu vois ? » dit-il. « C'est ça. Maintenant respire fort. Ne tourne pas la tête. Mets-toi contre moi, comme si on était collés ensemble et qu'on ne puisse pas se détacher. Respire bien. Mon bras t'entoure comme ces arbres entourent ces fleurs. Je ne te fais pas de mal ; je te donne la vie et je te protège. Ça n'est pas vrai ? Respire toujours. »

— « Je vous en prie, » gémit-elle. « Ne me faites pas de mal. Doucement... »

— « Mais oui, je ne te ferai pas de mal. Pas trop. C'est bien, ne te raidis pas contre moi. C'est ça, fonds comme du beurre. Ouvre-toi. Je ne te force pas, Dorothy, souviens-toi. Tu le veux, tu en as envie, n'est-ce pas ? »

— « Ne me faites pas de mal, » souffla-t-elle. « Vous êtes si fort. Oh ! mon Dieu, si fort. »

Pendant deux jours, Dorothy n'apparut pas chez Paley. Le troisième matin, pour se donner du courage, elle ingurgita deux doubles rasades de whisky avant le petit déjeuner. Lorsqu'elle arriva au dépotoir, elle dit aux deux femmes qu'elle ne se sentait pas bien. Mais qu'elle était revenue quand même parce qu'elle voulait terminer son étude qui tirait à sa fin, et que ses supérieurs avaient hâte de lire son rapport.

Paley, bien qu'il n'eût pas souri en la voyant paraître, ne dit rien. Néanmoins, il la regardait du coin de l'œil lorsqu'il se croyait observé d'elle. Et, bien qu'il eût emporté la cage avec le chapeau à l'intérieur, il transpirait et tremblait comme avant en traversant les rues. Dorothy regardait droit devant elle et ne répondait pas à ses remarques. Finalement, jurant entre ses dents, il abandonna tout effort pour travailler comme d'habitude et mena le véhicule au jardin secret.

— « On y est, » dit-il. « Adam et Eve de retour au jardin d'Eden. »

Il scruta le ciel de dessous ses arcades sourcilières en visière. « Dépêchons-nous. On dirait que le Grand Frère Céleste s'est levé du mauvais pied ce matin. Il va y avoir de l'orage. »

— « Je ne retournerai pas là-bas avec vous, » dit Dorothy. « Ni aujourd'hui ni jamais. »

— « Même après ce que nous avons fait, même après m'avoir dit que tu m'aimais, je te soulève encore le cœur. Sur le moment, le Vieux n'avait pas l'air de te rendre malade. »

— « Je n'ai pas pu fermer l'œil depuis deux nuits, » dit-elle d'une voix sans timbre. « Je me suis demandé plus de mille fois pourquoi j'avais fait cela. Et chaque fois je ne pouvais que me répondre : je ne sais pas. Quelque chose semblait bondir de vous à moi pour me prendre et me laissait sans force. »

— « Tu n'étais certainement pas paralysée, » dit le Vieux en

posant sa main sur son genou. « Et si tu étais sans force, c'est que tu le voulais bien. »

— « Inutile de poursuivre cette conversation, » dit-elle. « Je ne vous donnerai plus l'occasion de recommencer. Et retirez votre main, vous m'horripilez. »

Il laissa retomber sa main.

— « Parfait. Reprenons le travail. Recommençons à écumer les poubelles. Partons d'ici. Oublie ce que j'ai dit. Oublie le jardin aussi. Oublie le secret que je t'ai confié. N'en parle à personne. Les chiffonniers rigoleraient trop. Imagine le Vieux Paley, le manchot, candidat à l'usine à dingues, l'échappé de l'âge de pierre, faisant pousser des pivoines et des roses. De quoi se tordre, hein ? »

Dorothy ne répliqua pas. Il mit le moteur en marche, et en sortant de l'allée, ils virent le soleil disparaître derrière les nuages. Il ne reparut pas pendant le reste de la journée, et Dorothy et le Vieux ne s'adressèrent plus la parole.

Ils redescendaient la route après avoir livré leur marchandise au marchand de ferrailles, lorsqu'ils furent arrêtés par un agent motorisé. Il infligea une amende à Paley pour défaut de permis de conduire et l'obligea à le suivre jusqu'au commissariat de police. Là, le Vieux dut verser une amende de vingt-cinq dollars qu'il tira immédiatement de sa poche, à la stupéfaction générale.

Et, comme si cette épreuve ne suffisait pas, il dut endurer les quolibets des policiers et des piliers d'audience. De toute évidence, ce n'était pas la première apparition qu'il faisait à la police, où on le connaissait sous les noms de *King-Kong, Alley Oop* ou tout simplement le Chimpanzé. Le Vieux tremblait, de rage contenue ou de nervosité, Dorothy ne pouvait en décider. Mais, un peu plus tard, tandis que la jeune fille le reconduisait chez lui, sa rage était telle qu'il en avait presque l'écume aux lèvres. En arrivant devant sa cabane, il criait qu'on l'avait dépouillé de ses économies et que c'était un complot des *G'Yaga* pour le réduire par la famine.

C'est à ce moment que le moteur s'arrêta. Avec d'effroyables jurons, le Vieux souleva le capot avec une telle force que les gonds cédèrent et il le jeta dans le fossé bordant la route. Incapable de découvrir la cause de la panne, il prit un marteau dans sa boîte à outils et se mit à marteler les flancs de l'engin à coups redoublés.

— « Je te ferai bien marcher ! » criait-il. « Sinon tu le regretteras ! Tourne, chienne ! Ronfle, avale de l'essence, remue tes sales entrailles, mais marche ! Sinon, ton ex-amant, le Vieux, te vendra à la casse, je le jure ! »

Impavide, Fordiana refusait de bouger.

Paley et Dorothy durent finalement se résoudre à abandonner la camionnette sur le bord du fossé et à rentrer à pied à la cabane. Tandis qu'ils traversaient la grand-route, où la circulation était intense, afin de rejoindre le dépotoir, le Vieux dut faire un bond pour éviter une voiture.

Il agita le poing en direction du chauffard.

— « Je sais que tu as juré d'avoir ma peau, » hurla-t-il, « mais tu peux courir ! Il y a cinquante mille ans que tu essaies, et tu n'y es pas encore arrivé ! La bagarre continue ! »

A ce moment, le ventre noir et gonflé des nuages qui se trouvaient au-dessus de leurs têtes creva. Avant d'avoir pu faire quatre pas, ils étaient trempés de la tête aux pieds. Le tonnerre grondait et les éclairs sillonnaient le ciel en venant frapper la terre de l'autre côté du chantier.

Le Vieux grondait de peur mais, voyant qu'il demeurait indemne, il brandit le poing vers le ciel.

— « C'est bon, c'est bon... alors, toi aussi tu m'en veux. Je comprends, c'est bien, c'est très bien ! »

Ruisselants, ils pénétrèrent dans la cabane, puis il ouvrit un quart de bière et se mit à boire. Deena emmena Dorothy derrière un rideau et lui donna une serviette pour se sécher et l'une de ses robes de chambre en pilou. Lorsque Dorothy sortit de derrière le rideau, le Vieux entamait son troisième quart. Il accusait Deena de ne pas cuire correctement le poisson et, lorsqu'elle lui répondit sur un ton acerbe, il se mit à l'accuser de tous les torts imaginables.

Au bout d'un quart d'heure, il se mit à clouer le portrait de sa mère, le nez contre le mur. Quant à Deena, elle pleurnichait derrière le fourneau, en caressant tendrement les endroits de sa personne sur lesquels le poing du Vieux s'était abattu.

Immédiatement, Dorothy remit ses vêtements trempés en annonçant qu'elle allait partir. Elle ferait les deux kilomètres à pied et prendrait l'autobus.

Le Vieux rugit. « Va donc ! Tu es bien trop snob pour nous. Nous ne sommes pas de ton monde, voilà tout ! »

— « Ne partez pas, » implora Deena. « Si vous ne restez pas pour le calmer, je ne sais pas à quelles extrémités il pourrait se livrer. »

— « Je regrette, » dit Dorothy, « j'aurais dû rentrer chez moi ce matin. »

— « Tu aurais drôlement bien fait ! » gronda-t-il. Puis il se mit

à pleurer, ses lèvres formant une moue frémissante comme des ailes d'oiseau, son visage contracté à l'image d'une gargouille.

« Va-t-en avant que je te jette dehors, » sanglota-t-il.

Dorothy, le visage plein de compassion, referma doucement la porte derrière elle.

Le lendemain était un dimanche.

Dans la matinée, sa mère lui téléphona pour lui dire qu'elle venait du Waukegan pour lui rendre visite. Pourrait-elle se libérer pour la journée du lundi ?

Dorothy répondit que oui, puis, en soupirant, elle appela son superviseur. Elle lui annonça qu'elle possédait tous les renseignements pour le rapport sur Paley et qu'elle allait en entreprendre la rédaction à la machine.

Le lundi soir, après avoir reconduit sa mère au train, elle décida d'aller rendre aux Paley une visite d'adieu. Elle ne pouvait supporter une autre nuit d'insomnie à lutter contre le désir de sortir de son lit pour se laver et se relaver à grande eau, et en même temps la douloureuse perspective d'affronter le Vieux et ses deux femmes, le matin venu. Elle avait l'impression qu'en disant adieu aux Paley, elle pourrait se libérer de ces obsessions, ou du moins que le temps se chargerait de les effacer plus rapidement.

Le ciel était pur et parsemé d'étoiles lorsqu'elle quitta la gare. Mais lorsqu'elle parvint en vue du dépotoir, les nuages venus de l'ouest s'étaient amoncelés et une pluie diluvienne tombait sur la cité. En traversant le pont, elle s'aperçut, à la lumière de ses phares, que le ruisseau de Kickapoo était devenu une petite rivière à la suite de ces deux journées de pluie torrentielle. Son courant boueux et écumant grondait devant le dépotoir avant d'aller se jeter dans l'Illinois, à sept cents mètres plus bas.

L'eau avait à ce point monté qu'elle venait lécher les murs des cabanes. Les camions et autres tacots garés à l'extérieur étaient chargés à craquer de mobilier et d'objets divers, et leurs propriétaires étaient prêts à fuir au premier signal d'alarme.

Dorothy rangea sa voiture à quelque distance de la route, car elle ne voulait pas risquer de s'enliser dans ce cloaque. En arrivant devant la cabane des Paley, la boue fétide lui montait aux chevilles, et la nuit était tombée.

Dans la lumière qui s'échappait d'une fenêtre, on apercevait

Fordiana que le Vieux avait apparemment réussi à mettre en branle. Contrairement aux autres véhicules, elle était vide.

Dorothy frappa à la porte et fut introduite par Deena. Paley était assis dans le fauteuil branlant. Il n'était vêtu que de son seul blue-jeans passé et rapiécé. L'un de ses yeux était entouré d'une large ecchymose bleue et verte. Le chapeau en peau de cheval du Vieux Roi était solidement enfoncé sur son crâne, et il étreignait le goulot d'une bouteille de bière comme s'il voulait l'étrangler.

Dorothy jeta un coup d'œil curieux sur l'œil au beurre noir, mais s'abstint de tout commentaire. Au lieu de cela, elle lui demanda pourquoi il n'avait pas préparé ses bagages en vue d'une inondation possible.

Le Vieux agita dans sa direction son moignon dénudé.

— « Tout ça, c'est le travail du Grand Frère Céleste. J'ai fait ma prière à ce vieil idiot pour qu'il mette fin à la pluie, mais l'eau est tombée plus fort que jamais. Alors je crois bien que c'est la Vieille Femme dans la Terre qui nous vaut ce déluge. Le Grand Frère est trop faible pour l'en empêcher. Alors j'ai pensé répandre le sang d'une vierge en son honneur. Il pourra le laper et ça lui fera retrouver ses muscles. Mais j'y renonce, parce que des vierges il n'y en a plus par ici, dans un rayon d'au moins cent kilomètres.

» Bon, alors j'ai eu l'idée de sortir pour faire le rite qui vient en second pour l'efficacité. Ça consiste à répandre un quart de bière ou deux sur le sol à son intention. Ce que les Grecs appelaient une libation aux dieux... »

— « Ne lui donnez pas à boire de cette bière bon marché, » dit Gummy. « La pluie tombe assez comme ça... j'ai pas envie de voir un dieu vomir sur mon plancher. »

Il lui jeta la bouteille à la tête. Elle était vide, car il n'était pas encore ivre au point de sacrifier une bouteille de bonne bière. Mais elle alla s'écraser contre le mur, et comme elle était consignée cinq *cents*, il accusa Gummy de gaspillage délibéré.

— « Si tu n'avais pas bougé, elle ne se serait pas cassée. »

Deena ne faisait aucune attention à la scène. « Je suis contente de vous voir, petite, » dit-elle, « mais vous auriez peut-être mieux fait de rester chez vous cette nuit. »

Elle indiqua la photographie de sa mère, clouée le nez contre le mur. « Sa mauvaise humeur ne l'a pas encore quitté. »

— « Tu peux le dire, » marmonna Gummy. « Il s'est fait corriger à coups de crosse de pistolet par le jeune Limpy Doolan, qui habite la cabane en caisses à savon avec une affiche de maillot

de bains collée dessus ; c'était quand Limpy a voulu lui retirer le chapeau du Vieux Roi pour s'amuser. »

— « Ouais, il a voulu le prendre, » dit Paley, « mais je lui ai donné une de ces tapes sur la main ! C'est alors qu'il a tiré un feu de sa poche et qu'il m'a donné un coup de crosse dans l'œil. Mais il en fallait davantage pour m'arrêter. Il me voit venir sur lui et alors il dit qu'il va tirer si jamais je le touche. Mon père n'a pas élevé des enfants idiots, alors j'ai renoncé à le charger. Mais je le retrouverai tôt ou tard. Et je le ferai boiter des deux jambes, si seulement il peut encore marcher.

» Je ne comprends pas pourquoi la malchance me poursuit depuis que j'ai trouvé ce chapeau. Ça n'est pas normal. Au contraire, il devrait me porter toute la chance imaginable. »

Il tourna vers Dorothy des yeux furibonds.

« Tu veux que je te dise ? J'avais de la chance jusqu'au moment où je t'ai montré cet endroit, tu sais, où il y a les fleurs. Ensuite, tout s'est gâté. Qu'est-ce que tu m'as fait ? Est-ce que tu m'as retiré toute ma puissance en faisant ce que tu as fait ? Est-ce que la Vieille Femme dans la Terre ne t'a pas envoyée vers moi pour me retirer les muscles, la chance et la vie si je trouvais le chapeau que le Grand Frère avait placé sur mon chemin ? »

Il se leva de son fauteuil, prit dans le réfrigérateur deux quarts de bière qu'il pressa contre sa poitrine et se dirigea vers la porte en titubant.

« J'peux pas supporter l'odeur qu'il y a là-dedans. Vous pouvez parler de mon odeur à moi. Je sens la violette à côté des relents de poisson pourri qui viennent de vous. Je vais sortir pour respirer l'air frais. Je vais sortir et parler au Grand Frère Céleste, et entendre ce que le tonnerre veut me dire. Il me comprend ; il se fiche pas mal que je sois une vieille mocheté de moitié de singe. »

Rapidement, Deena le devança et le menaça de ses griffes comme un chat de gouttière plein de rage.

— « Ah ! c'est comme ça ! Vous avez le front d'insulter cette jeune fille ! Sale bête ! »

Le Vieux s'arrêta, oscilla, déposa soigneusement les deux bouteilles de bière sur le sol. Puis il s'approcha de la photo de la mère de Deena et l'arracha du mur. Les clous gémirent. Deena fit de même.

« Qu'allez-vous faire ? »

— « Ce que je désirais depuis longtemps. Seulement j'avais pitié de toi. Plus maintenant. Je vais jeter ton idole dans le ruis-

seau. Tu sais pourquoi ? Parce que je crois qu'elle est l'envoyée de la Vieille Femme dans la Terre, l'ennemie du Grand Frère Céleste. Elle a été mise ici pour m'espionner et raconter ce que je fais à la Vieille. Et c'est toi qui l'as amenée dans la maison. »

— « Vous devrez me passer sur le corps ! » hurla Deena.

— « Comme tu voudras, » gronda-t-il, et il fonça en avant en l'écartant d'un coup d'épaule.

Deena se cramponna au cadre de la photo qu'il tenait à la main, mais il lui en donna un coup sur les jointures. Puis il déposa le cadre sur le sol en le maintenant debout avec sa jambe, tandis qu'il se penchait pour ramasser les deux bouteilles de bière dans sa vaste main. Ensuite il s'accroupit jusqu'au moment où son moignon se trouva au niveau de la partie supérieure du cadre. Le moignon vint presser le cadre contre son buste ; il se redressa en le serrant étroitement, gagna la porte et disparut dans la pluie battante et les éclairs.

Deena demeura un instant à fixer les ténèbres, puis elle se précipita à sa poursuite.

Stupéfaite, Dorothy les regardait partir. Ce n'est que lorsqu'elle entendit Gummy murmurer : « Ils vont s'entre-tuer, » qu'elle retrouva l'usage de ses membres.

Elle courut vers la porte, regarda à l'extérieur, se retourna vers Gummy.

— « Que lui est-il arrivé ? » cria-t-elle. « Il est tellement cruel et pourtant je sais qu'il a le cœur tendre. Pourquoi faut-il qu'il agisse ainsi ? »

— « C'est votre faute, » dit Gummy. « Il croyait que malgré sa gueule et son métier, il était toujours un Paley. Il pensait que son odeur suffirait à vous séduire, comme toutes les poulettes qu'il se vante de tomber, aussi huppées qu'elles soient. Mais vous l'avez mortellement blessé en le repoussant. Surtout qu'il avait beaucoup plus le béguin pour vous que pour les autres.

» Depuis que vous êtes ici, il nous a rendu la vie impossible. Que diable, un homme est un homme et il a toujours été attiré par les jolies poupées. Deena ne voit pas cela. Elle déteste le Vieux. Mais elle peut pas davantage se passer de lui... »

— « Il faut que je les arrête, » dit Dorothy, et elle plongea dans le monde blanc et noir.

Immédiatement devant la porte, elle s'arrêta déconcertée. Derrière sons dos, la lumière sortait de la cabane, et vers le nord on distinguait un faible halo qui était la cité d'Onaback. Mais partout

ailleurs c'étaient les ténèbres, l'obscurité opaque sauf lorsqu'un éclair venait brûler la nuit durant une seconde éblouissante.

En courant, elle contourna la cabane, se dirigeant vers le Kickapoo, à une cinquantaine de mètres de distance. A mi-chemin, un nouvel éclair lui montra une silhouette blanche sur la rive.

C'était Deena, dans sa robe de chambre en pilou, assise dans la boue et se penchant en avant, toute secouée de sanglots.

— « Je me suis mise à genoux devant lui, » gémissait-elle, « je l'ai supplié d'épargner ma mère. Mais il m'a répondu que je le remercierais plus tard de m'avoir délivrée du culte d'une fausse déesse. Que je lui baiserais la main. »

La voix de Deena se transforma en un cri strident. « Et c'est alors qu'il a commis son forfait ! Il a déchiré ma sainte mère en petits morceaux ! Il l'a jetée dans le ruisseau ! Oh ! je le tuerai, je le tuerai ! »

Dorothy lui tapota l'épaule. « Allons, allons, vous feriez mieux de rentrer à la maison vous sécher. Il a accompli une mauvaise action, sans doute, mais il faut comprendre, il n'est pas dans son état normal. Où est-il allé ? »

— « Vers le bouquet de cotonniers, à l'endroit où le ruisseau se jette dans le fleuve. »

— « Rentrez, » dit Dorothy, « je me charge de lui. Je lui ferai entendre raison. »

— « Laissez-le. Il se cache dans les bois en ce moment. Il est dangereux, dangereux comme un sanglier blessé. Il est pareil à ses ancêtres, lorsqu'ils étaient chassés et blessés par les nôtres. »

— « Les nôtres ? » dit Dorothy. « Vous croyez donc à cette histoire ? »

— « En partie seulement. Ce qu'il raconte sur l'invasion massive de l'Europe et le Roi Paley, ce n'est qu'un tissu d'insanités. Du moins la chronique s'est-elle déformée au cours d'innombrables millénaires.

» Mais il est vrai cependant qu'il possède certaines caractéristiques des hommes de Néanderthal. Ecoutez-moi. Je suis tombée très bas, je ne suis plus qu'une clocharde. Mais je ne suis pas idiote. Je me suis procuré des livres à la bibliothèque, et j'ai lu tout ce qui concernait les hommes de Néanderthal. J'ai étudié soigneusement le Vieux. Et je sais qu'il doit être effectivement ce qu'il prétend. Gummy aussi — elle est au moins quarteronne. »

Dorothy dégagea sa main que Deena étreignait nerveusement.

— « Il faut que j'y aille. Il faut que je parle au Vieux, que je lui dise que je ne le reverrai plus. »

— « Ne l'approchez pas, » supplia Deena, se cramponnant de nouveau à la main de Dorothy. « Vous lui parlerez et vous resterez avec lui comme je l'ai fait et comme d'autres avant moi l'ont fait. Nous faisons l'amour avec lui parce qu'il n'est pas humain. Et puis nous nous apercevons qu'il est aussi humain qu'un autre, et nous restons parce que la bestialité fait place à l'amour. »

Dorothy libéra doucement sa main des doigts qui l'enserraient et s'éloigna.

Elle arriva bientôt au bouquet de cotonniers près de la rive et s'arrêta.

— « Paley ! » cria-t-elle dans l'intervalle de deux coups de tonnerre. « Paley ! C'est moi, Dorothy ! »

Le grondement d'un ours dérangé dans sa caverne lui répondit, et une silhouette pareille à un tronc d'arbre s'anima et sortit de la nuit d'encre.

— « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? » dit-il en s'approchant. « Tu veux de moi, comme je suis, le Vieux Paley, descendant des hommes véritables — Paley qui t'aime ? Ou bien tu viens donner à ce vieux fou de chiffonnier un tranquillisant, pour le prendre par la main et le ramener doux comme un agneau à l'usine à dingues, où ils lui planteront un pic à glace derrière l'œil pour lui arracher ce qui fait de lui un homme et non un bœuf ? »

— « Je suis venue... »

— « Ouais ? »

— « Pour ça ! » cria-t-elle et, ce disant, elle lui arracha son chapeau et s'enfuit avec son butin dans la direction du fleuve.

Derrière elle, s'éleva un beuglement d'agonie si puissant qu'il dominait le grondement du tonnerre. Elle entendit un bruit de pieds qui faisaient jaillir la boue tandis qu'il s'élançait à sa poursuite.

Soudain elle glissa et s'étala la face dans la boue. Au même instant, elle perdit ses lunettes. Cette fois, ce fut son tour d'être en proie au plus profond désespoir, car, dans ce monde en furie, elle ne distinguait rien sans ses verres, sauf la lueur des éclairs. Il lui fallait à tout prix les retrouver. Mais si elle s'attardait, elle allait perdre son avance.

Elle poussa un cri de joie car ses doigts tâtonnants venaient de rencontrer ce qu'ils cherchaient. Mais elle eut le souffle coupé et laissa de nouveau retomber ses lunettes, car une lourde masse

venait de choir sur son dos et l'avait à demi étourdie. Elle se rendit vaguement compte que le chapeau lui avait été ravi. Un instant plus tard, en recouvrant ses esprits, elle s'aperçut qu'elle était soulevée dans les airs. Le Vieux la tenait dans le creux de son bras, soutenant une partie de son poids avec sa panse débordante.

— « Mes lunettes, je vous en prie, mes lunettes. J'en ai besoin. »

— « Tu t'en passeras pendant quelque temps, mais ne t'en fais pas, elles sont dans ma poche de pantalon. Le Vieux s'occupe de toi. »

Son bras se resserra autour d'elle et elle poussa un cri de douleur.

D'une voix graillonneuse, il dit : « Ce sont les *G'Yaga* qui t'ont envoyée pour récupérer le chapeau, hein ? Eh bien, ça n'a pas marché parce que le Grand Frère parcourt le ciel cette nuit et qu'il protège les siens. »

Dorothy se mordit les lèvres. Elle avait failli avouer qu'elle voulait détruire le chapeau pour détruire en même temps la mauvaise action qu'elle avait accomplie en montant cette supercherie. Mais c'était là une chose qu'elle ne pouvait pas lui dire. S'il apprenait qu'elle avait fait confectionner un faux chapeau, il la tuerait avec rage.

— « Non. Ne recommencez pas. Je vous en prie, non, je vais crier. Ils vont vous donner la chasse. Ils vous conduiront à l'Hôpital d'Etat et vous enfermeront à vie. Je vous jure que je vais crier. »

— « Qui t'entendra ? Seulement le Grand Frère Céleste, et ça l'amusera de te voir dans le pétrin parce que tu es une Mauviette, et que tu as vidé mon chapeau de son contenu grâce à ta magie. Mais je rentrerai en possession de ce qui m'appartient, de la même façon que tu me l'as enlevé. Une porte s'ouvre des deux côtés. »

Il fit halte et la déposa sur un tas de feuilles humides.

« Nous y sommes. C'est la forêt comme aux anciens jours. Ne t'en fais pas. Le Vieux te protégera de l'ours des cavernes et du bœuf des bois. Mais qui te protégera du Vieux, hein ? »

La foudre tomba si près que, pendant une seconde, ils demeurèrent aveugles et sans voix. Puis Paley se mit à crier : « Le Grand Frère s'en donne à cœur joie cette nuit ! Comme dans l'ancien temps ! Le sang, le meurtre et la malignité ont enfourché la tempête ! »

Il frappa sa poitrine en baril de son énorme poing.

« Laissons le Grand Frère et la Vieille Femme régler leurs comptes cette nuit. Ce ne sont pas eux qui nous arrêteront, Dorothy. A moins que ce vieux dieu chevelu ne me rôtisse avec ses éclairs, jaloux qu'il est de ne pouvoir obtenir ce que j'a »

Elle tenta de se débattre puis cessa de réagir, tandis que de sa main valide il lui arrachait un à un ses vêtements. Le contact de la boue était étrangement doux sous son corps. Elle gémit sous le poids de celui du Vieux, pareil à une force immense qui l'eût clouée sur place. La pluie redoubla d'intensité. Pendant quelque temps, les éclairs ne tombèrent plus à proximité des arbres. Soudain, l'un d'eux déchira la nuit tout près d'eux, les laissant assourdis et commotionnés.

Dorothy, regardant alors par-dessus l'épaule du Vieux, pensa mourir de peur, car un fantôme planait au-dessus de leurs têtes. Il était grand et blanc et son suaire claquait dans le vent, et ses bras étaient dressés dans un geste de malédiction.

Mais c'était un couteau qu'il tenait à la main et non une malédiction, et il en pointait la lame sur eux.

Puis la lumière aveuglante qui s'élevait derrière la silhouette disparut et la nuit fondit de nouveau sur eux.

Dorothy hurla. Le Vieux grogna comme si on lui avait coupé la respiration.

Il se leva sur les genoux, bredouilla quelques paroles inintelligibles et se dressa lentement sur ses pieds. Il tourna le dos à Dorothy de façon à faire face au fantôme. Un autre éclair déchira la nuit. Dorothy poussa un nouveau cri strident, car elle venait de voir le couteau planté dans son dos.

Puis le fantôme se précipita vers le Vieux. Mais au lieu de l'attaquer, il se laissa tomber à genoux et tenta de lui baiser la main en demandant pardon d'une voix bredouillante.

Ni fantôme ni homme. Deena dans sa robe de chambre blanche en pilou.

— « Je t'ai frappé parce que je t'aime. » hurla Deena.

Le vieux qui oscillait d'avant en arrière demeurait silencieux.

« Je suis retournée à la cabane chercher un couteau et je suis revenue car je savais bien ce que vous alliez faire, et je ne voulais pas que la vie de Dorothy soit ruinée à cause de vous, et je vous haïssais et je voulais vous tuer. Mais en réalité, je ne vous hais pas. »

Lentement, Paley passa la main derrière son dos et saisit la poignée du couteau. Les éclairs éclaboussaient de blanc tout ce

qui se trouvait alentour, et dans la brève lueur, les deux femmes le virent arracher la lame de la blessure.

Dorothy gémissait. « C'est terrible, c'est terrible. Tout est ma faute, tout est ma faute. »

Elle tâtonna dans la boue et ses doigts vinrent palper le blue-jeans du Vieux et la poche de derrière qui recélait ses lunettes. Elle les chaussa pour s'apercevoir qu'elle n'y voyait goutte, tellement la nuit était noire. Alors seulement, elle se préoccupa de retrouver ses vêtements. Sur les mains et les genoux, elle cherchait parmi les feuilles mouillées et l'herbe. Elle s'apprêtait à y renoncer et à revenir vers le Vieux, lorsqu'un autre éclair lui montra la pile de vêtements sur sa gauche.

Mais l'éclair suivant lui montra encore autre chose. Elle hurla, essaya de se redresser, mais elle glissa et tomba sur le sol, la figure dans la boue.

Le Vieux, couteau en main, s'avançait lentement vers elle.

— « N'essaie pas de t'enfuir ! » beuglait-il. « Le Grand Frère me donne la lumière pour que tu ne disparaisses pas dans le noir. Et puis ta peau blanche brille dans la nuit comme un champignon pourri. Tu es fichue. Tu m'as volé mon chapeau pour me mettre sans défense, et Deena a pu me poignarder dans le dos. Vous êtes toutes les deux des sorcières Mauviettes. Je ne le sais que trop bien ! »

— « Qu'est-ce que vous voulez faire » demanda Dorothy. Elle tenta de nouveau de se relever, sans y réussir. Comme si la boue possédait des doigts lui enserrant les genoux et les chevilles.

— « Le Grand Frère réclame le sang des femmes *G'Yaga*. Et je vais lui donner tout le sang qu'il voudra. Ce n'est que justice. Deena m'a planté son couteau dans le corps, et la Vieille Femme dans la Terre a bu un peu de mon sang. Maintenant, c'est ton tour d'offrir le tien au Grand Frère Céleste. »

— « Non ! » hurla Deena. « Non, Dorothy n'a rien à voir dans cette histoire ! Et tu ne peux pas m'en vouloir après ce que tu as fait d'elle ! »

— « C'est elle qui a tout fait. Et je vais offrir le suprême sacrifice au Grand Frère. Ensuite, ils pourront faire de moi ce qu'ils voudront, je m'en moque. J'aurai été pendant un moment un homme véritable. »

Deena et Dorothy crièrent en même temps. La seconde suivante, un éclair troua l'obscurité autour d'eux. Dorothy vit Deena se

jeter sur le dos du Vieux et le terrasser. Puis la nuit les enveloppa de nouveau.

Il y eut un gémissement. Un autre éclair. Le Vieux était à genoux, plié en deux, mais pas suffisamment pour que la jeune fille ne pût voir le manche du couteau enfoncé dans sa poitrine.

— « Oh ! divin Jésus ! » se lamentait Deena. « Lorsque je l'ai poussé, il a dû tomber sur le couteau. J'ai entendu un os craquer dans sa poitrine. Il va mourir maintenant ! »

Paley gémit. « Oui, cette fois tu as réussi, tu m'as remboursé, hein ? Tu m'as remboursé pour t'avoir débarrassé du singe qui était grimpé sur ton dos, et pour t'avoir entretenue pendant toutes ces années. »

— « Oh ! Paley, » sanglotait Deena. « Je n'ai pas voulu ça. J'essayais simplement de sauver Dorothy et de vous sauver de vous-même. Je vous en prie ! Qu'est-ce que je peux faire ? »

— « Faire ? Tu n'as qu'à réparer les grands trous qui sont dans mon dos et ma poitrine. Mon sang, mon souffle, ma vie s'écoulent de mon corps. Grand Frère Céleste, quelle façon de mourir ! Tué par une folle ! »

— « Restez tranquille, » dit Dorothy. « Economisez vos forces. Deena, courez vers la station-service. Elle doit être ouverte. Appelez un docteur. »

— « N'y va pas, Deena. C'est trop tard. Je ne retiens plus mon âme que par son gros orteil ; dans une minute, je vais être forcé de lâcher et elle bondira de mon corps comme un chien qui court après un lapin.

» Dorothy, Dorothy, est-ce que c'est la méchanceté de la Vieille Femme qui t'a poussé à faire ça ? Je n'ai pas un peu compté pour toi... dans les fleurs... peut-être que ça vaut mieux... je me sentais un dieu à ce moment... pas ce que je suis en réalité... un vieux fou de chiffonnier... un coureur d'allées... pense un peu... cinquante mille ans derrière moi... plus vieux qu'Adam et Eve... et maintenant ça... »

Deena se mit à pleurer. Il leva la main et elle la saisit.

« Lâche-moi, » dit-il faiblement. « J'allais te corriger... j'aime pas qu'on pleurniche... comme une sale chienne de Mauviette... tu me tues et puis tu pleures... jamais tu ne m'as compris... comme Dorothy... »

— « Sa main devient froide, » murmura Deena.

— « Deena, tu enterreras ce maudit chapeau à côté de moi... c'est le moins que tu puisses faire... Hé ! Deena, à qui tu deman-

deras protection quand tu entendras le singe caqueter de l'autre côté de la porte ? A qui ?... »

Soudain, avant que les deux femmes aient pu s'y opposer, il se dressa sur son séant. Au même instant, la foudre tomba à proximité, et elles purent voir ses yeux qui regardaient au-delà d'elles, au fond de la nuit.

Il parla et sa voix semblait plus forte, comme si la vie était rentrée dans son corps à travers les trous percés dans sa chair.

« Le Grand Frère se met en frais pour moi. Eclairs et tonnerre, et tout le tremblement. Il ne fait pas les choses à moitié, hein ? Et pourquoi pas ? Il sait bien que j'arrive au bout de ma piste... Le dernier de ses adorateurs... Le dernier des Paley... »

Son propre sang l'étouffa, il retomba en arrière et ne parla plus.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : The alley man.

PHILIP K. DICK

Le retour des explorateurs

Depuis le mémorable *Père truqué* — il y a bien des années — Philip K. Dick n'avait pas reparu dans *Fiction*. Mais il figure souvent désormais au sommaire du nouveau *Galaxie*, qui l'a publié dans ses numéros 4, 5, 6 et 7. Pour son retour dans *Fiction*, voici une nouvelle où l'on retrouve son goût des situations inquiétantes, poussées jusqu'au malaise, et aboutissant à des effets de choc.

« TONNERRE de sort ! » haleta Parkhurst, rouge et surexcité. « Venez voir, les gars ! »

Ils se groupèrent autour de l'écran.

— « La voilà ! » dit Barton. Son cœur faisait de curieux bonds dans sa poitrine. « Ce qu'elle est belle ! »

— « Tu parles qu'elle est belle, » renchérit Leon. Il tremblait. « Dites donc, j'aperçois New York. »

— « Tu plaisantes ! »

— « Parfaitement ! Cette tache grise, tout près de l'eau. »

— « Ce ne sont pas les Etats-Unis. Nous sommes aux antipodes. Ce que tu vois là, c'est le Siam ! »

Le vaisseau fonçait dans l'espace, dans la clameur stridente des écrans anti-météorites. Au-dessous de lui, le globe bleu-vert grossissait à vue d'œil. Un immense réseau de nuages l'entourait comme une blanche collerette, dissimulant mers et continents.

— « J'avais perdu tout espoir de revoir notre bonne vieille Terre, » dit Merriweather. « Je croyais bien que nous étions définitivement bloqués là-haut. » Il fit la grimace. « Mars. Maudit désert rouge. Rien que le soleil, les mouches et les ruines. »

— « Pour ce qui est de réparer les réacteurs, » dit le capitaine Stone, « Barton en connaît un chapitre. Vous lui devez une fière chandelle. »

— « Savez-vous la première chose que je ferai aussitôt débarqué ? » vociféra Parkhurst.

— « Dis toujours ! »

— « J'irai faire un tour à Coney Island ! »

— « Pourquoi donc ? »

— « Pour voir des gens, en tas, en paquets. Stupides, bruyants, suants. Crèmes glacées et eau de mer. L'océan. Bouteilles de bière, berlingots de lait, serviettes de papier... »

— « Et des filles ! » dit Vecchi, les yeux luisants. « Six mois, c'est une éternité ! Je t'accompagnerai. On s'assoiera dans le sable et on regardera les pépées. »

— « Je me demande quelle est la mode des maillots de bain en ce moment, » dit Barton.

— « Avant notre départ, c'était le bikini, maintenant c'est peut-être le monokini, ou le pas-de-kini-du-tout ! » répondit Parkhurst à tue-tête.

— « Hé ! » riposta Merriweather sur le même ton. « Je vais revoir ma femme. » Il cilla des paupières comme sous le coup d'une émotion trop forte. Il répéta dans un murmure : « Ma femme ! »

— « Moi aussi, j'ai une femme, » dit Stone. Il sourit. « Mais il y a longtemps que je suis marié. » Puis il pensa à Pat et à Jane. « Ils ont dû grandir ! »

— « Grandir ? »

— « Mes gosses, » dit Stone d'une voix enrouée.

Ils se regardèrent mutuellement : ils étaient là, six hommes, barbus, déguenillés, aux yeux luisants et fiévreux.

— « Dans combien de temps ? » souffla Vecchi.

— « Dans une heure ! » répondit Stone. « Nous serons arrivés dans une heure. »

Le vaisseau spatial percuta brutalement le sol et le choc les projeta pêle-mêle dans la cabine, la face contre le plancher. Il rebondit, tressauta, dans le hurlement des réacteurs de freinage, labourant le sol et les roches. Il s'immobilisa enfin, l'ogive profondément enfoncée dans le flanc d'une colline.

Silence.

Parkhurst fut le premier à se remettre debout en titubant. Il se cramponna à la lisse de sécurité. Son arcade sourcillière fendue laissait échapper un ruisseau de sang sur son visage.

— « Nous y sommes, » dit-il.

Barton remua. Il poussa un gémissement, se redressa à grand peine sur les genoux. Parkhurst lui tendit une main secourable.

— « Merci... Sommes-nous... »

— « Nous avons atterri ! Nous sommes arrivés. »

Les réacteurs s'étaient tus... On n'entendait plus que le léger glou-glou du liquide de paroi qui s'écoulait sur le sol.

L'appareil n'était plus qu'un amas informe de tôles tordues. La coque était crevée en trois endroits. L'intérieur était jonché de papiers, d'instruments plus ou moins éventrés et démolis.

Vecchi et Stone se relevèrent lentement.

— « Pas trop de bobo ? » murmura Stone en se tâtant le bras.

— « Donne-moi un coup de main, » dit Leon, « je crois bien que j'ai la cheville foulée. »

Ils le mirent sur pieds. Merriweather était toujours inanimé. Quelques soins rapides eurent tôt fait de lui redonner l'usage de ses membres.

— « Nous sommes arrivés ! » répéta Parkhurst, comme s'il n'arrivait pas à croire le témoignage de ses sens. « Ici c'est la Terre. Nous sommes de retour... et vivants ! »

— « Pourvu que les spécimens n'aient pas souffert, » dit Leon.

— « Au diable les spécimens ! » s'écria Vecchi surexcité. Il tournait frénétiquement le volant d'écoutille, déverrouillant la lourde porte du sas. « Tout le monde dehors, il me tarde de fouler le plancher des vaches ! »

— « Où sommes-nous ? » demanda Barton au capitaine Stone.

— « Au sud de San Francisco. Sur la péninsule. »

— « San Francisco ! Mais alors, nous pouvons prendre les téléfériques ! » Parkhurst aidait Vecchi à ouvrir la porte. « San Francisco. J'ai déjà traversé Frisco une fois. Il y a un grand parc : Golden Gate Park. Nous irons faire un tour à la maison de fous ! »

La porte du sas s'ouvrit largement. Les conversations cessèrent brusquement. Les hommes tendirent le cou, clignant des yeux dans la lumière éblouissante du soleil.

Un champ verdoyant s'étendait devant eux. Des collines s'élevaient dans le lointain, se découpant nettement dans l'air cristallin. Sur une grand-route, en contrebas, se mouvaient de petits points brillants, scintillant au soleil, qui étaient des voitures.

— « Vous entendez ce bruit ? » dit Stone en tendant l'oreille.

— « C'est un train. »

Il arrivait au loin sur ses rails, vomissant des torrents de fumée noire. Une brise légère faisait palpiter l'herbe sur le pré. Sur la droite, s'étendait une ville. Des maisons, des arbres. La marquise d'un théâtre. Une station d'essence. Un motel.

— « Vous pensez qu'on nous a vus ? »

— « C'est probable. »

— « On a certainement dû nous entendre, » dit Parkhurst. « Le contraire serait bien étonnant, avec ce vacarme que nous avons fait en reprenant contact avec le plancher des vaches ! »

Vecchi fit quelques pas sur le pré. Il titubait comme un homme ivre en battant l'air de ses bras. « Je ne tiens pas debout ! »

Stone se mit à rire. « Tu t'y feras. Nous sommes restés trop longtemps dans l'espace. Allons-y. » Il sauta à terre. « En avant... marche ! »

— « Direction : la ville. » Parkurst lui emboita le pas. « Ils nous serviront peut-être un repas gratis... Coquin de sort !... Du champagne ! » Sa poitrine se gonfla sous l'uniforme en loques. « Le retour triomphal des héros. L'échevin qui nous apporte les clés de la ville. Défilé. Fanfares. Des chars remplis de belles dames ! »

— « Des belles dames ! » grogna Leon. « C'est de l'obssession. »

— « Parfaitement ! » Parkhurst parcourait le pré à grands pas, les autres suivaient à la queue-leu-leu. « Dépêchons ! »

— « Regarde ! » dit Stone à Leon. « Il y a quelqu'un là-bas. On nous regarde ! »

— « Des gosses, » dit Barton, « une bande de gosses. » Il eut un rire tout excité. « Allons leur dire bonjour ! »

Ils se dirigèrent vers les enfants, en marchant dans l'herbe épaisse.

— « Ce doit être le printemps, » dit Leon. « L'air a une senteur printanière. » Il aspira profondément. « Il y a aussi une odeur d'herbe. »

Stone fit un bref calcul. « Nous sommes le 9 avril. »

Ils hâtèrent le pas. Les enfants observaient silencieusement leur approche, dans l'immobilité la plus complète.

— « Hé ! » cria Parkhurst. « Nous sommes de retour ! »

— « Comment s'appelle cette ville ? » cria Barton.

Les enfants les fixaient avec des yeux blancs.

— « Qu'est-ce qu'ils ont ! » murmura Leon.

— « Nous sommes velus comme des gorilles. Nous avons des mines à faire peur ! » Stone mit ses mains en porte-voix. « Ne craignez rien. Nous revenons de la planète Mars. La mission partie en fusée. Il y a deux ans, vous vous souvenez ? Il y a eu un an en octobre dernier. »

Les enfants les regardaient toujours de leurs yeux exorbités. Brusquement, ils tournèrent les talons et prirent la fuite.

Ils couraient à perdre haleine en direction de la ville.

Les six hommes les regardaient bouche bée.

— « Par les tripes de Lucifer, » murmura Parkhurst ébahi. « Que se passe-t-il donc ? »

— « Ce sont sûrement nos barbes, » répéta Stone mal à l'aise.

— « Il y a là quelque chose de pas catholique, » dit Barton d'une voix incertaine. Il se mit à trembler. « L'attitude de ces gosses me paraît suspecte. »

— « Ce sont nos barbes ! » coupa Leon. Il arracha furieusement un morceau de sa chemise. « Nous sommes sales comme des cochons ! De vrais clochards ! Marchons ! » Ils prirent la direction de la ville à la suite des enfants. « Ils sont probablement venus à bord d'un car spécial. Nous les retrouverons. »

Stone et Barton se regardèrent. Ils suivirent lentement Leon. Les autres leur emboitèrent le pas.

Silencieux, mal à l'aise, les six hommes s'avançaient dans le pré, vers la ville.

Un adolescent en bicyclette prit la fuite à leur approche. Quelques ouvriers, qui s'occupaient à réparer la voie, jetèrent leurs outils et se sauvèrent en criant.

Hébétés, les six hommes les regardaient détaler à toutes jambes.

— « Mais qu'est-ce qui leur prend ? » marmottait Parkhurst entre ses dents.

Ils traversèrent la voie ferrée. La ville s'étendait de l'autre côté. Ils pénétrèrent dans un grand bouquet d'eucalyptus.

— « Burlingame, » dit Leon, déchiffrant un écriteau. Ils aperçurent une rue. Hôtels et cafés. Voitures le long des trottoirs. Stations d'essence. Magasins à prix uniques. Une petite ville de province, avec des éventaires sur les trottoirs, une circulation nonchalante.

Ils sortirent du bouquet d'arbres. De l'autre côté de la rue, un préposé de pompe à essence leva les yeux...

Et demeura pétrifié.

Un instant après, il lâcha son tuyau et dévala le long de la rue en poussant des appels stridents.

Les voitures s'arrêtèrent. Les passagers bondirent à terre et prirent leurs jambes à leur cou. Hommes, femmes, enfants débouchaient des magasins et s'égaillaient dans la rue, en donnant les signes de la panique la plus intense. Ils refluaient devant les hom-

mes de l'espace et battaient en retraite avec une hâte frénétique.

En quelques minutes, la rue fut entièrement déserte.

— « Grands dieux ! » Stone continuait d'avancer, complètement décontenancé. Il parvint au premier carrefour. Pas âme qui vive.

Les six rescapés arpentaient la grand-rue, accablés et silencieux. Rien ne bougeait. Tous avaient fui. Une sirène mugit, modulant sa plainte lugubre. Dans une rue transversale, une voiture fit marche arrière précipitamment.

Barton aperçut un visage livide d'épouvante qui venait d'apparaître au premier étage d'une maison. Puis le store fut baissé brutalement.

— « Je n'y comprends rien, » murmura Vecchi.

— « Sont-ils tous devenus fous ? » demanda Merriweather.

Stone ne souffla mot. Il avait le cerveau vide, inerte. Il se sentait las. Il s'assit sur le bord du trottoir et se reposa en soufflant bruyamment. Les autres faisaient cercle autour de lui.

— « Ma cheville, » dit Leon. Il s'appuya contre un feu de signalisation, les lèvres contractées par un rictus de souffrance. « Ça me fait un mal de chien ! »

— « Capitaine, » demanda Barton, « mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous ? »

— « Comment voulez-vous que je le sache ? » répondit Stone. Il fouilla sa poche à la recherche d'une cigarette. De l'autre côté de la rue, se trouvait un café abandonné. Les consommateurs avaient fui comme les autres. Les consommations étaient demeurées sur le comptoir. Une saucisse brûlait sur le gril, du café bouillait dans un pot de verre sur le réchaud.

Sur le trottoir, étaient éparpillés des articles d'épicerie, des sacs éventrés que les clients, terrorisés, avaient laissé échapper au cours de leur fuite précipitée. Le moteur d'une voiture abandonnée continuait à tourner au ralenti.

— « Eh bien ? » dit Leon. « Qu'allons-nous faire ? »

— « Je n'en sais fichtre rien. »

— « Nous ne pouvons tout de même pas... »

— « Je ne sais pas ! » Stone se leva. Il traversa le trottoir et pénétra dans le café. Ils le regardèrent s'asseoir devant le comptoir.

— « Que fait-il ? » demanda Vecchi.

— « Je ne sais pas. » Parkhurst suivit Stone dans le café. « Que faites-vous ? »

— « J'attends qu'on veuille bien me servir. »

Parkhurst frappa gauchement sur l'épaule de l'officier. « Allons-nous en, capitaine. Il n'y a plus personne. Ils ont tous pris la fuite ! »

Stone ne répondit pas. Il demeura assis devant le comptoir, les yeux dans le vague, attendant qu'un barman hypothétique voulût bien le servir.

Parkhurst retourna à la porte. « Je me demande ce qui a bien pu leur arriver, » dit-il à Barton. « Nous ne ressemblons tout de même pas à des croquemitaines. »

Un chien tacheté s'approcha, le nez au vent. Il passa devant eux, raide, pressé, reniflant l'air avec méfiance. Il disparut dans une rue adjacente.

— « Il y a des visages, » dit Barton.

— « Des visages ? »

— « Ils nous épient. Là-haut. » Barton désigna du geste un immeuble. « Ils se cachent. *Pourquoi ?* Pour quelle raison se cachent-ils de nous ? »

Soudain Merriweather se raidit. « On vient ! »

Ils tournèrent vivement la tête.

Deux limousines noires viraient au bas de la rue, se dirigeant vers eux.

— « Le ciel soit loué ! » murmura Leon. Il s'adossa au mur de l'immeuble. « Les voilà ! »

Les deux voitures se rangèrent le long du trottoir. Les portes s'ouvrirent. Des hommes en jaillirent qui les cernèrent silencieusement. Bien vêtus. Cravates, chapeaux et longues vestes grises.

— « Je suis Scanlan, » dit l'un d'eux, « du F.B.I. » Un homme d'âge mûr aux cheveux gris fer. Il parlait d'une voix glaciale et saccadée. Il posa un regard scrutateur sur les cinq astronautes. « Où est l'autre ? »

— « Le capitaine Stone ? Là-dedans. » Barton désignait le café.

— « Faites-le sortir. »

Barton pénétra dans l'établissement. « Capitaine, ils sont dehors. Venez. »

Stone le suivit jusqu'au trottoir.

— « Qui sont ces gens ? » demanda-t-il d'une voix chevrotante.

— « Six, » dit Scanlan en inclinant le chef. Il fit signe à ses hommes. « C'est bon. Le compte y est. »

Les hommes du F.B.I. les repoussèrent contre la façade de briques du café.

— « Attendez, » s'écria Barton, la voix épaisse. La tête lui tournait. « Qu'allez-vous faire de nous ? »

— « Que se passe-t-il ? » interrogeait Parkhurst désespérément. Les larmes ruisselaient sur son visage et le long de ses joues. « Pour l'amour du ciel, allez-vous nous dire... »

Les hommes du F.B.I. étaient armés. Ils dégainèrent. Vecchi battit en retraite, les mains levées. « Je vous en prie, » gémit-il, « qu'avons-nous fait ? Que va-t-il nous arriver ? »

Un espoir soudain surgit dans la poitrine de Leon. « Ils ne savent pas qui nous sommes. Ils nous prennent pour des communistes. » Il se tourna vers Scanlan. « Nous sommes les membres de l'expédition Terre-Mars. Je m'appelle Leon. Vous vous souvenez ? C'était il y a un an, au mois d'octobre. Nous sommes revenus. Nous rentrons de la planète Mars. » Sa voix s'éteignit. Les armes s'approchaient : lances, tuyaux, réservoirs...

— « Nous sommes de retour ! » hurla Merriweather. « Nous sommes l'expédition Terre-Mars qui vient de rentrer ! »

Le visage de Scanlan demeurait inexpressif. « Parfait, parfait, » dit-il. « Malheureusement, l'astronef s'est écrasé et a fait explosion en se posant sur Mars. Aucun des membres de l'équipage n'a survécu. Nous le savons d'autant mieux que nous avons expédié là-bas une équipe de robots et que nous avons récupéré les six cadavres. »

Les hommes du F.B.I. actionnèrent leurs armes. Des jets de napalm fusèrent vers les six hommes. Ils reculèrent mais les flammes les rejoignirent. Les policiers les virent prendre feu comme des torches et disparaître derrière un rideau de flammes. Ils ne voyaient pas les six silhouettes se débattre dans d'affreuses convulsions, mais ils entendaient leurs cris. Il n'y avait rien là qui pût les réjouir, mais ils demeuraient néanmoins aux aguets, en attente.

Scanlan repoussa du pied les dépouilles calcinées. « Il est difficile de posséder une certitude, » dit-il. « Il est possible qu'il n'y en ait que cinq... mais je n'en ai vu aucun s'échapper. Il n'aurait pas eu le temps. » Sous la pression de son pied, un fragment se brisa en plusieurs morceaux charbonneux qui fumaient et bouillonnaient encore.

Son compagnon, Wilks, regardait le spectacle avec des yeux exorbités. Il était nouveau dans ce métier, il n'arrivait pas à croire à ce que le napalm avait accompli devant lui. « Je... je crois que je vais rentrer dans la voiture, » murmura-t-il en s'écartant de Scanlan.

— « Tout n'est pas encore terminé, » dit Scanlan, puis il vit

le visage du jeune homme. « Oui, » dit-il, « allez vous asseoir. »

Les gens recommençaient à apparaître un à un sur les trottoirs. D'autres mettaient le nez aux portes et aux fenêtres et jetaient des regards anxieux vers la scène du drame.

— « Ils les ont eus ! » criait un jeune garçon surexcité. « Ils ont eu les espions de l'espace ! »

Des photographes prenaient des clichés. Des curieux apparaissaient de tous côtés, avec des visages pâles, des yeux écarquillés. Bouche bée devant la masse informe de chairs carbonisées.

Les mains agitées d'un tremblement nerveux, Wilks se hissa dans la voiture et referma la porte derrière lui. Le poste de radio ronflait et il coupa le contact, ne voulant plus entendre ce qu'il avait à dire ni lui répondre. Les hommes en veste grise étaient toujours à la porte du café, conférant avec Scanlan. Bientôt, quelques-uns se détachèrent du groupe et contournèrent le café au trot, en empruntant l'allée. Wilks les regardait faire. Quel cauchemar, pensa-t-il.

Scanlan s'approcha et passa la tête dans la portière. « Vous sentez-vous mieux ? »

— « Un peu. » Un peu plus tard, il demanda : « C'est la vingt-deuxième fois, je crois ? »

— « La vingt-et-unième, » répondit Scanlan. « Tous les deux mois, les mêmes hommes, les mêmes noms. Je ne vous dis pas que vous vous y habituerez. Mais au moins ne serez-vous pas surpris. »

— « Je ne vois aucune différence entre eux et nous, » dit Wilks en articulant les mots. « C'est comme si nous avions brûlé vifs six êtres humains. »

— « Non, » dit Scanlan. Il ouvrit la portière et s'installa sur le siège arrière, derrière Wilks. « Ils avaient seulement *l'air* de six êtres humains. C'est là toute l'histoire. Ils font tout ce qu'il faut pour cela. Vous savez que Barton, Stone et Leon... »

— « Je sais, » dit Wilks. « Quelqu'un ou quelque chose qui vit là-bas assista à leur chute et à leur agonie, et procéda à des études. Avant notre arrivée. Ils ont trouvé suffisamment de matériaux pour ce dont ils avaient besoin. Mais... » Il fit un geste. « Mais ne pourrions-nous pas adopter d'autres mesures à leur égard ? »

— « Nous ne sommes pas suffisamment renseignés sur leur nature, » dit Scanlan. « Nous ne savons qu'une chose : qu'ils s'efforcent de faire pénétrer des imitations d'hommes sur la Terre, de les introduire dans la population à notre insu. » Son visage prit

une expression désespérée. « Sont-ils fous ? Peut-être sont-ils à ce point différents de nous qu'aucune communication n'est possible ? S'imaginent-ils que nous nous appelons tous Leon, Merriweather, Parkhurst, Stone ? C'est un point qui passe mon entendement... C'est peut-être une chance pour nous. Ils ne comprennent pas que nous sommes des individus distincts les uns des autres. Combien la situation serait plus tragique s'ils nous expédiaient, je ne sais pas, moi... des spores, des semences, et non pas ces misérables explorateurs morts sur la planète Mars... Un être dont nous ne pourrions pas savoir qu'il est un faux, une imitation... »

— « Il leur fallait bien un modèle, » dit Wilks.

L'un des policiers fit un geste et Scanlan sortit de la voiture. Il revint quelques instants après vers Wilks. « Il paraît qu'il n'y a que cinq corps, » dit-il. « L'un d'eux a pu s'échapper ; ils ont cru le voir. Il est blessé et se déplace lentement. Nous allons courir à sa poursuite. Vous resterez ici. Ouvrez l'œil. » Il s'engagea dans l'allée avec le reste de la troupe.

Wilks alluma une cigarette et appuya la tête sur son bras. Imitation... tout le monde terrifié. Mais...

Avait-on vraiment tenté d'établir le contact ?

Deux agents de police apparurent, repoussant la foule qui encombrait le trottoir. Une troisième limousine noire, bourrée d'agent du F.B.I., s'approcha et s'arrêta. Les hommes sortirent. L'un d'eux, qu'il ne reconnut pas, s'approcha. « Votre radio n'est pas branchée ? »

— « Non, » dit Wilks. Il actionna le commutateur.

— « Si vous en voyez un, saurez-vous comment le tuer ? »

— « Oui, » dit-il.

L'homme le quitta pour rejoindre son propre groupe.

Que ferais-je, s'interrogea Wilks, si l'éventualité se présentait ? Essayer de découvrir ce qu'ils veulent ? Des êtres qui paraissent à ce point humains, qui se conduisent d'une façon tellement humaine, doivent éprouver des sentiments humains... et dans ce cas — quelle que puisse être leur véritable essence — ne pourraient-ils pas *devenir* de véritables humains, avec le temps ?

Au premier rang de la foule, un individu se détacha et s'avança vers lui. Avec incertitude, le personnage fit halte, secoua la tête, trébucha, reprit son équilibre, puis adopta une attitude semblable à celle des personnes qui l'entouraient. Wilks le reconnut parce qu'il avait subi des mois d'entraînement à cet effet. Il avait changé de costume, mis un pantalon et une chemise, mais celle-ci était

boutonnée de travers, et l'un des pieds de l'homme était nu. Evidemment, il n'était pas initié à l'usage des chaussures. Ou peut-être était-il trop grièvement blessé et étourdi pour s'en rendre compte.

Lorsqu'il fut à bonne distance, Wilks leva son pistolet et le visa à l'estomac. C'est la méthode qui lui avait été enseignée par ses moniteurs ; il avait brûlé des milliers de cartouches sur les cibles d'entraînement. Juste au milieu du corps, afin de sectionner l'être comme un ver.

Le visage de l'individu prit une expression de souffrance et d'affolement lorsqu'il vit le policier se préparer à tirer. Il s'arrêta face à lui, sans esquisser le moindre mouvement de fuite. Alors, Wilks s'aperçut qu'il avait été gravement brûlé ; il avait peu de chance de survivre, dans tous les cas.

— « Je ne puis faire autrement, » dit-il.

L'homme le regarda, puis ouvrit la bouche pour dire quelque chose.

Le policier appuya sur la détente.

L'être était mort avant d'avoir pu prononcer une parole. Wilks sortit de la voiture au moment où il se pliait en deux et s'écroulait le long du véhicule.

J'ai eu tort, se dit-il en regardant le cadavre. Je l'ai tué parce que j'avais peur. Mais il le fallait. Même si j'avais tort. Il est venu avec ses congénères pour faire de l'infiltration, imitant notre apparence afin de n'être pas démasqué. C'est cela qu'on nous a appris — nous devons croire qu'ils complotent contre nous, qu'ils sont inhumains et qu'ils ne seront jamais autre chose.

Grâce au ciel, tout est terminé, pensa-t-il.

Puis il se souvint que rien n'était terminé, au contraire...

C'était par un chaud après-midi d'été, vers la fin de juillet.

Le vaisseau se posa avec un rugissement, laboura un champ, renversa une clôture, démolit une grange et vint finalement s'arrêter dans un ravin.

Silence.

Parkhurst se remit sur ses pieds en tremblant. Il saisit la rambarde de sécurité. Il avait l'épaule douloureuse. Il secoua la tête pour chasser l'étourdissement.

— « Nous avons atterri, » dit-il. Sa voix témoignait de son émotion. « Nous sommes arrivés ! »

— « Aidez-moi, » haleta le capitaine Stone. Barton lui tendit la main.

Leon essuyait un ruisselet de sang qui lui coulait dans le cou. L'intérieur du vaisseau était un monceau de débris. La plus grande partie de l'équipement et de l'appareillage gisait sur le sol, complètement détériorée.

Vecchi se dirigea en titubant vers le sas. Avec des doigts tremblants, il se mit en devoir de dévisser les énormes molettes.

— « Eh bien, » dit Barton, « nous voilà de retour ! »

— « J'en crois à peine mes yeux, » murmura Merriweather. La serrure déverrouillée, la porte s'ouvrit largement. « La chose ne semble pas possible ! Cette bonne vieille Terre ! »

— « Ecoutez ! » haleta Leon, en se laissant tomber à terre. « Que quelqu'un prenne l'appareil photographique. »

— « C'est ridicule, » dit Barton en riant.

— « Amenez l'appareil ! » hurla Stone.

— « Parfaitement ! » dit Merriweather. « C'est ce que nous avions décidé si jamais nous remettions les pieds sur la terre. Un tableau historique pour les manuels scolaires. »

Vecchi fouillait parmi les débris. « Il me paraît assez mal en point, » dit-il. Il tendit l'appareil cabossé.

— « Cela ne l'empêchera peut-être pas de fonctionner, » dit Parkhurst, qui suivait Leon au dehors.

— « Comment ferons-nous pour figurer tous les six sur le cliché ? Il faut bien que l'un de nous joue le rôle de l'opérateur. »

— « Je le réglerai sur le déclenchement automatique, » dit Stone en saisissant l'appareil et en manipulant quelques boutons. « Rangez-vous sur une ligne. » Il appuya sur un bouton et rejoignit ses compagnons.

Les six hommes barbus et déguenillés se placèrent devant le vaisseau démantelé, tandis que le mouvement d'horlogerie de l'appareil faisait entendre son tic-tac. Ils contemplaient le paysage verdoyant, impressionnés et soudain silencieux. Ils se regardèrent, les yeux brillants. « Nous sommes de retour ! » s'écria Stone. « Nous sommes de retour ! »

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Explorers' return.

BRYCE WALTON

L'ultime décision

Le dernier homme et la dernière femme sur Terre : on a déjà vu ça quelque part... Ce qu'on n'a pas souvent vu, en revanche, c'est une utilisation aussi peu conformiste, aussi finement cruelle et sarcastique, de ce thème-bateau. Ce qui n'est pas pour nous surprendre sous la plume de Bryce Walton, écrivain qui ne se tourne pas souvent vers la science-fiction, mais qui chaque fois le fait de façon mémorable.

« QUELQUE chose a bougé par là... » prononça tout haut Leslie.

Une des premières règles qu'il s'était imposées était celle-ci : ne pas penser tout haut. L'émotion était telle, cette fois-ci, que pour la première fois depuis près de cinq ans, les sons enroués de son larynx venaient bouleverser la sérénité de l'atmosphère matinale.

« C'est impossible, » se répondit-il, au bord de l'inquiétude.

« C'est une ombre, » affirma-t-il aussitôt.

« C'est mon ombre. »

« Un soupir derrière les feuilles. »

« Ma propre respiration. La mienne ! »

Leslie se dirigea immédiatement vers l'entrée principale du pavillon de biologie animale. Le cadre familier, habituel, était en place : rien n'avait changé d'un iota. Toute éventualité de changement était impensable.

« La douceur d'un corps, contre la tiédeur de l'été. »

« Non. »

« La terre brune, la terre mûre, la terre douce. Un être aux cheveux blonds. »

Ses lèvres se serrèrent. Il tâta ses biceps, frappa sa poitrine nue, brunie par le soleil, comme il le faisait chaque matin et chaque soir, pour sentir sa force : pour que cette conscience de lui-même lui permette de se reprendre. Mais, pendant tout le trajet qu'il fit le long du corridor, puis à travers la salle de conférence,

jusqu'à la place au premier rang qui était tous les jours la sienne, il souffrit de chaque pas — comme s'il lui avait fallu grimper à la force des poignets jusqu'au sommet d'une montagne. Il ouvrit son cahier, tailla son crayon, feuilleta le troisième tome du Manuel de Psychologie Collective — suivant en cela le cérémonial quotidiennement respecté. Tout cela était conforme au rite établi : et chaque journée était semblable à celle qui l'avait précédée. Pourtant, ce jour-là, le seul fait de se replacer dans l'ornière habituelle n'eut pas, comme d'habitude, la vertu de le faire se détendre. Son imagination en éveil frappait à la porte qu'il venait de refermer.

Son regard parcourut l'estrade et le tableau noir — les graphiques, les statistiques, les calculs qui l'assuraient que tout se passerait comme d'ordinaire. Il demeura assis sans mouvement pendant dix minutes — subissant la terrible tentation de s'enfuir. Mais il y résista. Ça suffit, Leslie ! Tu ne t'enfuiras pas de toi-même ! Ce serait folie d'y songer ! Tu le sais bien : tu as déjà essayé. Tu as couru, couru en vain.

Une femme nue couchée dans l'herbe : il n'y en a pas, Leslie. Il n'y en a plus. Il n'y en a nulle part...

Pour survivre, il lui fallait se maintenir en équilibre, tourner sur lui-même en se maintenant sur une ligne droite, comme un gyroscope. Après toutes ces années durant lesquelles il s'était soumis à une intense intoxication intellectuelle, à une discipline impitoyable de la volonté, tout relâchement lui serait fatal. La faim que l'on ne peut satisfaire devient une fièvre. Les envies fermentent, explosent en inventions fantaisistes : elles vous mènent aux désillusions, aux erreurs. Leslie, si tu t'abandonnes un instant seulement à des phantasmes, tu es perdu. L'idée fixe te guette. Le brouillard t'envahit — brouillard où un reste de réalité se mêle aux hallucinations les plus folles, créant des zones périlleuses, mortelles pour le dernier représentant de la race humaine à la surface du monde. Tu peux courir indéfiniment à la périphérie d'une planète déserte, tu ne trouveras pas de réponse. Une seule issue : tuer l'envie.

Il le sait. Il a déjà couru en tous sens. Un moment, il a cru qu'il avait réussi à chasser de son esprit tout souvenir d'autre vie humaine, toute notion de désir charnel : mais non. Une telle oblitération est sans doute impossible. Une seule solution demeure : laisser s'atrophier ces souvenirs par le non-usage, comme s'atrophie un muscle, comme dégénère un organe inutilisé au cours des âges.

Non. Aucune autre créature de rêve, à la jeune poitrine sail-

lante, ne t'attend sur le doux oreiller d'herbe tendre, à l'ombre des poivriers, Leslie.

Dans les premiers temps de sa solitude tragique, il a couru. De toutes ses forces, le plus loin possible. Il a usé ses yeux à force de regarder. Il a fait saigner ses oreilles à force de les tendre vers un silence écrasant. Ces temps sont révolus. Leslie, tu t'es vaincu toi-même. Tu n'as plus besoin de personne. D'ailleurs il n'y a plus personne nulle part. Les incendies les ont engloutis, tous. Tous, sauf toi.

Il était assis là, droit sur son banc. La vie semblait ne subsister en lui qu'à l'extrémité de ses doigts, autour de ses narines et de sa bouche. Il joignait l'extrémité de ses doigts, les portait à son nez, se caressait les lèvres.

Toute l'affectivité dont il était capable devait se transformer en amour de lui-même.

Ou presque.

Il se leva. Il passa une main sur ses yeux, comme fait un plongeur qui revient à la surface. Et il se mit à courir. Il se lança le long du vestibule, bondit dans le soleil qui inondait la cour. Il se sentit projeté dans l'herbe verte comme par une fantaisie imprévue de la force de gravitation — et put constater qu'il n'y avait là personne. Il n'y avait personne, mais en fait il était déjà passé, malgré lui, de l'autre côté du miroir...

Rien d'autre, bien sûr, qu'un peu de rosée accrochée aux brins d'herbe. Il voulut rire, crier — un cri saluant le paroxysme tardif de son échec. Il voulut... Mais il entendit un soupir. Et les feuilles bougèrent.

Une femme. La femme. A partir de l'ombre des poivriers, elle s'avançait vers lui. Comme un autre soleil, comme un soleil plus neuf, son visage charmant brillait d'étonnement et de joie.

Il fronça le sourcil. Son attention se concentra sur deux points : elle existait vraiment. Et c'était vraiment une femme.

Seigneur ! Une vraie femme. Un rêve peut prêter à interprétation. Mais pas la réalité. Qu'elle soit réelle, qu'elle soit si évidemment une femme — c'était proprement incroyable, après tant d'années. Une femme, une femme qui existait — cent pour cent femme. Une femme grande, aux longues jambes, à la poitrine épanouie, aux hanches solides. C'était l'essentiel : peu importaient les détails. Leslie était pétrifié, les lèvres entrouvertes — riant, sanglotant, hurlant à la fois sans proférer aucun son.

La femme se mit à courir vers lui, les bras tendus, sa chevelure

blonde doucement soulevée par le vent. Leslie avala sa salive : il sentait tout son être se fondre. Il s'aperçut que la femme n'était pas nue : elle était vêtue d'une courte jupe de daim et d'une veste assez largement ouverte sur sa gorge. Sa course n'était qu'une succession de bonds : elle y montrait sa grâce et sa puissance.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, s'écartèrent un moment en dansant comme pour se considérer, tournèrent l'un autour de l'autre comme pour une parade d'amour de deux oiseaux étranges. Puis ils se retrouvèrent dans un embrassement furieux, leur visage encore illuminé par cette incroyable surprise. Ils se fondirent l'un dans l'autre, s'étreignirent, se caressèrent, se tâtèrent. Ils se pressèrent l'un contre l'autre, puis s'écartèrent pour s'unir à nouveau. Ils marmonnaient, murmuraient des sons inarticulés. Ils se conduisaient comme des enfants dans l'extase de la première découverte, purement tactile, d'une autre chaleur, d'une autre chair, d'un autre être. Et cette extase dura assez longtemps, jusqu'au lever du soleil. Ensemble, ils étaient tombés dans l'herbe, blottis l'un contre l'autre, enlacés, tremblants. Pourtant leur intimité ne franchit pas l'ultime barrière : ils demeurèrent comme deux insectes dont la brève rencontre se produit en plein vol.

— « Anna. Je m'appelle Anna, » confia-t-elle tout bas à la poitrine nue de l'homme.

— « Et moi, Leslie, » grogna-t-il.

— « Cher Leslie... Oh !... mon chéri... Oh !... »

— « Anna... »

Mais quelque chose passa entre eux. Leslie réagit tout de suite. Quelque chose de froid. Immédiatement, il se leva et commença à s'écarter. Elle se dressa à son tour, titubant comme si elle avait bu, les yeux baissés, prête à s'élancer. Leslie s'éloignait déjà à toutes jambes.

— « Leslie ! » hurla-t-elle désespérée.

Il hésita, fit demi-tour, revint.

— « J'ai oublié que je n'étais plus seul, » déclara-t-il. Il la prit par la main et la tira derrière lui.

— « Leslie, qu'y a-t-il ? »

Il désigna du doigt les feuilles qui bougeaient.

— « Le vent... Courons ! »

Ils coururent au travers des longues herbes qui envahissaient le parc de l'université, passèrent sous des arches sculptées, auprès de colonnes cannelées qui ressemblaient à des os brisés de personnages gigantesques. Ils firent le tour des bâtiments disloqués

par l'énorme secousse de l'explosion nucléaire et incendiés par la bourrasque de feu. Le vent souffla plus fort.

« Plus vite ! Dépêchons-nous ! » cria Leslie.

Elle tomba. Il la prit dans ses bras. Il traversa en courant le terrain de football dont le sol était bouleversé, fit le tour des tribunes en ruines et des barrières blanches qui tombaient en poussière. Il sauta par-dessus des blocs de ciment démantelés, tout enrubannés de vigne vierge et d'herbes folles : il faisait penser à une panthère franchissant des fourrés épineux pour regagner sa tanière. Anna était stupéfaite de sa résistance physique : il la transportait à bout de bras, comme il aurait transporté un enfant. Mais elle s'inquièta.

— « Où allons-nous, Leslie ? »

— « Dans un abri. »

— « Pourquoi ? »

— « A cause du vent. »

Ils s'assirent dans l'obscurité : ils n'étaient plus l'un pour l'autre qu'une vague pâleur. Anna demeurait au contact de Leslie : elle voulait le sentir contre elle, comme si elle craignait qu'il n'ait été, en somme, qu'un fantôme fugitif. Dans ce trou, il faisait humide et froid. Un petit trait de lumière se glissait dans une fente entre deux masses de béton mal jointes. Leslie sentait la femme trembler contre lui : il se décida enfin à lui entourer les épaules de son bras et à l'attirer contre sa poitrine. Elle s'y blottit, en soupirant. Mais il fit en sorte de demeurer en alerte, l'oreille aux aguets, presque comme s'il s'attendait à entendre mugir les sirènes d'alerte annonçant un bombardement aérien — les sirènes hurlant jusqu'à l'hystérie et précédant de peu l'envahissement du ciel par les fusées. Pourtant ce n'était pas cela. Cela, c'était un passé déjà ancien. Aujourd'hui, c'était le vent.

Elle parla tout bas : « Leslie, il n'y a plus rien à craindre maintenant. C'est peut-être le seul avantage de notre situation : il n'y a plus rien à craindre. Nous sommes seuls. »

— « Je dors ici, » répondit-il calmement. « On ne sait jamais quand le vent se lève. Quand il souffle, je viens toujours me cacher ici. C'est ici l'abri le plus sûr. »

— « Mais il n'y a rien à craindre du vent maintenant. J'ai marché dans le vent, j'ai vécu dans le vent depuis des années, sans inconvénient ! »

— « Sans doute. Mais on ne sait jamais... »

— « Leslie, regardez-moi : je suis en parfaite santé. Le vent ne peut nous faire aucun mal. »

— « On n'est jamais trop prudent avec le vent, » répondit Leslie. « On ne sait jamais d'où il peut venir. »

Elle ne répondit pas. Mais, au bout d'un certain temps, elle reprit :

— « Pour l'instant, je n'entends pas un souffle de vent... »

— « Attendons encore un peu, pour être sûrs. »

— « D'accord, Leslie. »

Elle reprit sa place contre la poitrine de l'homme, puis elle attira sa tête vers elle et chercha sa bouche avec ses lèvres. Il se sentit moins contracté ; il commençait à s'habituer, il était maintenant prêt à discuter. Il souhaitait une conversation à bâtons rompus, grâce à laquelle ils feraient plus amplement connaissance. L'obscurité qui les enveloppait contribuait à maintenir entre eux une intimité agréable : chacun y abandonnait un peu de sa personnalité pour se rapprocher de l'autre. Mais il lui apparut brusquement qu'il ne serait bientôt plus responsable de ce qui pourrait arriver... Il se glissa, se déplaça de façon à la faire descendre de ses genoux : pourtant elle ne lâcha pas les mains de Leslie, qu'elle tenait prisonnières dans les siennes, et elle renversa sa tête contre l'épaule masculine. Elle poussa un soupir de déception.

— « Mon Dieu... Ecoutez-moi, Anna... Je ne veux pas dire... Anna, c'est seulement parce que c'est trop d'un seul coup... Je ne peux pas vous expliquer. Je m'étais résigné à être seul. C'était dur de continuer à vivre dans cette perspective. Mais maintenant... je n'avais pas imaginé cela... Il me faut tenter de revenir en arrière. »

Elle prononça avec une grande douceur, comme pour le rassurer : « Mais ça va très bien, Leslie. Nous nous sommes découverts : c'est l'essentiel. Peu importe le reste. Nous sommes ensemble. Si je ne l'ai pas compris tout de suite, je le réalise pleinement en cet instant : rien d'autre ne compte... Oh ! Leslie... Rien d'autre. »

— « Je pensais que j'étais le dernier homme vivant sur la surface de la terre... » déclara-t-il, comme avec une pointe de nostalgie.

— « Je n'ai jamais cru que j'étais la dernière. Je ne me suis jamais résignée, Leslie. Je suis restée sur le qui-vive... J'ai toujours été persuadée qu'il fallait qu'il y ait quelqu'un d'autre que moi. »

— « Moi aussi, j'ai cherché pendant des années... J'ai parcouru des milliers de kilomètres. J'ai construit un récepteur de radio et

je suis resté des jours entiers à l'écoute. Rien... J'en ai conclu que j'étais seul. J'ai eu du mal à m'habituer à cette idée. »

— « Oublions ce cauchemar. Nous sommes ensemble. C'est un prodigieux miracle : je ne demande rien de plus. »

Il se sentit soulagé. « Un miracle ? Oui, c'est peut-être un miracle. Sommes-nous réellement tous les deux seuls, Anna ? »

— « Il est possible qu'il y en ait quelques autres, éparpillés çà et là. J'ai parcouru tout le territoire des Etats-Unis, du Canada au Mexique : nulle part je n'ai vu une trace d'être humain. Bien sûr, le monde est vaste. Peut-être y a-t-il quelques individus dans un coin, qui ne survivront pas longtemps. Je pense que pratiquement tout repose sur nous... »

— « Pratiquement... » répéta-t-il, songeur, et très sérieux.

Elle se serra encore plus câlinement contre lui et demanda :

— « D'où venez-vous, Leslie ? »

— « J'habitais ici. J'étais étudiant... J'ai fait cette recherche à travers le monde, comme je vous l'ai dit : puis je suis revenu ici. J'ai décidé que je serais étudiant à vie. Je me suis inscrit à l'université, je me suis fixé un programme. Je me dispensais l'enseignement à moi-même. Jusqu'à ce jour, je n'ai jamais manqué un jour de classe. Sauf aujourd'hui. »

— « Veuillez m'excuser, Leslie... » Elle eut un petit rire et lui étreignit le bras.

— « Je n'ai jamais manqué une classe. Je n'ai jamais triché avec moi-même, » répéta-t-il.

— « Je n'étais qu'une modeste fille de ferme, » déclara-t-elle. « Je viens de là-haut, du côté de Fresno. » Sa voix se fit basse, très basse — chargée d'une conviction intense. « Leslie, je n'avais qu'une ambition : me marier et avoir des enfants. Des tas d'enfants. » Elle se remua encore et se frotta voluptueusement contre lui. « Ce n'est pas une idée tellement idiote, n'est-ce pas ? »

— « Idiote ? En aucun cas, ce n'est une idée idiote. »

— « Je plaisante, Leslie. Autrefois on parlait beaucoup de la surpopulation et de ses dangers... Grand Dieu ! La surpopulation ! »

Leslie était assis assez raide. Il était sur ses gardes : il écoutait leurs deux souffles qui se mêlaient dans cette obscurité. Les lèvres d'Anna bougeaient doucement, tout contre son visage. Une seconde fois, elle trouva sa bouche. Il sentit sur les siennes les lèvres légèrement entrouvertes de la jeune femme. Elle ne cessait de soupirer, de s'agiter. Elle s'offrait.

— « Leslie, chéri... Je vous en prie... Oh !... oh !... Leslie. »

Il se dégagea, un peu vivement, et se tint debout à l'écart. Il l'entendait lutter contre elle-même, reprendre à plusieurs fois sa respiration dans le noir. Qu'avait-il ? Pourquoi cette panique ? Il ne comprenait pas très bien lui-même : pourtant, il ne pouvait se méprendre quant à la spontanéité de sa réaction. Un moment, il avait eu conscience que la présence de cette femme démolissait quelque chose en lui, provoquait une déchirure dans la trame délicate de sa chair.

Il chercha la main d'Anna. Elle était glacée. Elle tremblait.

— « Levons-nous, » dit-il. « Allons-nous en. Il n'y a plus de vent. »

Il lui fit faire une visite prolongée, systématique, de l'université, bien qu'elle n'eût rien demandé de ce genre. Elle le suivit docilement, en prenant sa main de temps à autre. Sur son visage, une étrange grimace trahissait son embarras : mais cette grimace se transformait immédiatement en sourire dès qu'il tournait les yeux vers elle. Peu avant le coucher du soleil, ils s'assirent au milieu des ruines du jardin de Shakespeare, à côté du cadran solaire faussé, et après avoir ouvert un paquet de « rations d'urgence », ils se mirent à manger en silence. Au bout d'un certain temps, elle se leva et vint s'installer à côté de lui sur le banc : elle s'approcha même tellement que leurs cuisses se touchaient.

— « Leslie, » commença-t-elle à voix basse. « Mon chéri, qu'y a-t-il ? »

Il eut un petit sourire et continua son repas, l'observant sans en avoir l'air. « Rien, Anna. Après tout ce qui s'est passé, que pourrait-il se passer encore ? »

— « Je ne sais pas. »

Elle s'écarta de lui et s'assit dans l'herbe. De là, elle le considérait, tandis que le soleil couchant dorait ses cheveux magnifiques. Elle étendit ses longues jambes. Sa poitrine généreuse le provoquait. Il reconnut à nouveau son sourire d'offrande. Mais aussi, de son côté, elle l'examinait, le toisait : il se dit qu'elle l'appréciait à son point de vue strictement féminin — un point de vue quasi végétal, comme une terre desséchée attend la pluie. Mais tout cela, ce sont de vieilles histoires, pensa-t-il tout de suite. Un tas de vieux trucs sans signification.

— « Avez-vous terminé votre repas ? » demanda-t-elle enfin.

Il acquiesça.

« Venez ici. Etendez-vous près de moi, Leslie. » Cette voix était lourde de promesses.

Il se leva : il s'aperçut que ses genoux étaient de plus en plus faibles. Il se pencha. Il réussit à détourner son regard.

« Leslie... Je vous en prie... »

Cette fois, il la regarda. Et le désir montait en lui : il n'avait jamais désiré aussi violemment une femme. Il tendit l'oreille, espérant la venue du vent qui se levait fréquemment à cette heure de la soirée. Anna attendait, les yeux clos, un léger tremblement agitant son corps étendu.

C'est ridicule, songea Leslie. Elle est la seule femme au monde. Pourquoi hésiter, réfléchir ? Pourquoi cette réticence ? Pourquoi en faire une affaire ? Cette situation était exceptionnelle. Anna ne pouvait lui échapper : elle n'avait pas le choix. Anna ne pouvait le mettre en concurrence avec un autre — quelle que fût la façon dont il pourrait se comporter. Il avait entre les mains la plénitude du pouvoir — une autorité sans bornes.

Mais il y avait quelque chose d'autre ; et dans l'état de trouble où il se trouvait, il avait du mal à voir clair en lui. Il saisit la main d'Anna : elle était brûlante. Il tomba à genoux et souleva la jeune femme. Elle se laissa aller en arrière, comme si elle était ivre, les lèvres entrouvertes, les yeux clos, le visage défait. Sa veste avait glissé à terre. Il chercha, trouva les lanières de cuir qui maintenaient sa jupe. Elle posa sa bouche ouverte contre la joue de Leslie.

La voix d'Anna demeurait assourdie, mais elle semblait gagner en intensité. « J'ai été sur le point de céder — il y a des années de cela puisque je n'avais que dix-sept ans. Mais je n'ai jamais... Et j'en ai été si près, vous comprenez, que j'ai terriblement souffert depuis toutes ces années... Seigneur, tant d'années... Ce fut tellement long ! »

Il réussit à conserver le contrôle de lui-même, non sans mal. Et, de son côté, Anna livra bataille. Elle l'enlaça, ouvrit sa bouche sous celle de Leslie, projeta son corps contre lui. Mais il se dégagea. Son devoir lui apparaissait dans une clarté subite. Ce n'était plus une question de timidité, ni de décision à prendre : il avait désormais conscience de l'étendue de sa responsabilité. Anna ne pouvait ressentir ce devoir. Anna était l'instinct à l'état pur — sans réflexion, sans volonté, sans aucun sens de l'avenir. C'était à lui, et à lui seul, de décider, de prévoir. C'était une responsabilité terrible.

Il s'était appuyé contre un pilier à demi renversé depuis le jour de la catastrophe. Il avait pris un air farouche. Elle se jeta sur lui, l'entoura de ses bras, murmurant ce qui devait être une prière. Mais il réussit encore à l'écarter. Elle recula en titubant, échevelée, une expression douloureuse lui crispant le visage.

— « Mais qu'y a-t-il ? » prononça-t-elle, sanglotant presque.

— « Votre attente a été longue, » répondit-il. « Elle a été très longue, je le sais. Mais ce n'est pas une raison pour que nous nous abstenions de nous conduire en êtres civilisés. Veuillez remettre votre veste. »

— « Quoi ? »

— « Remettez votre veste. »

Elle demeura immobile. D'un air épouvanté, elle acquiesça de la tête. Elle se mit à geindre : « C'est affreux maintenant. J'ai mal. Ça me fait mal, vous comprenez ? Je vous en prie... »

— « La situation n'est guère plus plaisante pour moi, » déclara-t-il, plus sèchement qu'il n'aurait voulu.

Elle tomba à genoux. « Ce n'est pas seulement ça, » dit-elle. « Ne le voyez-vous pas : c'est tout l'avenir qui est en cause. Tout dépend de nous. »

— « Mais oui, » répondit-il avec quelque solennité. « Je le sais. C'est bien pourquoi nous devons prendre toutes précautions. Nous devons garder notre sang-froid. Nous devons être réalistes. »

— « Quoi ? Comment ? »

— « Nous devons agir raisonnablement. Comme vous l'avez très bien dit, l'avenir dépend de nous. »

Elle tâtonna pour ramasser sa veste ; puis, avec un air résigné, elle s'assit sur le banc. « Vous êtes absolument normal ? » demanda-t-elle avec aigreur.

— « Bien sûr que oui ! » se hâta-t-il de répliquer. « Qu'est-ce que vous croyez ? Vous pourrez le constater vous-même ! »

— « Très bien, mais quand ? Dites-le-moi ! »

— « Ecoutez-moi. La vérité, c'est que je ne veux pas me laisser entraîner. Il ne faut pas que nous commettions une erreur qui aurait des conséquences terribles. Il y a déjà eu trop d'erreurs. L'avenir nous appartient, vous avez raison. C'est une lourde responsabilité. Nous devons y faire face, nous devons l'accepter comme des êtres conscients et honnêtes. »

— « Mon Dieu !... » dit-elle seulement. Elle demeura immobile jusqu'à ce que la lune paraisse au-dessus de l'horizon. Alors elle

remit sa veste et la boutonna. « Très bien, Leslie... Comme vous voudrez... »

— « Suivez-moi maintenant, je vous en prie. »

Leslie alluma des bougies dans le sous-sol du pavillon de biologie animale, où était installé le laboratoire de psychologie clinique. Il montra à Anna les cages où on avait élevé autrefois des cobayes et des rats. Il lui montra aussi la machine à calculer la vitesse de l'influx nerveux. Il lui désigna le galvanomètre et la membrane racornie qui avait été jadis une fibre de muscle de grenouille. Il y avait là beaucoup d'autres machines et instruments : mais rien ne fonctionnait plus, expliqua Leslie. Faute d'électricité. Peut-être essaierait-il un jour de retrouver un groupe électrogène et de le remettre en marche : mais il lui faudrait préalablement étudier l'électricité, les méthodes industrielles, et le reste. Il n'en était actuellement qu'aux théories... et il n'en sortait pas.

Anna s'assit, un peu raide, au bord d'une chaise, le long d'un des murs de cette salle mal éclairée. Il y faisait humide. Le ciment était crevassé de haut en bas. Elle considérait Leslie qui ouvrait des tiroirs de classeurs, qui en sortait des dossiers. Son regard ne quittait pas l'homme : il suivait le moindre de ses mouvements avec une attention soutenue.

— « Que faites-vous là, Leslie ? »

— « Nous devons accomplir certaines formalités préliminaires, » annonça-t-il.

Il sortit des dossiers un certain nombre de papiers qu'il aligna sur une des grandes tables de travail. Il approcha plusieurs bougies. Puis il revint vers Anna et lui caressa doucement les cheveux, la joue. Elle eut un frisson et ferma les yeux.

— « Combien de temps prendront ces formalités ? »

— « Deux heures. »

— « Alors, dépêchons-nous, Leslie. »

— « Nous aurons bientôt fait, » dit-il. Il se pencha au-dessus de son épaule ; il respirait dans sa chevelure. « Après quoi, nous repartirons pour nous installer dans l'abri et nous y resterons. Peut-être n'en sortirons-nous pas avant une semaine, Anna. »

Le sourire revint sur la bouche de la jeune femme. « Ce que vous me faites faire là... » dit-elle, « c'est un peu comme les formalités pour un mariage... »

Il était retourné à la table : il fit comme s'il ne l'avait pas

entendue. Il lui tendit une planche à dessin sur laquelle étaient fixées plusieurs formulaires. Il lui remit un crayon et plaça une bougie de façon que sa lumière jaune l'éclaire au mieux. « Remplissez ces questionnaires, » lui demanda-t-il. « Prenez tout votre temps. »

— « Pour ça, c'est vrai, » lui fit-elle remarquer. « Nous avons tout le temps devant nous, n'est-ce pas, Leslie ? »

Il s'était installé sur un autre siège, un peu plus loin dans la salle. Il avait une planche à dessin semblable et les mêmes formules.

— « Je subis le même examen que vous, » expliqua-t-il, comme s'il tenait à la rassurer. En effet, en levant les yeux, il avait rencontré son regard qui n'avait pu dissimuler une supplication muette et une appréhension qui ressemblait à de la panique...

Deux heures plus tard, il achevait de remplir son formulaire. Quelques instants plus tard, Anna annonça qu'elle avait elle-même fini. Leslie rassembla les deux jeux de documents sur la table de travail et disposa convenablement les bougies. Pendant une heure, il travailla en silence, avec une grande concentration, sur les résultats de l'un et l'autre questionnaire. Il traça des courbes multiples, se chevauchant les unes les autres, sur deux jeux de papier millimétré : courbes et annotations étaient portées à l'encre de Chine. Le papier était mince et, quand deux feuilles étaient placées l'une sur l'autre, les courbes noires se superposaient en transparence.

Anna regardait par-dessus l'épaule de Leslie pendant qu'il étudiait les courbes et les comparait, tout en prenant des notes brèves sur un bloc-notes improvisé. Elle considérait, sans rien comprendre, toutes ces lignes, tous ces traits qui se croisaient et se recroisaient sur ce fond de quadrillage.

— « Qu'est-ce que ça veut dire, Leslie ? »

Il ne fit aucune réponse. Il abandonna bloc-notes, crayon, papier millimétré. Il recula vers la zone obscure de la salle. Elle s'élança à sa poursuite.

— « Arrêtez ! » cria-t-il. « N'aggravez pas la situation ! Restez où vous êtes ! »

— « Leslie, pour l'amour du ciel, qu'y a-t-il encore ? »

Il manœuvra en direction de la porte.

« Qu'avons-nous fait, Leslie ? Dites-le moi ! »

— « Nous n'avons rien fait, heureusement ! »

— « Qu'est-ce qu'il y a, Leslie ? Que voulez-vous dire ? Où allez-vous ? Attendez-moi ! »

— « Ne me suivez pas ! » hurla-t-il.

Elle s'arrêta. Elle resta sur le seuil de la porte à le regarder dehors. Elle était devenue blanche comme un linge.

— « Les tests de compatibilité scientifique, » cria-t-il, et sa voix paraissait déjà très lointaine. « De petites divergences pourraient encore être rattrapées. Mais j'ai bien peur que nous soyons très loin l'un de l'autre... trop décalés l'un par rapport à l'autre. »

— « Décalés ? »

— « Ces tests ne mentent pas, Anna. Ils ont trop souvent dit la vérité pour mentir aujourd'hui. »

— « Des tests ! Qu'importent les tests si... »

— « Restez où vous êtes, » répéta-t-il. « Il faut renoncer. Nous nous trouvons dans le même monde, dans le même cercle, Anna : mais l'un est d'une longueur en tête... et il se dirige dans une autre direction. »

— « Oh ! mon Dieu ! » murmura-t-elle. Elle s'appuya contre la table.

Elle était effondrée. Elle n'était pas capable d'imaginer la logique de tout cela. Elle ne pourrait jamais comprendre pourquoi il était préférable de renoncer...

« Au diable ces tests ! » hurla-t-elle. « Il faut bien refaire le monde ! Il n'y a plus que nous, Leslie ! »

— « Nous ne sommes pas en mesure d'y réussir, » répondit-il d'une voix égale. « Les tests comparatifs le prouvent. D'un bout à l'autre, ce serait un processus de destruction mutuelle. Une spirale descendante : nous nous torturerions l'un l'autre. Nous ne pourrions pas y survivre. Et l'esclavage serait pour nous sans rémission, parce qu'il n'y a personne d'autre pour nous en distraire. »

Brusquement, il ressentit toutes les affres des châtiments, des épuisements, des séparations, des regrets ; il se sentit extrêmement las. Il se respira les doigts, se caressa ses lèvres. Dans un effort désespéré, il se retrouva lui-même. « Ecoutez-moi, Anna. Peu importe ce que nous sommes actuellement — et où nous sommes. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a pire. Nous sommes seuls au monde, d'accord : ce n'est pas pour cette raison que nous avons l'obligation d'être les instruments de notre propre malheur. »

— « Leslie ! »

Cet appel résonna curieusement, à son oreille, comme un cri de souris blessée. En se retournant, il put encore apercevoir dans l'ombre ce visage comme une tache plus pâle — un visage meurtri

et figé comme s'il avait été sculpté dans le roc. Et il s'enfuit en courant.

La nuit était venue, très noire. Mais quand la lune sortit du nuage, il lui fut plus facile de trouver son chemin. Il poursuivit sa course. Et il continua d'entendre le pas d'Anna qui courait à sa suite, loin derrière lui, tandis qu'il traversait la grande prairie aux herbes sèches en direction du bois de pins. Bien sûr, il avait mal lui aussi : mais le devoir était là. Oui, il souffrait en se souvenant de la confiance aveugle qu'Anna lui avait montrée — du désir qu'elle avouait, franc et sain. Mais les tests étaient honnêtes, objectifs : et ils prévoyaient l'avenir plus raisonnablement. Les tests mettaient en lumière les risques cachés en profondeur.

De temps en temps, quand le vent se levait, il croyait humer une odeur venant d'elle, l'odeur véritable de la femelle : mais cette odeur était mêlée à celle de la terre brûlée et des feuilles sèches — comme si Anna s'était dressée brusquement au milieu des pâtures de la mort.

Leslie s'arrêta enfin de courir et se tapit dans un fossé à l'ombre de la lune. Il n'entendit plus de bruit de poursuite. Il respira plus tranquillement. Il se toucha les lèvres. En dépit de lui-même, il avait agi comme s'il voulait l'attirer — comme on lance une meute de chiens sur une piste jalonnée de grains d'anis : mais, en réalité, elle avait pour de bon perdu sa trace.

Alors, il se redressa. Il reprit son rythme normal de respiration. Il avait retrouvé sa solitude. Et la paix.

Traduit par Gersaint.
Titre original : Final exam.

CLAUDE F. CHEINISSE

Le déphaseur

Etes-vous œnophile ? (Autrement dit, au cas où vous l'ignoreriez, « amateur de bons vins ».) Si vous l'êtes, vous serez ravi par l'idée de cet appareil à se déplacer dans le temps qui sert à subtiliser des grands crus. Si vous ne l'êtes pas, vous êtes fort à plaindre...

DEPUIS que, de la vieille Sorbonne, le Labo avait été transféré dans ce bâtiment futuriste qui enjambe la Halle aux Vins, le supplice était permanent.

A cause des vins, précisément.

Il nous faut bien avouer, Uriel et moi, un certain penchant pour les bonnes choses, et en particulier le bon vin. Oh ! nous ne sommes des ivrognes que deux ou trois soirs par an : pas assez pour être qualifiés d'alcooliques ! Mais nous sommes sensibles, j'en conviens, au charme d'un Jurançon, au velouté d'un Nuits, au parfum d'un Saint-Georges. Même si la modicité de nos traitements nous condamne, pour l'ordinaire, au démocratique Beaujolais (enfin... ce qu'on appelle du Beaujolais à Paris : j'ai calculé un jour que ce qui se vend sous cette appellation, rien que dans les bistros de la capitale, représente onze fois la récolte de *vrai* Beaujolais — qui est presque entièrement bue sur place, d'ailleurs. Je tiens les calculs à votre disposition : il y a moins de dix pour cent d'erreur en plus ou en moins. Mais ceci est une autre histoire).

Bref, depuis l'installation du Labo dans la nouvelle Faculté, avec ces immenses fenêtres donnant sur des champs de barriques, sur des amoncellements de bouteilles, nous en devenions malades.

Surtout Uriel.

(Mais oui, c'est lui : Uriel Lévy, un des cosignataires de cette note sur les rotationnels de champ dans les référentiels pluridimensionnels qui a fait un peu de bruit, voici quelques mois, quand elle a paru dans le *Bulletin de l'Académie des Sciences*. Non, vous ne le verrez pas au Labo ces jours-ci : un petit traite-

ment à l'hôpital, vous allez bientôt savoir pourquoi. Mais non ! Pas une cure de désintoxication : je vous répète que nous ne sommes pas des alcooliques. Laissez-moi finir : il est dans un service de chirurgie, avec une fracture de la mâchoire.

L'idée lui est venue un matin. Il était près de la fenêtre, en train de vérifier je ne sais trop quelle histoire de supraconductivité dans l'hélium liquide. Il a regardé en bas, vers la Halle aux Vins, a poussé un grognement douloureux. Je l'ai rejoint : d'un camion arrêté juste sous le Labo, devant l'entrepôt d'un concessionnaire de vins fins, on débarquait, avec des précautions infinies, des caisses marquées au fer de noms à rêver : Meursault, Montrachet, Beaune...

J'ai haussé les épaules, supputé tristement le montant du virement mensuel que nous allions recevoir de la Faculté (avec deux mois de retard, comme d'habitude) et — pour la cinquantième fois peut-être — j'ai ronchonné : « Ce n'est toujours pas avec nos traitements d'assistants qu'on pourra se les offrir, ces pétroles. Tu ferais mieux de ne pas regarder, cela va encore te flanquer le cafard, et tu vas encore vouloir, pendant une demi-journée, passer dans l'industrie privée... »

Mais Uriel restait rêveur, le nez contre la vitre. Il jouait nerveusement avec sa règle à calcul, tapotait doucement du pied : indices certains, chez lui, d'une grande concentration intellectuelle.

Et il a laissé tomber la supraconductivité (ce qui a coûté à la République un bon litre d'hélium liquide, irrémédiablement évaporé) pour s'asseoir par terre (très agréable, avec le chauffage par le sol) et réfléchir, la tête entre ses mains. Ce qui, en général, ne présage rien de bon. D'un regard machinal, j'ai vérifié la présence de l'extincteur à son support : il y a déjà plusieurs années que je travaille avec Uriel, et je commence à savoir que ses réflexions se traduisent parfois, sur le plan pratique, par de grands dégagements de chaleur et de lumière.

Mais il n'a mis le feu à rien du tout, il n'a rien fait sauter, pas même les plombs. Il s'est contenté de réfléchir toute la matinée...

...tout l'après-midi...

...et sans doute toute la nuit, à en juger par la tête qu'il avait le lendemain matin.

Tout cela sans desserrer les dents. Ah ! si : il a laissé tomber cette phrase sybilline : « En somme, les choses n'ont pas une existence *extemporanée...* »

Très intelligemment, j'ai fait : « Hein ? » (Qu'est-ce que vous auriez dit, à ma place ?)

Et il a ajouté : « Oui, il faut bien qu'elles aient existé dans la seconde qui précède immédiatement l'instant présent, et qu'elles existent encore dans la seconde qui le suit immédiatement, pour exister dans le présent. Tiens, un exemple ; prends ces caisses de vin, en bas : du moment qu'elles sont bien là, à cet instant précis, c'est qu'elles y étaient dans le quantum de temps qui précédait immédiatement... »

Là, c'était trop gros ; je l'ai interrompu : « Mais le temps n'est pas quantifié ! »

Il m'a regardé avec un peu de mépris avant de poursuivre : « Qu'est-ce que tu en sais ? Et d'ailleurs, je vais reprendre ma phrase à l'usage des classes moyennes, puisque tu me fais l'honneur de m'écouter. Je disais donc que du moment que ces caisses de vin, en bas, sont là *maintenant*, dans le présent, c'est qu'elles y étaient dans la seconde qui vient de s'écouler... »

J'ai ricané : « Mânes de La Palisse, priez pour lui ! Ah ! ils sont beaux, les espoirs de la physique française, cette année ! »

Mais il ne m'écoutait pas. Il a repris doucement : « C'est qu'elles étaient là dans le quantum de temps qui précède... »

Un temps.

« ...Et il n'y a qu'à aller les y chiper ! »

J'ai pris un ton de circonstance pour dire très gentiment, très doucement : « Tu travailles trop, bonhomme ; tu devrais prendre quelques jours de repos. Tu ne te sens pas un peu fiévreux ? »

Uriel a ricané douloureusement, sans répondre.

C'était un mardi.

Le mercredi et le jeudi, il a couvert des pages et des pages d'équations, avec un entrain joyeux. Il en oubliait de jouer avec sa règle à calcul. Et quand nos talons de virement sont arrivés, avec pour chacun un supplément inespéré de six francs soixante-quinze (un rappel d'une augmentation survenue depuis cinq mois), il n'a nullement partagé mon enthousiasme. Quand j'ai dit triomphalement : « Tu te rends compte ? Au moins un rosé d'Anjou et

deux Gaillac ! » Il a simplement répondu : « Bientôt, tu auras mieux... »

D'un ton mystérieux.

Le jeudi soir, il est resté au Labo. Le vendredi matin, quand je suis arrivé, il avait déjà bricolé en dehors de l'appui de la fenêtre un montage invraisemblable, avec des manches à balai et tout un attirail électronique (il faut dire qu'Uriel est un brillant théoricien, mais que ses montages soulèvent toujours l'hilarité de tout le monde, depuis ses collègues jusqu'aux pompiers qui viennent, parfois, nous donner un coup de main quand les extincteurs du Labo sont insuffisants).

Je ne me souviens plus des détails (on aurait dit un dessin de Dubout, comme d'habitude) mais je vois encore briller au soleil le gros solénoïde de cuivre qui entourait le tout.

J'ai voulu me pencher pour l'examiner, mais Uriel a crié : « Tire-toi, je mets le contact ! »

Je suis parti *très* vite à l'autre bout de la pièce (du côté de l'extincteur). J'ai entendu un « plop » mais je n'ai pas vu le bidule disparaître. Simplement, quand j'ai regardé de nouveau vers la fenêtre (une main sur l'extincteur), il ne restait que la base des manches à balai, coupée net. Uriel a dit d'un ton satisfait : « Et voilà, ça marche. »

Sans chercher à me rapprocher du truc, j'ai grogné : « Je le vois bien, que ça marche. Mais qu'est-ce que c'est ? »

— « Oh ! je suppose qu'on pourrait appeler cela un *déphaseur*. Un montage qui fait passer la zone d'espace qui l'entoure dans le quantum de temps — appelons-le « seconde » pour simplifier, en fait, c'est sans doute un intervalle de temps extrêmement bref — qui suit ou qui précède immédiatement le nôtre. Je ne sais pas dans quel sens ça marche, les équations sont symétriques. Et si je ne me suis trompé, c'est réversible. On va bien voir : je coupe le courant. »

Uriel a relevé un contacteur. Un nouveau « plop », plus sec que le premier... et le montage était de nouveau complet. Je ne peux pas dire que je l'ai *vu* revenir : simplement, un moment, il n'y avait toujours que ces moignons de manches à balai, coupés net... et, l'instant d'après, les bâtons étaient entiers, couronnés par le solénoïde de cuivre, toujours aussi brillant.

J'ai entamé une danse russe, repris mon équilibre ; j'ai empoi-

gné Uriel aux épaules, hurlé : « C'est formidable, mon bonhomme ! Tu es parti pour le Nobel, pas moins ! On va arroser ça ! Mais dis-moi, pourquoi as-tu fait ce montage dehors, en porte-à-faux au-dessus de la fenêtre ? »

Uriel m'a jeté le long regard douloureux de l'incompris : « Pour arroser ça, justement, mon brave. Il ne reste plus qu'à bricoler là-dessus un treuil à déclenchement et réenclenchement automatiques. L'enfance de l'art. Tu peux t'en charger, je pense que c'est à ta portée. Tu n'as donc pas remarqué que c'est exactement au-dessus des caisses de bouteilles ? »

Il ne faut jamais contrarier Uriel, moyennant quoi il n'est pas dangereux. Il faut essayer de lui parler gentiment, calmement, sans le heurter de front. J'ai dit : « Mais si tu chipes ces bouteilles dans la seconde qui suit — ou qui précède — ils s'en apercevront en bas une seconde plus tard, ou plus tôt : le résultat sera exactement le même : cela nous fera des tas d'ennuis ! »

Il m'a répondu joyeusement : « Mais non, pauvre pomme, tu n'a rien compris ! La seconde qui suit — ou qui précède — celle *où nous vivons, et qui se déplace avec nous dans le temps, appartient à un autre univers,* parfaitement inaccessible, à part la petite communication ouverte par le déphaseur. Il y a une infinité de caisses de Beaune qui se suivent dans le temps, imbriquées les unes dans les autres dans les mêmes référentiels d'espace, séparées les unes des autres chacune par un quantum de temps... Il y a peut-être des différences, bien sûr, mais je suis prêt à parier — sans aucune preuve expérimentale, par simple intuition, appuyée par la logique — que les plus proches, celles qui ne sont séparées de notre univers que par un quantum de temps, ou quelques-uns, sont pratiquement identiques à celles d'en bas. Tu vois, mardi dernier, je m'étais embarqué sur une mauvaise piste, en disant, comme le premier imbécile venu : « *...si ces caisses sont là maintenant, c'est qu'elles y étaient dans la seconde qui vient de s'écouler...* » C'est l'affreux « bon sens » qui parle comme ça, ce bon sens qui veut que la Terre soit plate, et qu'un corps lourd tombe plus vite dans le vide qu'un corps léger, ce bon sens qui coule nos habitudes de pensée dans un moule d'où elles ont du mal à s'évader...

» Dans la nuit qui a suivi, j'ai compris que je devais abandonner cette idée stupide, qui postule, a priori, le temps comme une sorte de courant passant sur nous, sur les caisses de Beaune... « *la seconde qui vient de s'écouler...* » tu vois, jusqu'au langage qui

vient étayer cette conception : on imagine une seconde passant sur toi, sur moi, comme une vague, puis une autre, encore une autre, pendant que nous resterions sur place. C'est toi m'as aidé sans le vouloir, en parlant de La Palisse : je me suis dit que si c'était une vérité de La Palisse, il fallait l'abandonner, ou, du moins, ne pas se laisser obnubiler par elle. Et j'ai cherché à concevoir le temps comme un courant, d'accord, mais *qui nous entraîne* : nous ne sortons pas de notre quantum de temps : il coule peut-être, mais avec nous dedans ! »

Il avait raison. Quand le treuil du déphaseur est apparu brusquement, sortant de nulle part, avec un « plop » nettement plus fort que les premiers, une caisse de douze bouteilles pendue au bout de son grappin, j'ai dû me pencher pour vérifier que *la même caisse était toujours en bas, dans l'entrepôt.*

Un pied de biche à la main, Uriel attaquait déjà le couvercle.

C'était du 1947.

Oh ! nous nous étions promis d'y goûter seulement. Mais une fois la bouteille entamée...

Toutefois, je maintiens que nous n'étions nullement ivres. Tout au plus donnions-nous libre cours à la légitime gaîté d'une expérience réussie. Et quelle expérience ! Nous allions révolutionner la physique !

C'est très vaguement que j'ai perçu comme un léger tumulte venu d'en bas, par la fenêtre ouverte. J'aurais dû y prêter attention. Mais Uriel débouchait déjà la seconde bouteille.

La porte du Labo s'est ouverte brutalement. Le type avait le visage rouge, de gros bras, et l'air furieux. J'ai bredouillé : « Eh, Uriel, on dirait que la chegonde qui suit, ou qui précède, nous a... euh... rattrapés. Ou attendus. Aussi, on a fait trop de bruit. T'aurais pas dû chanter si fort le *Tipperary.* »

Le dos tourné à la porte, Uriel m'a dit sèchement : « Impossible. Tout à fait impossible. Ne dis pas de bêtises ! »

Et il s'est retourné, se plaçant face au gros type. C'est lui qui a pris le premier coup : un direct à la mâchoire. C'est à cet instant précis que, brusquement, j'ai compris. Je me suis penché vers Uriel, lui ai essuyé le menton, j'ai ramassé délicatement une de ses dents qui traînait par terre, à côté de lui, et j'ai conclu : « Espèce de... »

(j'ai cherché une insulte définitive) « ...de théoricien ! D'abord, tu t'étais trompé ! Le quantum de temps n'est pas du tout un intervalle extrêmement bref : il mesure une demi-bouteille par personne, soit au moins cinq minutes ! Ou alors, ton déphaseur saute plusieurs quanta d'un seul coup. Mais ce n'est pas ta plus grosse erreur : tu n'avais pas prévu que dans le quantum de temps qui suit — ou qui précède — *il y a un autre toi-même qui a fait exactement la même chose !* Et qui s'est déjà fait casser la figure, ou qui va se la faire casser : on ne peut pas savoir, puisque tes équations sont symétriques ! »

Je dois reconnaître que Gros-Bras, avec une sorte de respect, a attendu que j'aie fini de parler pour cogner de nouveau. Il avait dû être paralysé de stupeur en voyant la caisse de vin s'élever dans le ciel au bout d'un câble terminé par rien du tout, et disparaître à la hauteur de notre étage.

Quand j'ai repris conscience, Gros-Bras et la caisse — enfin, ce qu'il en restait — avaient disparu. J'ai tâté la mâchoire d'Uriel, et téléphoné à l'hôpital.

Il me reste un œil au noir, et l'amère certitude qu'il se promène dans notre univers dix bouteilles de Beaune 1947 en provenance d'un monde parallèle. Partisan de la justice expéditive, Gros-Bras n'a pas porté plainte. Uriel non plus, d'ailleurs. Dès sa sortie de l'hôpital, il ira passer sa convalescence à Stockholm : il paraît qu'on a là-bas un petit quelque chose à lui remettre, accompagné d'un chèque.

Fini, le Beaujolais !

JACK SHARKEY

Le dernier ingrédient

Jack Sharkey — qui par ailleurs démontre dans notre autre revue *Galaxie* sa maîtrise dans le domaine S. F. — témoigne dans *Fiction* d'un intéressant et original talent fantastique. Un fantastique ambigu, doucement teinté d'horreur, dont l'histoire qui suit est une nouvelle marque.

La fillette tendit sa pièce de monnaie à l'homme derrière le comptoir et garda une stricte immobilité quand il lui passa la main sur les cheveux avant de lui remettre la minuscule fiole de cire.

— « Vous faut-il autre chose ? » demanda-t-il comme s'il s'adressait à une grande personne. Mais elle secoua la tête, ce qui fit voltiger ses boucles, et sortit en courant.

Elle fila jusqu'au coin de la rue puis ralentit, et ce fut d'un pas de flânerie qu'elle suivit le trottoir tout en examinant son emplette. La fiole contenait la valeur d'une cuillerée à café d'un liquide grenat, mais ce n'était pas cela qui l'intéressait. Elle décapita la petite bouteille avec son ongle et la vida sur le trottoir, où le contenu forma une tache rouge que le soleil faisait briller.

— « C'est quoi, dis, Kathie ? » fit une voix auprès d'elle.

Immédiatement, elle fourra les deux morceaux de cire dans sa poche de tablier. « Rien, Joey. » Elle restait sur le qui-vive, un de ses souliers raclant le ciment.

— « C'est vrai, alors ? Tu vas le faire pour de bon ? » insista Joey dont les yeux semblaient soudain envahir tout le visage.

Kathie soupira et sortit la fiole de sa poche. « Pourquoi tu me le demandes, si tu l'as vue ? » répliqua-t-elle d'un ton aigre-doux. Et elle repartit en direction de la maison, Joey la suivant, un Joey qui fouettait l'air avec sa badine en sifflotant.

« Est-ce que je pourrai regarder ? » hasarda-t-il soudain.

Elle fit immédiatement volte-face et le foudroya du regard, les bras raidis, les joues empourprées. « Ah ! non, pour que tu fasses tout rater ! »

— « Pas vrai ! » protesta-t-il. « Je resterai assis. C'est rien que pour voir. Et je dirai rien. »

— « Ça rompra le sortilège ! » persista Kathie.

— « Qu'est-ce que t'en sais ? »

— « Les sorcières sont toujours seules quand elles préparent leur maléfices. »

— « Peuh... » Joey jeta sa badine en signe de mauvaise humeur. « Et d'abord, pourquoi tu veux devenir une sorcière ? »

— « Pour jeter des sorts, pardi ! Et faire bien d'autres choses encore. »

— « Tu es folle, je te dis. Et puis, t'y arriveras jamais. Mais est-ce que je pourrais voir, quand même ? Moi, je te porte bien tes livres et tes cahiers... et je t'aide toujours à secouer le chiffon du tableau après la classe. »

Kathie fit la moue. « C'est pas pareil. Ça, c'est rendre service. Moi, c'est du surnaturel. »

— « Alors, si tu veux pas me laisser regarder, j'irai le dire. » Joey pointait le menton d'un air décidé. « C'est comme ça. »

Kathie regretta amèrement de ne pas savoir la formule par laquelle on attirait la foudre sur les présomptueux. Elle ne put que rager en son for intérieur, à mi-chemin de la colère et des larmes. « Bon, d'accord, » accepta-t-elle enfin. « Mais si ça rate, ce sera ta faute. »

— « Non. »

— « Si ! »

Ils continuèrent à se chamailler tout en se dirigeant vers la maison de Kathie, dont ils firent le tour pour atteindre la véranda qui donnait sur le jardin. Là Kathie dégagea une ouverture dans le treillage, Joey se glissa à quatre pattes sous le perron au milieu de la poussière et des toiles d'araignées, et la fillette prit le même chemin.

— « Qu'est-ce que tu vas faire pour commencer ? » chuchota Joey.

Kathie, qui était déjà à genoux devant le cercle de ciment entourant la plaque d'égout, eut un soupir excédé. « Tu pourrais pas te taire ? Tu as promis, oui ou non ? »

— « Oh ! bon, d'accord, » marmonna Joey. Et il se tut.

Kathie posa sur le ciment ses deux petits morceaux de cire, puis une boîte d'allumettes qu'elle ouvrit pour en vider le contenu : des allumettes, des bouts de buvard et une pincée de cheveux, qui tombèrent à côté de la cire.

Elle se mit alors à malaxer la cire qu'elle aplatissait sous son pouce, avec une telle ardeur que sa respiration devenait rauque. Elle obtint enfin une sorte de galette grande comme la moitié de sa main.

Joey, qui ne perdait pas une miette du spectacle, la vit ensuite placer les cheveux et les bouts de buvard sur la cire, et rouler le tout — nouvelle manipulation laborieuse qui aboutit au résultat souhaité : une sorte de poupée grossière dont la forme rappelait celle d'une étoile de mer légèrement modifiée.

— « Ben, ça ressemble pas du tout à ta tante, » déclara Joey.

— « Tu vas te taire ? » Il y avait une telle fureur dans la voix de Kathie qu'il se rejeta en arrière et que sa tête heurta le mur du soubassement.

Il se mit aussitôt à pleurer. « Je le dirai ! » geignit-il. Et il sortit à quatre pattes de sous la véranda, son visage poussiéreux tout barbouillé par les larmes.

— « Non ! Reviens, Joey, c'était pour rire ! » cria Kathie. Mais déjà il courait vers l'entrée principale de la maison. Un instant plus tard, elle l'entendit qui sonnait.

D'un geste affolé, elle ramassa toutes les allumettes à la fois, les frotta et les tint contre la figurine jusqu'au moment où les cheveux grésillèrent et se réduisirent en cendre. Puis la cire fondit, devint transparente et coula en minuscules ruisseaux qui se figeaient à mesure que les gouttes tombaient sur le ciment froid. En quelques secondes, il ne resta plus rien de la poupée.

« Là ! » murmura Kathie avec satisfaction. Elle éteignit les allumettes, recueillit soigneusement les résidus de ses ingrédients de sorcière et fit passer le tout par l'ouverture pratiquée dans la plaque d'égout.

« Là ! » répéta-t-elle en entendant le « floc » assourdi. Désormais, elle était sûre qu'on n'aurait aucune preuve permettant de lui imputer le méfait. Elle émergea de son repaire alors que Joey revenait à pas lents.

— « J'ai rien dit, » avoua-t-il piteusement.

— « Pourquoi ? »

— « Ben... euh... tu es mon amie, pas vrai ? »

— « Alors, qu'est-ce que t'as dit à ma tante ? » insista Kathie. « Et d'abord... » (elle baissa la voix) « est-ce qu'elle est seulement venue t'ouvrir la porte ? »

— « Hein ?... Oh ! ça oui. Mais j'ai fait comme si je venais demander la permission de jouer avec toi. »

— « Zut ! » proféra Kathie. « Faut croire que j'ai encore beaucoup de choses à apprendre en sorcellerie. » Cette constatation la laissa perplexe. Elle s'était pourtant procuré de la cire, des cheveux de sa tante et, naturellement, un peu de sa transpiration dont elle avait imbibé le papier buvard. Alors ? « Je voudrais bien savoir pourquoi ça a raté... » se demandait-elle en suivant Joey.

Ce fut quatre ou cinq ans plus tard que Kathie (devenue Kathryn pour tout le monde) fit une nouvelle tentative. Les étudiantes de première année organisaient leur pique-nique de printemps, avec invitations faites aux garçons, et elle s'était promis de ne prier Joey qu'à la dernière minute — juste pour le laisser un peu sur des charbons ardents. Or, cette dernière minute fut son crève-cœur, car elle découvrit qu'il avait déjà accepté l'invitation de Patricia Conway, une donzelle qui lorgnait Joey depuis le premier jour.

Postée à la fenêtre de sa chambre, Kathryn surveillait entre ses rideaux tirés les bâtiments du collège devant lesquels, sur l'esplanade, toute une bande joyeuse s'entassait dans l'autocar, les garçons portant les paniers préparés par ces demoiselles.

— « Bon sang ! » fulminait la délaissée. « Si seulement il pouvait pleuvoir ! » Elle leva les yeux pour interroger le ciel — un ciel qui, hélas ! restait d'un bleu uniforme, et sans le moindre nuage. « Mais, au fait... ? » se dit-elle tout à coup. « Il y a bien un moyen, pour obtenir de la pluie ? »

Et de se remémorer tout ce qu'elle avait pu lire à ce sujet. Il fallait invoquer le Dieu de la Pluie, ou l'Esprit Malfaisant qui déchaîne les Ouragans, ou alors... Oui, mais comment ? Elle fouilla ses souvenirs. Une offrande ? Une plante, peut-être ? Les plantes ont besoin d'eau... mais il faudrait une plante ayant des affinités étroites avec l'eau... Est-ce que, par hasard... ?

— « Tante Lucy ! » appela-t-elle en dévalant le grand escalier comme une Walkyrie sans monture, et dans une telle précipitation que ses pieds touchaient à peine les marches. Sa tante sortit immédiatement du salon où elle lisait, un doigt marquant la page dont elle venait d'abandonner la lecture.

— « Qu'y a-t-il, petite ? » La bonne dame regardait sa nièce d'un air inquiet. « Te sens-tu bien ? »

— « Oui, oui ! » répondit Kathryn avec impatience. « Je voulais savoir... Est-ce qu'on a fini la pastèque, hier soir ? »

— « Je crois bien que oui, mon enfant. Mais si tu veux, il reste une belle part de gâteau dans... »

Sans attendre la suite, Kathryn avait déjà tourné les talons pour traverser en coup de vent la cuisine et le jardin. Le sac de papier marron était encore dans la poubelle déposée sur le trottoir, devant la grille. Elle déchira un des côtés et recueillit dans le creux de la main une cataracte de graines noires et brillantes.

Ensuite, incursion dans la salle à manger pour y prendre une saucière, puis bref passage à l'office — et Kathryn atteignit finalement le grenier, où elle ouvrit le vasistas aménagé dans le toit en pente. La saucière reçut les graines, plus une pincée de basilic et une bonne dose d'huile d'olive.

Kathryn remua lentement ce mélange qu'elle tenait exposé au rayon de soleil poussiéreux passant par le vasistas et, en même temps, psalmodiait une incantation à mi-voix. Au bout de trois minutes, elle s'arrêta.

— « Maintenant, je suis sûre qu'il pleuvra, » marmotta-t-elle. « Et si ça ne donne rien, inutile de chercher autre chose. »

La journée s'écoula. Elle devait rester dans les mémoires comme la plus chaude (et la plus sèche) que la ville eût jamais connue au printemps...

Le soir, Kathryn enfouit son amertume dans les profondeurs de l'oreiller. « Peut-être, » songea-t-elle, « aurais-je mieux fait d'exécuter la danse rituelle de la Pluie... »

Trois ans plus tard, quand elle voulut évincer Patricia Conway du rôle principal prévu pour la fête de leur promotion (et ainsi se le faire attribuer), Kathryn tenta d'invoquer le démon.

Enfermée dans la cave, elle traça le pentagramme que prescrivent les vieux grimoires, y mit au centre le soufre, l'antimoine et l'ail, et après avoir enflammé le mélange, resta assise sans broncher sur le sol, jambes croisées, tandis que l'espace confiné s'emplissait d'une fumée suffocante. Elle espérait presque ne pas réussir, car elle n'était pas certaine d'avoir correctement tracé les signes cabalistiques à l'intérieur et autour du pentagramme, et elle savait le terrible danger auquel on s'expose en invoquant le démon sans qu'une force suffisante soit là pour contrecarrer ses desseins immondes. Mais ses craintes étaient superflues. Tout ce qu'elle obtint en fait d'apparition fut un dérangement stomacal et une migraine qui durèrent deux jours.

Sans compter le silence hostile qu'observa sa tante pendant une semaine entière — le club de bridge de la bonne dame ayant dû émigrer précipitamment au jardin jusqu'à ce que la maison fût débarrassée de l'odeur persistante.

« Il doit me manquer quelque chose, » se dit alors Kathryn. « Pourtant, je pense que je n'ai jamais rien oublié dans mes sortilèges. La faute est donc forcément en moi. Mais laquelle... ? »

Lorsque Kathryn essaya pour la dernière fois, il s'agissait d'un philtre d'amour. Elle avait eu une sérieuse prise de bec avec Joey, et pour reconquérir son ardeur passionnée (ardeur dont la flamme, en de tels cas, se dirigeait fort regrettablement vers Patricia Conway), elle s'était procuré ces fameux organes d'animaux si difficiles à trouver, les herbes magiques et tout le reste. Elle les concocta, obtenant ainsi une solution grisâtre, épaisse et visqueuse à souhait, et n'attendit plus que l'occasion de faire absorber cette drogue mystique à l'homme de ses pensées.

Le philtre présentait un seul inconvénient. L'odeur. On se serait cru dans un abattoir mal tenu.

Mais Joey vint la voir quelque temps plus tard avec un gros rhume de cerveau et ce fut ce jour-là qu'elle lui administra le gluant mélange, préalablement délayé dans la sauce très épicée d'un ragoût mexicain. Elle espérait bien que le poivre de cayenne oblitérerait ses papilles gustatives.

Ce fut le cas apparemment, car Joey se répandit en louanges sur ses talents culinaires quand il prit congé peu après. Il convint d'un rendez-vous pour le lendemain soir et jura à Kathryn un amour éternel (mais cela, il le faisait toujours). Puis il disparut dans la nuit baignée de lune en filant bon train, cultivant automatiquement sa grande forme de coureur à pied pour l'équipe du collège, dont il était capitaine.

Kathryn eut un soupir satisfait et alla se coucher. Le sommeil la prit au milieu d'une songerie pleine d'anticipation.

Le lendemain, Joey ne parut pas au collège, et le bruit se répandit qu'il souffrait d'une intoxication alimentaire.

Il mourut la même semaine, sans que son état se fût un instant amélioré.

Kathryn décida qu'il était plus sage de laisser là les pratiques de sorcellerie, jusqu'au jour où elle découvrirait quel était son

point faible. La mort de Joey lui porta un grand coup, et cependant... non, elle n'éprouvait pas la douleur qu'elle aurait cru.

« Le choc a dû émousser ma sensibilité, » se dit-elle. Mais elle n'en était pas absolument convaincue...

Le jour de ses vingt ans, elle rencontra la sorcière.

Elle explorait avec sa tante les médiocres splendeurs d'une fête foraine et venait de pénétrer dans la roulotte d'une bohémienne pour s'y faire dire la bonne aventure. La vieille gitane, ridée comme un pruneau, avait rapidement examiné un bol de verre orange aux ciselures insolites, rempli d'un liquide opalescent. Elle releva soudain la tête et, sans préambule : « Vous voudriez être sorcière, n'est-il pas vrai ? »

— « Comment... » Kathryn eut l'impression qu'une lame acérée lui fouillait la poitrine. « Comment pouvez-vous savoir cela ? Il faut donc que vous... » Ses yeux s'agrandirent.

Les rides qui creusaient le visage de la vieille formèrent l'ombre d'un sourire. Elle hocha lentement la tête, et ses paupières mi-closes laissèrent filtrer un regard inquisiteur.

— « Oui. Je suis sorcière, » répondit-elle simplement. « Et toi aussi, tu pourrais l'être, s'il ne te manquait pas les ingrédients nécessaires. »

— « Les ingrédients ? » Kathryn hésita, puis : « En quoi ai-je commis une erreur ? J'ai tant de fois essayé... de toutes mes forces... »

La bohémienne eut un petit signe entendu. « Oui, mais aussi avec trop d'amour dans ton cœur. On ne peut être sorcière et avoir encore de l'amour pour autrui ! »

— « Que voulez-vous dire par trop ? » demanda Kathryn.

— « La totalité ! » grinça la vieille. « Il te faut renoncer complètement à l'amour, le bannir de ton existence, si tu veux que tes maléfices portent leurs fruits. Souviens-toi, petite ! Tu as essayé le vaudou sur ta tante, pour laquelle tu as cependant de l'affection. Tu as voulu invoquer un démon pour faire disparaître ta rivale en amour. Tu as voulu provoquer un orage pour doucher (si je puis me permettre cette plaisanterie facile) l'ardeur de ton galant auprès d'une autre fille. Quant à ce philtre d'amour... le mot parle de lui-même ! »

— « Mais pourquoi me faut-il renoncer à l'amour ? Ne m'est-il pas possible d'être une *bonne* sorcière ? »

La bohémienne eut un grognement exaspéré. « Allons donc ! Peux-tu imaginer un géant minuscule ? Une danseuse qui n'aurait pas de jambes ! Il te faut renoncer à l'amour, sans quoi tes intentions ne seront jamais parfaitement pures quand tu voudras jeter un sort ! Nous autres, sorcières, nous ne pouvons faire que le mal ! »

— « Je ne vois pas bien... » commença Kathryn.

— « Petite sotte ! C'est très difficile, de vouloir le mal ! Il existe des lois, sais-tu ? »

— « Vous voulez dire les lois régissant les effets et les causes ? »

La sorcière gronda : « Pauvre innocente ! Je parle de lois *criminelles !* Il y a la peine capitale pour les meurtriers ! Des prisons pour les voleurs ! Des amendes pour les fous de la route ! Nul ne peut échapper à la loi, à ses rigueurs. Dans quel but essentiel crois-tu que l'on devient sorcier ou sorcière ? Pour échapper aux châtiments, parbleu ! Y es-tu, cette fois ? »

— « N...non, » bredouilla Kathryn.

— « Tu es trop bête ! Mais comprends donc que n'importe qui peut s'en tirer avec une *bonne* action ! »

Le visage de Kathryn s'éclaira. « Oh ! je crois que j'y suis ! Si je veux m'en tirer avec une mauvaise action, je dois renoncer à l'amour, afin d'avoir vraiment l'*intention* de faire le mal ! »

— « Pas trop tôt ! » grommela la sorcière avec une sorte de soulagement. « Rappelle-toi, petite, que quand les gens enfreignent les lois divines et humaines, ils le font toujours pour un bien apparent. Ils volent pour s'offrir ce dont ils ont envie. Ils tuent pour s'emparer de telle ou telle chose, ou pour échapper à un danger quelconque. Mais aucun ne commettra un de ces crimes uniquement dans le but de faire le mal ! Or, c'est cela qu'il te faut, si tu veux devenir une sorcière : vouloir le mal pour le mal ! »

— « Oh ! merci, mille fois merci ! » dit Kathryn en se levant. Elle fit volte-face pour sortir, puis : « Mais combien vous dois-je ? »

— « Rien du tout, » prononça la vieille avec détachement. « Entre gens de même métier... »

Kathryn éclata de rire et quitta la roulotte.

— « Eh bien, on peut dire qu'elle t'a retenue longtemps ! » bougonna la tante Lucy qui cuisait au soleil. Elle prit le bras de sa nièce. « Où allons-nous, maintenant ? »

— « Au cimetière, si tu veux bien, » répondit Kathryn.

La bonne dame resta bouche bée.

Elles se tenaient côte à côte devant la tombe de Joey — la tante Lucy priant tête baissée, et Kathryn absorbée dans une profonde méditation. Cet endroit où reposait le seul homme qu'elle avait jamais aimé lui semblait le lieu tout indiqué pour renoncer solennellement à l'amour. Joey mort, il lui était facile de ne plus songer à un autre.

Elle regarda fixement la terre desséchée où rien ne poussait, sinon quelques touffes d'herbe brûlées par le soleil, cette terre que ses souvenirs lui montraient encore ouverte pour recevoir le cercueil. Elle soupira.

Comment faire ? Quelle formule employer ?

Je renonce à l'amour ! articula-t-elle intérieurement. Mais ce n'étaient que des mots. Des mots creux qui ne rimaient à rien, derrière lesquels il n'y avait aucune conviction. Elle essaya encore. *Je renonce à l'amour !* Et rien ne se produisit. Du reste, elle n'aurait su dire exactement à quoi elle s'attendait.

Non. Ce n'était pas cela. Elle prenait le problème par le mauvais bout. Elle parlait de l'amour comme d'une abstraction et non comme d'une réalité. Renoncer à l'amour, oui — mais au vrai, à celui qu'elle sentait en elle. Et commencer par Joey.

Bien que ce fût difficile, elle se força à éprouver du dégoût en évoquant la caresse de ses lèvres, l'enlacement de ses bras. Elle abhorra son souvenir, nia avoir jamais trouvé le moindre plaisir dans l'affection qu'il lui offrait. Une frisson imperceptible courut en elle, et le ciel sembla soudain se voiler d'une ombre crépusculaire.

— « Je vais attraper froid, tu sais, » dit à mi-voix la tante Lucy. « Ne pourrions-nous pas partir, maintenant ? Quand vient le soir, cet endroit me fait peur. »

— « Bien sûr, » acquiesça Kathryn. « Mais restons encore un instant. »

La bonne dame sourit et marmotta d'autres prières. Kathryn lui jeta un regard en coin. *Je la déteste !* songea-t-elle avec force. *Je la méprise. Elle m'écœure. Vieille poule mouillée, vieille chiffe, vieille pleurnicheuse tout juste bonne à radoter !*

Le frisson glacé s'accrut, tandis que le ciel s'estompait en une voûte grise chargée de maléfices. Pourtant, Kathryn restait toujours sur une impression d'échec. Le but paraissait tout proche, mais il y avait encore quelque chose à faire — un dernier pas...

Sa tante releva la tête et lui adressa un sourire affectueux. « Partons-nous, ma chère petite ? »

Ces mots poignardèrent Kathryn. Elle se détesta d'avoir volon-

tairement fait naître en son cœur une telle haine à l'égard de la vieille dame...

Et soudain, elle sut jusqu'où elle devait aller.

Moi ! songea-t-elle. *Il reste encore l'amour que j'ai de moi-même !*

Alors, avec une facilité qui l'épouvantait presque, elle inonda tout son être d'un indicible dégoût d'elle-même, et sous l'effet de cette répulsion, le sang chaud courant dans ses veines devint glace. Moment crucial, qui dura quelques secondes — ou quelques siècles... Kathryn était là, chancelant à l'extrême bord d'un abîme vertigineux...

Puis son cœur se racornit, se vida complètement. Une horrible petite masse desséchée devenue, en son sein, aussi dure qu'une pierre. Et elle sut que toute tendresse, tout sentiment humain l'avait abandonnée.

— « Enfin ! » exhala-t-elle.

Le ciel devint soudain très noir et, dans un fracas de tonnerre assourdissant, l'orage se déchaîna. Des éclairs zébrèrent les ténèbres parmi les arbres, comme un barrage de feu, tandis que la pluie s'abattait à torrents sur les deux femmes qui furent instantanément trempées jusqu'aux os. La terre durcie par la canicule se transforma en une boue glissante et visqueuse, et des rafales stridentes chassaient jusqu'à l'horizon, très haut dans les airs, des tourbillons de feuilles et de branches arrachées.

— « Bonté divine ! » balbutia la tante Lucy. Ce furent ses dernières paroles. Avec une gémissement plaintif, elle s'affaissa, se liquéfia en un magma grésillant de chair, d'os et de sang. Mais Kathryn restait immobile, les yeux fixes, son cœur de sorcière insensible à l'horreur, contemplant cette mare hideuse qui avait été sa tante. Et elle comprit.

— « Mes sortilèges ! C'est *maintenant* qu'ils agissent ! »

Là, à ses pieds, sur la tombe, la terre gorgée d'eau se soulevait, les mottes glaiseuses s'écartaient, et une main tâtonnante, dont la chair pourrissait, battit l'air pour essayer de l'atteindre.

Kathryn reconnut la bague de collège et se rappela le philtre d'amour qu'elle avait fait absorber à Joey si longtemps auparavant.

Son cœur de sorcière connut l'ivresse suprême. « Ah ! cela vaut bien d'être damnée ! » s'exclama-t-elle.

— « Comment donc, » ricana derrière elle le démon invoqué jadis, et que n'arrêtait à présent nul pentagramme protecteur.

Traduit par René Lathière.

Titre original : The final ingredient.

LUC VIGAN

Un jour, une nuit

Luc Vigan, dont on a déjà lu dans cette revue deux récits de science-fiction, s'essaye ici au fantastique classique, en traitant en quelques pages — et avec une discrétion d'effets calculée — un thème traditionnel. A noter que ce conte s'inscrit dans la tendance au « refus de la chute » qui caractérise un certain nombre d'auteurs modernes.

En attendant l'arrivée des employés, Paul avait refusé d'aller voir sa mère. Non seulement il préférait en garder l'image vivante, mais il ne comprenait pas le comportement morbide de toute la famille, ce défilé devant une dépouille froide encastrée dans sa boîte vernie, l'amoncellement nauséabond de fleurs aux teintes sinistres, les voiles noirs masquant des visages tuméfiés, les volets fermés, les cigarettes éteintes. Paul avait aimé sa mère. Il lui était dur de s'en séparer, mais il ne concevait pas comment on pouvait établir un rapport entre ce qu'elle avait été et la chose inerte qui gisait dans le cercueil. On évitait de le regarder, afin de ne pas laisser transparaître, dans cet instant solennel, le sentiment de réprobation que faisait naître son attitude. Le temps passait, épaisissant l'atmosphère, alourdissant les chagrins, détaillant les sons de l'extérieur. Paul regardait la rue, à travers les rideaux de la fenêtre. Une rue que sa mère avait contemplée durant bien des années, dont elle avait loué ou flétri les passants, une rue qui devenait étrangère en perdant l'un de ses spectateurs.

Les employés arrivèrent. Ils se livrèrent à un remue-ménage étouffé dans la pièce obscure située à quelques pas. On entendit des grincements de bois, des manœuvres haletantes. Une troupe passa dans le hall d'entrée, et Paul détourna la tête. La cigarette lui manquait plus que jamais et il se sentait surveillé à la dérobée. La troupe descendit lourdement les marches. A travers les rideaux, Paul vit le petit autocar noir où l'on enfournait le cercueil, comme de la pâte à pain. Il y eut ensuite un va et vient de gens en casquettes qui transportaient les fleurs pour en surcharger la voiture.

Paul détesta ces couronnes et ces croix qui évoquaient la mort avec ostentation. Il eût donné beaucoup pour qu'il n'y eût que des bouquets et des gerbes, ou rien. Toutes ces manifestations spectaculaires lui paraissaient insultantes. Il avait l'impression d'assister à une cérémonie sauvage et morbide, dont les acteurs tenaient à prouver leurs sentiments à l'univers.

Un homme vint prendre livraison de la famille, donnant des ordres travestis en conseils et en directives. Il affichait un visage sombre pour ce deuil qui ne le concernait pas. Il était payé pour cela et ne manquait pas de conscience professionnelle. On s'empila dans les voitures tandis que le conducteur du corbillard embrayait. Paul vit le petit autocar le dépasser ; mais il ne put le suivre de près : un camion s'était interposé, escortant le cercueil de sa mère. Il fallut plusieurs centaines de mètres pour former un convoi cohérent, que les feux rouges disloquèrent à moitié. Paul en conçut un morne plaisir : cela diminuerait d'autant la curiosité malsaine des passants, qui considéraient les enterrements comme des spectacles de la rue, au même titre qu'un défilé de grévistes ou une retraite aux flambeaux.

Il fallut passer par l'église. La mère de Paul n'était pas réellement croyante, mais elle avait fait le pari de Pascal. Si Paul avait été seul en cause, il aurait fait bon marché des dernières volontés. Il fit le marché avec la famille. Il accompagna le corps à l'église. La mascarade fut insoutenable. Ainsi que les chrétiens considéraient les païens, Paul considéra les chrétiens. Il était seulement sceptique, avec une certaine sympathie pour le spiritualisme. Mais il avait mis le doigt dans un engrenage où il fallait passer tout entier. Il y passa, en gardant les yeux fixés sur le bastingage du prie-Dieu. Le latin ne manque pas d'attraits.

Au sortir de l'église, il y eut une chaîne de mains à serrer. Des inconnus que personne n'avait invité à venir, mais qui se trouvaient là quand même. Des éléments de cette population aux instincts rituels, qui ne ratent pas plus les enterrements que les mariages ou les baptêmes. On repartit en file indienne pour le cimetière, à la porte duquel il fallut se mettre en rangs par deux, ainsi que pour pénétrer dans une salle de classe. Paul était comme ivre. Le ciel s'était éclairci et une lumière sans pitié découpait les arbres, les tombes, chaque gravier du sol. Le convoi fit un grand tour d'allées, comme pour présenter la morte à ses futurs voisins. Puis on descendit le cercueil dans un trou, avec des cordes. La famille revint sur ses pas, écrasée par la lumière.

Au retour, Paul ne parvenait pas encore à croire à la réalité des événements qui s'étaient déroulés durant la matinée. Il lui fallut la journée pour s'habituer à la sensation de rêve et de mensonge qu'il ressentait ; le soir le trouva dans une sorte de scepticisme déraisonnable. Il dîna rapidement dans la cuisine, après avoir extrait des reliefs d'un placard. L'ampoule qui pendait du plafond éclairait mal, un relent de graillon pénétrait par la fenêtre entrouverte. Paul la ferma et passa dans la pièce qu'il consacrait au travail. Il essaya de terminer une tâche déjà entreprise mais n'y parvint pas. Ouvrant alors un livre, il fit une seconde tentative pour occuper son esprit obsédé. Elle fut aussi négative que la première. Il prit un somnifère léger, afin de pouvoir dormir sans être hébété pour autant le lendemain. Par le long couloir qui menait à sa chambre, il se dirigea lentement vers un sommeil nécessaire. Il avait hésité à se jeter tout habillé sur le divan de son cabinet de travail et avait finalement conclu qu'il y prendrait un mauvais repos ; ce n'était pas le moment de mettre son cerveau et ses nerfs en état de moindre résistance.

Mais le sommeil n'est pas toujours un refuge. Paul rêva qu'on sonnait à la porte et qu'il allait ouvrir. Dans l'ombre du palier, se tenait sa mère, coiffée d'un chapeau de forme ancienne. Il recula. A l'intérieur du rêve, il savait que sa mère était morte, et que les morts ne reviennent pas. Mais elle était morte et elle était revenue. Partagé entre l'espoir et l'effroi, il la fit entrer. Elle pénétra dans le cabinet de travail, s'assit sur une chaise et le regarda d'un air pensif, comme elle l'avait si souvent fait. Paul restait debout, figé. Il continuait à refuser de croire que les trépassés quittent leur tombe et se demandait si le décès de sa mère n'avait pas eu lieu au cours d'un cauchemar. Pourtant elle montrait un visage rouge sombre qui n'était pas celui d'une vivante. Tandis que Paul continuait d'agiter ces pensées glaciales, elle tira de son sac une étroite bande d'étoffe blanche et commença de l'enrouler autour de sa tête. Paul comprit qu'elle était vraiment morte, mais qu'elle désirait qu'il ne le sût pas. Par le biais de ce masque, elle se déguisait en vivante. Quand elle l'eut presque entièrement enroulé, elle se leva et se tint immobile, les bras tombants. Un air d'infinie lassitude émanait d'elle. Paul comprit que les morts ont besoin de plus de forces que les vivants pour se mouvoir. Il l'aida à s'étendre sur le divan, puis voulut lui donner un baiser sur la joue, à travers le tissu blanc. Elle le repoussa doucement, mais il avait eu le temps de sentir l'odeur de tombe qui l'environnait. La certitude

fut complète, il se rejeta en arrière et quitta la pièce pour se réfugier dans sa chambre, à l'autre bout de l'appartement. L'odeur le poursuivait. Il se coucha, enfouit sa tête dans l'oreiller, l'esprit dans un chaos d'épouvante et de chagrin. Qu'allait-il faire ? Il ne pouvait pas la garder chez lui. La place d'une morte est dans la tombe, aussi grande que soit l'envie que l'on a de la garder à ses côtés. Comment lui faire comprendre qu'il n'était pas dupe, qu'il la savait morte et que l'horreur l'emportait en lui sur la douleur ? Comment lui demander de retourner dans la terre, où on l'avait jetée le matin même ? Le problème était tellement insoluble et effrayant que Paul s'accrocha à une autre hypothèse : il y avait cauchemar, mais il en était l'objet à l'instant même. Sa mère était réellement morte, mais elle n'était pas vraiment revenue sonner à sa porte. La reconnaissance du cauchemar le dissipa. Paul s'éveilla le corps gelé.

La lune traversait les persiennes, rayant l'obscurité de la chambre. Un camion rassurant passa dans la rue, faisant vibrer les vitres. Paul revivait les phases de son cauchemar, tremblant encore, malheureux mais soulagé. Les ressorts d'une voiture grincèrent sous la fenêtre. La vie nocturne continuait. Il allait bien se rendormir, à un moment ou à un autre, et le rêve ne le poursuivrait pas nécessairement.

Le grincement reprit. Ce n'était pas le bruit d'une voiture au dehors. Inquiet, Paul aspira l'air de toutes ses forces. L'odeur du rêve l'emplit tout entier. Au fond de l'appartement, le bruit des ressorts du divan s'éleva de nouveau.

(Voir page 4)

DINO BUZZATI

Panique à la Scala

Après *Il était arrivé quelque chose* et *Ils n'attendaient rien d'autre* (publiés respectivement dans nos nos 80 et 86), voici un nouveau récit — inédit en français, cette fois — de l'auteur italien Dino Buzzati. « *Son art dans les meilleurs cas* », écrivait ici-même le présentateur de *Il était arrivé quelque chose,* « *est de parvenir, par les moyens les plus simples, à faire naître un* malaise *singulier, moins à base d'effroi que d'incertitude.* » Rien ne saurait mieux définir ce qui fait le prix du présent récit.

Ajoutons qu'on y peut aussi discerner une préfiguration, au moins partielle, du film de Bunuel *L'ange exterminateur* (1). *(Panique à la Scala* bénéficie en effet de l'antériorité, puisque sa parution en Italie remonte à 1948.) Chose étrange, le même cas s'était déjà produit avec Buzzati : on n'a point oublié la surprenante analogie de thèmes entre *Le rivage des Syrtes* de Julien Gracq (Prix Goncourt 1951) et le très remarquable roman de notre auteur, *Le désert des Tartares,* dont l'édition originale italienne remonte à 1940. (Roman que vient encore de nous remettre en mémoire le sujet d'un livre d'Emmanuel Egmont, *Chronique de Fort-Dragon,* paru récemment chez Gallimard).

Rappelons pour finir qu'on peut actuellement trouver en librairie les œuvres suivantes de Buzzati, en traduction française : *Barnabo des montagnes,* suivi du *Secret du Bosco Vecchio ; Le désert des Tartares ; L'écroulement de la Baliverna ; L'image de pierre* (2) ; *Un amour* (tous ces ouvrages édités par Robert Laffont). On pourra également lire de lui une curieuse pièce : *Un cas intéressant,* adaptée par Albert Camus, représentée à Paris en 1955 et publiée dans le no 105 de *L'Avant-Scène.* Dernier détail : sait-on que, s'il a fallu une dizaine d'années aux éditions Laffont pour écouler 5.000 exemplaires du *Désert des Tartares, Le Livre de Poche,* lui, n'a pas mis plus de deux ans pour en vendre 60.000 ? Belle revanche pour un auteur que d'aucuns n'ont point hésité à qualifier, inconsidérément, de difficile, voire d'hermétique.

POUR la première du *Massacre des Innocents* de Pierre Grossgemüth (création en Italie), le vieux maître Claudio Cottes n'hésita pas à endosser son frac, encore qu'on fût déjà en plein mois de mai : à cette époque de l'année où, la saison de la Scala touchant à sa fin, il est de règle d'offrir au public, composé en majeure partie de touristes, des spectacles au succès confirmé plutôt que d'autres réputés difficiles. Des spectacles choisis dans un répertoire de tout repos et dont il importe peu que les chefs d'orchestre ne soient point vraiment les meilleurs, ni que les chan-

(1) Voir compte rendu dans notre numéro 115.
(2) Voir les comptes rendus de ces deux derniers ouvrages dans nos numéros 78 et 93.

teurs n'éveillent guère de curiosité. En ces occasions, les plus pointilleux se permettent certaines fantaisies vestimentaires qui feraient scandale lors de la « vraie » saison de la Scala : les dames semblent presque trouver de bon ton de ne pas insister sur la robe du soir, au bénéfice de celle, plus discrète, d'après-midi ; les messieurs, eux, se montrent en bleu ou en gris foncé, avec une cravate de couleur, comme s'il ne s'agissait que de rendre visite à des intimes. Quelques abonnés poussent même le snobisme jusqu'à ne pas paraître du tout au théâtre, sans pour cela céder à d'autres leur loge ou leur fauteuil.

Mais, ce soir-là, il y avait spectacle de gala. D'abord, et surtout, *Le Massacre des Innocents* constituait déjà un événement en soi, du fait même des polémiques qu'il avait suscitées cinq mois plus tôt dans une bonne moitié de l'Europe, à l'occasion de sa création parisienne. On disait que, dans cette œuvre (qualifiée par l'auteur lui-même d'« *oratorio populaire en douze tableaux, pour solistes et chœur* »), le compositeur alsacien — l'un des principaux chefs de file de la musique moderne — avait, assez tardivement, pris un nouveau départ (après en avoir déjà tellement pris d'autres). On disait également que la forme en était encore plus déconcertante, plus audacieuse même, que celle des précédentes compositions de Grossgemüth, lequel cependant n'avait point caché que son but était de « *rappeler l'opéra de l'exil où des alchimistes s'efforcent de le maintenir en vie, à l'aide de drogues indigestes, pour le ramener enfin dans les régions oubliées de la vraie vérité* ». Ce qui revenait à dire, affirmaient ses admirateurs, que le *maestro* avait délibérément coupé les ponts avec un passé récent, pour revenir (mais il restait à voir comment) aux glorieuses traditions du siècle dernier. Certains avaient même été jusqu'à risquer un parallèle avec la tragédie grecque.

Toutefois, l'intérêt majeur du *Massacre des Innocents* tenait surtout à des motifs d'ordre politique. Issu d'une famille évidemment originaire d'Allemagne, d'allure quasi prussienne lui-même — encore que l'âge et la pratique de son art eussent sensiblement adouci ses traits — Pierre Grossgemüth, fixé depuis longtemps aux environs de Grenoble, avait eu durant l'occupation une attitude pour le moins équivoque. Il n'avait pas su refuser aux Allemands de diriger un concert de bienfaisance, quand ceux-ci le lui avaient demandé ; mais on affirmait aussi qu'il avait libéralement subventionné, dans le même temps, les maquis de la région. Autant dire qu'il avait fait son possible pour ne pas se voir obligé de prendre

ouvertement parti, se claquemurant dans sa fastueuse villa où ne s'entendait même plus — durant les difficiles premiers mois de la Libération — le son familier et obsédant du piano. Mais Grossgemüth était un artiste, et la crise qu'il traversait n'aurait guère trouvé d'exutoire s'il n'avait écrit et fait représenter *Le Massacre des Innocents*. L'explication la plus couramment donnée de cet oratorio — basé sur un texte inspiré au tout jeune poète français Philippe Lasalle par l'épisode biblique bien connu — était qu'il traitait allégoriquement des massacres nazis et que le cruel Hérode y personnifiait Hitler. Les critiques d'extrême-gauche avaient néanmoins attaqué Grossgemüth, en l'accusant de faire allusion, sous le couvert de fallacieuses analogies anti-hitlériennes, aux représailles des vainqueurs, des vengeances de village aux gibets de Nuremberg. Mais il y en avait qui allaient encore plus loin : pour ceux-là, *Le Massacre des Innocents* n'était rien de moins qu'une prophétie annonçant une révolution future et ses hécatombes ; une condamnation préventive de ladite révolution et un avertissement donné à ceux qui auraient eu le pouvoir de l'étouffer à temps. Bref, un pamphlet d'esprit proprement moyenâgeux.

Comme on pouvait s'y attendre, Grossgemüth avait sèchement et brièvement démenti ces insinuations : *Le Massacre des Innocents* pouvait, à la rigueur, témoigner d'une éthique chrétienne ; mais il n'y fallait voir rien de plus. Malgré cela, on s'était battu à Paris au soir de la première ; et la presse avait longuement discuté de la chose, en termes venimeux, d'une violence extrême.

Il fallait ajouter à cela la curiosité née des difficultés de l'exécution musicale, l'attente où l'on était des décors et des costumes — qu'on disait démentiels — et de la chorégraphie du fameux Johann Monclar, appelé tout exprès de Bruxelles. Grossgemüth se trouvait déjà à Milan depuis une semaine, en compagnie de sa femme et de sa secrétaire, afin d'y suivre les dernières répétitions. Et il devait, cela va de soi, assister à la représentation. Tout, en somme, concourait à donner au spectacle un éclat extraordinaire. D'autant qu'il n'y avait point eu, de toute la saison, de soirée de cette importance. Les critiques et musiciens italiens les plus réputés avaient spécialement fait le voyage de Milan, et un petit groupe de « grossgemüthiens » inconditionnels était arrivé de Paris. Le questeur (1) avait, quant à lui, prévu un service d'ordre exceptionnel afin de parer à d'éventuelles bagarres.

(1) Le questeur est, pour certaines villes d'Italie, ce qu'est pour Paris le préfet de police (N. D. T.)

Un certain nombre de fonctionnaires et une nuée d'agents de police, primitivement destinés à la Scala, furent en fait employés ailleurs. Une autre menace en effet, infiniment plus inquiétante, s'était inopinément fait jour en fin d'après-midi. Des rumeurs venues de divers côtés donnaient pour imminente — peut-être bien pour cette nuit même — une action de masse déclenchée par les Morzi (1). Les chefs de ce puissant mouvement n'avaient jamais fait mystère de leur but final : renverser l'ordre établi, instaurer la « nouvelle justice ». On avait déjà pu noter des symptômes d'agitation durant les derniers mois. Et une offensive des Morzi était présentement en cours, visant la loi — que le Parlement souhaitait approuver — sur la migration interne de certaines catégories de travailleurs. Cela pouvait être un excellent prétexte pour tenter le grand coup.

On n'avait pas été sans remarquer durant tout le jour, sur les places et dans les rues du centre, de petits groupes résolus et presque provocants. Ils n'arboraient pas d'insignes, ne brandissaient ni drapeaux ni pancartes, n'étaient guère encadrés et ne tentaient point de se former en cortèges. Mais il n'était que trop facile de deviner à qui l'on avait affaire. Au vrai, il n'y avait là rien de bien extraordinaire car, depuis quelques mois, de telles manifestations, calmes et quasi silencieuses, n'étaient point rares. Et cette fois encore, la force publique avait laissé faire. A en croire des renseignements confidentiels émanant de la Préfecture, il y avait tout lieu de craindre dans les heures à venir une opération de grand style, visant à la prise du pouvoir. Rome avait été immédiatement avertie, la police et les carabiniers mis sur le pied de guerre, tandis que l'armée se tenait prête à intervenir. Mais il pouvait fort bien ne s'agir que d'une fausse alerte. Cela s'était déjà produit plus d'une fois. Les Morzi se plaisaient à faire courir des bruits de ce genre ; c'était là l'un de leurs passe-temps favoris.

Un obscur sentiment de danger, un sentiment inavoué, s'était néanmoins répandu naturellement par la ville. Rien de concret ne pouvait le justifier, et les rumeurs elles-mêmes ne reposaient sur rien de précis. Personne ne savait rien. Pourtant la menace avait pris corps. Beaucoup, ce soir-là, au sortir des bureaux, hâtaient le pas plus que de coutume, tout en lorgnant anxieusement les coins de rues pour voir s'il n'allait point en déboucher quelque cortège sans cesse grossissant, prêt à leur barrer la route. Mais ce n'était pas la première fois que la tranquillité des Milanais se voyait ainsi

(1) Nom qui ne signifie rien de précis, sauf peut-être pour l'auteur. (N. D. T.)

menacée ; et nombreux étaient ceux qui commençaient à s'y habituer. Aussi la plupart continuèrent-ils à s'occuper de leurs affaires, comme s'il s'était agi d'un soir pareil aux autres. Beaucoup avaient remarqué un fait assez étrange : bien que le pressentiment d'événements graves — né qui sait au juste de quelles indiscrétions — se soit effectivement répandu un peu partout, nul n'en soufflait mot. Quoique d'un ton peut-être différent, et malgré certains sous-entendus sibyllins, on n'en échangeait pas moins les propos anodins de chaque soir. On se disait au revoir ; on se donnait rendez-vous pour le lendemain ; on préférait, en somme, ne pas faire ouvertement allusion à ce à quoi tout le monde pensait plus ou moins. Tout comme il est de règle, sur les navires de guerre, de ne jamais seulement envisager — fût-ce en manière de plaisanterie — l'hypothèse d'un torpillage ou d'obus ennemis s'écrasant à bord.

Parmi ceux qui, plus que d'autres, demeuraient étrangers à de telles préoccupations, figurait assurément le maître Claudio Cottes. C'était un homme sans malice et même par certains côtés obtus, pour qui rien ne comptait au monde en dehors de la musique. Roumain de naissance (bien peu le savaient), il était venu tout jeune en Italie, à la « belle époque », au début du siècle, alors que sa prodigieuse précocité de virtuose l'avait déjà rendu fameux en peu de temps. Le premier engouement du public passé, il n'en demeura pas moins un admirable pianiste — plus délicat peut-être que puissant — qui, invité par les plus célèbres orchestres, donnait régulièrement des séries de concerts dans les principales villes d'Europe. Cela avait duré jusqu'aux environs de 1940. Mais il aimait surtout à se remémorer les succès qu'il avait souvent remportés lors des saisons symphoniques de la Scala. Devenu sujet italien, il avait épousé une Milanaise et enseigné le piano au Conservatoire, avec une conscience exemplaire. Aussi se considérait-il désormais comme un authentique Milanais ; et force est de reconnaître que peu de gens, dans son milieu, parlaient mieux que lui le dialecte de la capitale lombarde.

Bien qu'à la retraite — il n'assumait plus guère que les fonctions honorifiques de membre du jury pour quelques sessions des examens du Conservatoire — Cottes continuait cependant à vivre pour la seule musique : il ne fréquentait que des musiciens, des mélomanes, ne manquait jamais un concert et suivait, avec une sorte de timidité inquiète, les progrès de son fils Arduino — un grand garçon de vingt-deux ans — dont le talent de compositeur promettait déjà beaucoup. Nous disons « timidité » parce qu'Ar-

duino, qu'un naturel très renfermé n'incitait guère aux confidences, était au surplus d'une susceptibilité ombrageuse. Depuis son veuvage, le vieux Cottes se sentait en quelque sorte désarmé, mal à l'aise devant lui. Il ne le comprenait pas. Il ne savait strictement rien de sa vie privée et se rendait bien compte que tous les conseils qu'il pouvait lui donner, même quand il s'agissait de musique, tombaient immanquablement dans l'oreille d'un sourd.

Cottes n'avait jamais été ce que l'on peut appeler un bel homme. Mais maintenant, à soixante-sept ans, il était devenu un de ces beaux vieillards dont on dit qu'ils sont décoratifs. L'âge aidant, une vague ressemblance qu'il avait avec Beethoven s'était accentuée. Aussi, peut-être inconsciemment flatté, prenait-il grand soin de ses longs cheveux, blancs et flous, qui lui auréolaient très artistement le crâne. Un Beethoven pas tragique pour un sou, bonhomme même, toujours prêt à sourire, fort sociable et visiblement disposé à ne voir presque partout que du bon ou de l'excellent. « Presque », car, en fait de pianistes, il était bien rare qu'il ne fît pas la fine bouche. C'était là son seul point faible, et on le lui pardonnait volontiers. « Eh bien, maître ? » s'enquerraient ses amis, à l'entracte. — « Bon pour moi, » répondait le vieux virtuose en exagérant à dessein son accent milanais. « Mais qu'est-ce que ç'aurait été avec Beethoven... » Ou bien : « Pourquoi me demandez-vous ça ? Vous n'avez donc pas entendu ? Vous vous étiez endormi, hein ? » Ou d'autres réparties encore, de même farine, que l'exécutant ait nom Backhaus, Cortot ou Gieseking.

Cette bonhomie naturelle — de ne plus guère participer activement à la vie artistique ne l'avait point aigri — faisait qu'il s'était acquis la sympathie de tous et lui valait un traitement de faveur de la part de la direction de la Scala. Durant la saison lyrique, il n'est bien entendu jamais question de pianistes ; et, de ce fait, la présence du bon Cottes aux fauteuils d'orchestre, lors de certaines soirées difficiles, constituait déjà à elle seule un sûr garant d'optimisme. On pouvait au moins compter avec certitude sur ses applaudissement, et espérer que l'exemple de ce virtuose jadis si célèbre pourrait à la fois inciter ceux qui n'étaient point d'accord à plus de modération, encourager les hésitants à joindre leurs bravos à ceux des enthousiastes et amener les tièdes à manifester plus ouvertement leur approbation. Aussi le nom du vieux maître figurait-il sur la liste restreinte et confidentielle des « abonnés perpétuels non payants ». Au matin de chaque première, le même billet de fauteuil d'orchestre réapparaissait ponctuellement, sous enve-

loppe, dans le casier de Cottes, chez le concierge du nº 7 de la *via della Passione*. On ne lui envoyait deux places — l'une pour lui, l'autre pour son fils — que pour les premières qu'on prévoyait clairsemées. Du reste, Arduino ne tenait pas tellement à ce fauteuil ; il préférait s'arranger de son côté avec ses amis, et suivre les dernières répétitions qui ne l'obligeaient point à s'habiller.

En fait, le jeune homme avait justement assisté la veille à la dernière répétition d'ensemble du *Massacre des Innocents*. Il en avait même parlé en déjeunant avec son père ; mais en termes obscurs comme à son habitude. Il avait fait allusion à « *d'intéressantes solutions timbrales* », à « *une polyphonie profondément structurée* », à « *des vocalisations plus déductives qu'inductives* » (soulignant ces derniers mots d'une grimace de dédain), à bien d'autres choses encore. A telles enseignes que le vieux maître n'avait point compris si l'œuvre était bonne ou mauvaise, ni même si elle avait plu ou déplu à son fils. Il n'insista guère pour le savoir. Les jeunes d'aujourd'hui l'avaient accoutumé à leur mystérieux jargon ; et cette fois encore — timide comme il était — il n'essaya pas d'en percer les secrets.

Maintenant, il était seul dans l'appartement. La femme de ménage, que l'on payait à l'heure, venait de partir. Arduino dînait dehors et le piano, Dieu merci ! se taisait. « Dieu merci ! » C'était sûrement là ce que se disait en lui-même le vieux virtuose ; mais il n'aurait jamais eu le courage de l'avouer. Quand son fils composait, Claudio Cottes n'était plus le même : une profonde agitation, tout intérieure, s'emparait alors de lui. Il attendait avec un espoir quasi viscéral que sorte enfin, d'un moment à l'autre, de ces accords apparemment inexplicables, quelque chose qui aurait tout de même ressemblé à de la musique. Il sentait bien que c'était là une faiblesse de vieux « pompier », qu'on ne pouvait guère parcourir à nouveau les sentiers battus. Il se disait aussi que tout ce qui était agréable à l'oreille devait être nécessairement banni en tant que symptôme d'impuissance, de sénilité, de gangrène romantique. Il n'ignorait point que la nouvelle musique se devait d'abord de heurter ceux qui l'écoutaient, que c'était là, disait-on, le signe indiscutable de sa vitalité. Mais c'était plus fort que lui. Dans la pièce voisine, d'où il écoutait, il serrait parfois si fort ses mains croisées qu'il en faisait craquer les jointures, comme s'il avait pu aider de la sorte son fils à se libérer. Le jeune homme ne se libérait pas pour autant.

Au contraire : les notes s'embrouillaient toujours davantage, laborieusement ; les accords se faisaient encore plus hostiles ; puis tout demeurait en suspens, ou bien s'écroulait d'un coup dans la plus opiniâtre des cacophonies. « Dieu le bénisse ! » Alors les mains du père se séparaient, déçues, et, tremblant un peu, s'affairaient à allumer une cigarette.

Cottes était seul ; il se sentait bien ; un souffle d'air tiède entrait par les fenêtres ouvertes. Vingt heures trente, mais le soleil brillait encore. Cependant qu'il s'habillait, le téléphone sonna. « Puis-je parler à M. Cottes ? » demanda une voix inconnue. — « C'est moi, » répondit le vieux maître. — « Arduino Cottes ? » — « Non, Claudio, son père. » Là-dessus, la communication fut brusquement coupée. Le vieillard regagna sa chambre, et le téléphone sonna de nouveau. « Il est là, oui ou non, Arduino ? » demanda la voix de tout à l'heure. — « Pas là ! » répondit le père sèchement, pour ne pas être en reste. — « Tant pis pour lui ! » fit l'autre, et il raccrocha. Quelles drôles de façons, se dit Cottes ; et qui cela pouvait-il être ? Quel genre d'amis fréquentait maintenant Arduino ? Et que voulait laisser sous-entendre ce « Tant pis pour lui » ? Cet appel téléphonique l'inquiétait un peu. Mais cela ne dura guère.

Debout devant l'armoire à glace, le vieux virtuose s'absorba bientôt dans la contemplation de son frac. Un vêtement assez démodé, large, formant sac, fort en rapport avec son âge et, dans le même temps, très « artiste ». A l'exemple, semblait-il, du légendaire Joachim (1), et surtout pour bien marquer son dédain du conformisme, Cottes poussait la coquetterie jusqu'à mettre un gilet noir. Tout à fait comme un garçon de café ; mais qui, même aveugle, l'aurait jamais pris, lui, Claudio Cottes, pour un garçon de café ? Bien qu'il ne fît pas froid, il passa tout de même un pardessus de demi-saison afin d'éviter l'indiscrète curiosité des passants. Et, ayant pris de petites jumelles de théâtre, il quitta l'appartement en se sentant presque heureux.

La soirée était très belle. En ce début d'été, Milan elle-même parvenait à se donner des allures de ville romantique avec ses rues calmes et quasi désertes, son croissant de lune piqué au beau milieu du ciel et l'odeur des tilleuls qui s'exhalait des jardins. Savourant par avance l'éclat du gala, le plaisir de rencontrer de très nombreux amis, le feu des discussions, la vue des jolies femmes, le champagne qu'on ne manquerait pas de sabler au foyer

(1) Célèbre violoniste austro-hongrois (1831-1907). (N. D. T.)

du théâtre à l'occasion de la réception, après le spectacle, Cottes prit par la *via Conservatorio*. Cela, qui allongeait sensiblement son chemin, lui permettait d'éviter les *Navigli* (1) recouverts, dont la vue lui faisait peine.

Là, le vieux maître tomba sur un bien curieux spectacle : un grand garçon aux longs cheveux bouclés, micro en main, chantait au bord du trottoir une romance napolitaine. Le fil de son micro était relié à une caissette où se voyaient un accumulateur, un amplificateur et un haut-parleur d'où la voix sortait avec une insolence telle qu'elle se répercutait sur les façades d'alentour. Il y avait dans ce chant une véhémence sauvage, une sorte de rage, même. Et bien que les paroles archiconnues célébrassent l'amour, on aurait dit que le garçon ne proférait que des menaces. Autour de lui, sept ou huit gamins ébaubis ; c'était tout. Les fenêtres, de part et d'autre de la rue, étaient closes, volets tirés, comme si elles ne voulaient point entendre. Ces appartements étaient-ils donc tous inoccupés ? Ou bien leurs locataires s'étaient-ils barricadés chez eux — en feignant de n'y être pas — par crainte de quelque événement funeste ? Quand Claudio Cottes passa devant lui, le chanteur, sans bouger de place, augmenta si bien la puissance du haut-parleur que celui-ci se mit à vibrer : c'était une invite péremptoire à mettre quelques pièces dans la soucoupe posée sur la caissette. Mais le vieux maître, troublé sans trop savoir pourquoi, se contenta de hâter le pas. Et durant un bout de chemin, il eut l'impression de sentir dans son dos le regard furibond du garçon.

« Sale cabot ! » lança-t-il mentalement à l'adresse du chanteur ambulant. L'impudence de l'exhibition l'avait, Dieu sait pourquoi, mis de mauvaise humeur. Mais il le devint bien davantage encore lorsque, ayant presque atteint l'église San Babila, il se trouva nez à nez avec Bombassei, un brave garçon qu'il avait eu pour élève au Conservatoire et qui faisait maintenant du journalisme.

— « Alors, maître, on va à la Scala ? » s'enquit le jeune homme en lorgnant la cravate blanche qui se devinait sous le revers du pardessus.

— « Tu voudrais peut-être insinuer, bougre d'impertinent, qu'à mon âge il serait grand temps... Non ?... » répondit le virtuose en cherchant, ingénument, à s'attirer un compliment.

— « Allons, vous savez aussi bien que moi, » répliqua l'autre,

(1) Suite de canaux navigables qui font très exactement le tour du centre de la capitale lombarde. Pittoresques et chers au cœur des vieux Milanais, ils sont aujourd'hui presque entièrement recouverts. (N. D. T.)

« que, sans le maître Cottes, la Scala ne serait plus la Scala. Mais, Arduino ?... Comment se fait-il qu'il ne soit pas avec vous ? »

— « Arduino a déjà assisté à la dernière répétition d'ensemble. Et ce soir, il avait un rendez-vous. »

— « Ah ! je vois... » dit Bombassei avec un sourire entendu. « Ce soir... il a préféré rester à la maison... »

— « Pourquoi donc ? » demanda Cottes, à qui le sourire n'avait point échappé.

— « Ce soir, il y a bien trop d'amis dans les rues... » Et le jeune homme désigna les passants d'un signe de tête. « Du reste, à sa place, j'en aurais fait tout autant... Mais excusez-moi, maître, voilà mon tram... Bonne soirée ! »

Le vieillard demeura un moment immobile, interloqué, inquiet, sans comprendre. Il regarda les passants, ne remarqua rien d'anormal ; sauf peut-être qu'ils étaient moins nombreux qu'à l'ordinaire, d'aspect négligé et, semblait-il, assez préoccupés. Alors, encore que les propos de Bombassei restassent une énigme, certains souvenirs fragmentaires et confus lui revinrent en mémoire : des bouts de phrases dits à demi-mot ; de nouveaux amis qui n'étaient apparus que tout récemment ; et plusieurs rendez-vous d'après-dîner sur lesquels Arduino n'avait jamais voulu s'expliquer, éludant chacune de ses questions avec de vagues prétextes. Etait-il possible que son fils se soit laissé entraîner dans une sale histoire ? Et puis, en quoi ce soir-là était-il tellement différent des autres ? Qui donc pouvaient être ceux dont Bombassei avait dit : « Il y a bien trop d'amis dans les rues » ?...

Ressassant tout cela, Cottes finit par déboucher sur la place de la Scala. Ses idées noires s'envolèrent comme par enchantement, à la vue de la foule élégante qui se pressait à l'entrée du théâtre, des dames qui se hâtaient dans un tourbillon de traînes et d'écharpes, des badauds qui regardaient de tous leurs yeux et des longues files de voitures de grand luxe, derrière les glaces desquelles étincelaient des bijoux, des plastrons éblouissants, des épaules nues. Cependant qu'allait commencer une nuit lourde de menaces, peut-être même tragique, la Scala, comme si de rien n'était, continuait d'offrir le spectacle de ses splendeurs d'antan. Jamais, au cours des dernières saisons, on n'avait vu une aussi magnifique réunion d'hommes, de talents et de richesses. Cette inquiétude même qui avait commencé à se répandre par la ville contribuait probablement à accroître l'animation. Pour ceux qui savaient, on aurait dit que tout un petit monde fastueux et privilégié se réfugiait dans sa cita-

delle de prédilection — comme les Nibelungen dans leur palais, à l'approche des hordes d'Attila — pour une ultime et folle nuit de gloire. En réalité, bien peu se doutaient de quelque chose. La plupart avaient au contraire le sentiment, tant la nuit était douce, que de longs mois troubles s'achevaient en même temps que l'hiver, et que s'annonçait déjà un grand été serein.

Bientôt, porté par la foule et presque sans s'en rendre compte, Claudio Cottes se retrouva à l'orchestre, dans un étincellement de lumière. Il était vingt heures cinquante ; le théâtre était déjà plein à craquer. Le vieillard regarda autour de lui, avec l'émerveillement glouton d'un enfant. Les années avaient beau passer, sa première impression, chaque fois qu'il entrait dans cette salle, était toujours aussi vive et profonde qu'elle l'eût sans doute été devant quelque grandiose spectacle de la nature. Beaucoup de ceux avec qui il échangeait de brefs saluts éprouvaient, il en était sûr, ce même sentiment. Une sorte de complicité particulière, une innocente franc-maçonnerie, naissait de ce décor et devait sembler passablement ridicule à quiconque n'y participait point.

Manquait-il encore quelqu'un ? D'un œil auquel rien n'échappait, le vieux maître inspecta la salle de bas en haut : tout le monde était à son poste. Le fauteuil de gauche voisin du sien était évidemment occupé par le Dr Ferro, un pédiatre célèbre qui aurait laissé mourir des milliers de petits clients plutôt que de manquer une première. (La chose suggéra même à Cottes un amusant calembour où il était question d'Hérode, d'enfants galiléens, et qu'il se promit de « placer » à l'occasion.) A sa droite, le vieux couple qu'il avait baptisé « les parents pauvres », en habit et robe du soir, bien sûr, mais élimés et cent fois vus. L'homme et la femme étaient de toutes les premières, applaudissaient frénétiquement quel que soit le spectacle, ne parlaient à personne, ne saluaient personne, n'échangeaient pas le moindre mot entre eux. Tant et si bien qu'on avait fini par les considérer comme des claqueurs de luxe, établis au point le plus aristocratique des fauteuils d'orchestre pour donner le signal des bravos. Plus loin, l'excellent professeur Schiassi, l'économiste, devenu surtout fameux pour avoir suivi Toscanini des années durant, en quelque endroit qu'il se rendît pour y diriger des concerts. Toutefois, comme Schiassi était alors fort désargenté, il voyageait à bicyclette, dormait dans les jardins publics et se nourrissait de provisions emportées dans un havresac.

Et il y avait encore Beccian, l'ingénieur hydraulicien, vraisemblablement riche à milliards, mélomane timide et malchanceux,

qui avait soupiré pendant plus de dix ans, en amoureux transi, et fait d'incroyables prodiges de diplomatie pour devenir conseiller artistique de la Société du *Quartetto*. Depuis sa toute récente nomination, il avait brusquement affiché, tant chez lui qu'à ses bureaux, une suffisance telle qu'elle le rendait proprement insupportable. Et lui qui, quelques semaines plus tôt, n'osait seulement pas adresser la parole au dernier des contrebassistes, portait maintenant des jugements définitifs sur Purcell et d'Indy. Il y avait la très belle Maddi Canestrini, avec son minuscule mari. A chaque nouvel opéra, cette ex-demoiselle de magasin se faisait endoctriner durant l'après-midi par un professeur d'histoire de la musique, afin de ne pas paraître trop ignare. Jamais on n'avait eu loisir d'admirer aussi complètement sa célèbre poitrine qui, dit un quidam, resplendissait véritablement au milieu de la foule comme le phare du cap de Bonne-Espérance. Il y avait la princesse Wurz-Montague, au grand nez d'oiseau de proie, venue tout exprès d'Egypte avec ses quatre filles. Dans la pénombre d'une baignoire d'avant-scène, brasillaient les yeux concupiscents du comte Noce, un barbu qui n'assistait guère qu'aux seuls spectacles où paraissait le corps de ballet. De mémoire d'homme, on ne l'avait jamais entendu exprimer sa jubilation autrement qu'en ces termes immuables : « Ah ! quelle troupe ! Ah ! quels mollets ! » Dans une autre baignoire, trônait l'entière tribu des Salcetti, vieille famille milanaise se flattant de n'avoir jamais manqué une première de la Scala depuis 1837. Et, au fond d'une troisième loge, presque à l'avant-scène, les pauvres marquises Marizzoni — la mère, la fille (qui n'était déjà plus de la première jeunesse) et la tante — lorgnant amèrement la somptueuse première loge nº 14 qui avait longtemps été la leur, et qu'elles avaient dû se résoudre à abandonner cette année pour des raisons d'économie. Réduites à se contenter d'un huitième d'abonnement qui les obligeait quasiment à voisiner avec les petites gens de l'amphithéâtre, elles se tenaient droites, raides et compassées comme des huppes, cherchant à passer inaperçues.

Plus bas, un prince hindou replet et mal identifié commençait à somnoler doucement, sous l'œil vigilant d'un aide de camp en uniforme, cependant que l'aigrette de son turban, oscillant au rythme de sa respiration, dépassait cocassement du bord de sa loge. Non loin de là, une bouleversante jeune femme d'une trentaine d'années se tenait visiblement debout pour se faire admirer : moulée dans une ahurissante robe couleur de feu, décolletée jusqu'à la ceinture et les bras nus, autour desquels un cordon noir s'en-

roulait à la façon d'un serpent. On disait que c'était une vedette de Hollywood ; mais personne n'était d'accord sur son nom. Un enfant l'accompagnait ; un très bel enfant assis auprès d'elle, immobile, affreusement pâle et dont on aurait dit qu'il allait mourir d'une minute à l'autre. Quant aux deux clans rivaux de la noblesse et de la grande bourgeoisie, ils avaient l'un et l'autre renoncé à l'élégante habitude de n'occuper les avant-scènes qu'à demi. Les fils de famille les mieux pourvus de Lombardie s'y congestionnaient en grappes serrées de visages hâlés, de plastrons éblouissants, d'habits de chez le bon faiseur. Contrairement à la coutume — et cela confirmait encore l'éclat exceptionnel de la soirée — on pouvait remarquer un grand nombre de jolies femmes aux décolletés impressionnants. Cottes se promit bien de se livrer, durant un entracte, à certain petit jeu du temps de sa verte jeunesse : admirer « en plongée » ces délectables perspectives. Et il décida de choisir pour ce faire la troisième loge où étincelaient les émeraudes énormes de Flavia Sol, qui était aussi bonne amie que remarquable contralto.

Sur tant de frivole splendeur tranchait, seule, une deuxième loge, semblable à quelque ténébreux œil fixe au milieu d'un frissonnant parterre de fleurs. Deux hommes s'y voyaient assis, cependant qu'un troisième se tenait debout entre eux. Agés chacun de trente à quarante ans, ils montraient, au-dessus de vestons croisés noirs et de cravates sombres, des visages ténébreux, émaciés. Immobiles, impassibles, étrangers à tout ce qui se passait autour d'eux, ils fixaient obstinément le rideau de scène comme s'il avait été l'unique chose vraiment digne d'intérêt. Ils n'avaient point l'air de spectateurs venus là pour se distraire, mais bien plutôt des juges de quelque tribunal sinistre, lesquels, ayant prononcé leur sentence et n'attendant plus que son exécution, préféraient ne pas regarder les condamnés, non point tellement par pitié que par dégoût. Certains, qui les observèrent un moment, en éprouvèrent une étrange sensation de malaise. Qui donc étaient-ils ? Comment avaient-ils le front d'assombrir la Scala de leur funèbre présence ? Etait-ce un défi ? Dans quel but, alors ? Quand il les remarqua, le maître Cottes lui-même demeura quelque peu perplexe. C'était là une fausse note des plus déplaisantes. Et il en ressentit une crainte vague, si bien qu'il n'osa pas diriger ses jumelles vers les trois hommes. La salle s'éteignit à ce moment précis. Alors, contrastant avec l'obscurité ambiante, la réverbération luminescente qui montait de la fosse d'orchestre éclaira le visage décharné de Max

Nieberl, le spécialiste de l'opéra moderne, debout au milieu de ses musiciens.

S'il se trouvait ce soir-là dans la salle des spectateurs pusillanimes ou inquiets, ce n'était certes pas la musique de Grossgemüth, les fureurs du Tétrarque, les interventions impétueuses du chœur juché au sommet d'une sorte de rocher conique (ses invectives tombaient sur le public comme autant de cataractes, le faisant fréquemment sursauter), non plus que les décors hallucinés, qui pouvaient les réconforter. Oui, cet oratorio renfermait une puissance indéniable ; mais à quel prix ! Les instruments, les musiciens, le chœur, les chanteurs, le corps de ballet (qui, chargé comme il l'était d'un minutieux contrepoint explicatif mimé, ne quittait presque jamais la scène, tandis que les protagonistes ne bougeaient guère), le chef d'orchestre et les spectateurs eux-mêmes étaient soumis à l'effort le plus rude qu'on leur pouvait demander. A la fin de la première partie, les applaudissements témoignèrent moins d'une approbation spontanée que d'un besoin physique d'alléger la tension. L'admirable salle vibrait tout entière. Au troisième rappel, la gigantesque silhouette de Grossgemüth apparut au milieu de ses interprètes ; et le *maestro*, inclinant mécaniquement la tête, répondit aux bravos par de brefs sourires contraints. Claudio Cottes se souvint des trois messieurs lugubres et, tout en continuant d'applaudir, il leva les yeux : ils étaient toujours là, pareillement immobiles, pareillement impassibles ; ils n'avaient point bougé d'un millimètre ; ils n'applaudissaient pas, ne parlaient point, ne semblaient même pas vivants. Et si c'étaient des mannequins ? Ils ne bougèrent pas davantage, même quand la plupart des spectateurs eurent envahi le foyer.

Ce fut justement durant ce premier entracte que se mirent à courir dans le public des rumeurs donnant à entendre qu'une sorte de révolution couvait en ville. Mais grâce à l'instinctive discrétion des spectateurs, elles ne se propagèrent qu'en sourdine, insensiblement. Elles ne parvinrent point à prendre le dessus sur les discussions animées soulevées par l'œuvre de Grossgemüth et auxquelles le vieux Cottes participa, sans cependant se prononcer, à grand renfort d'amusants commentaires en dialecte milanais. Finalement une sonnerie retentit, qui annonçait le début de la seconde partie du spectacle. Cottes, descendant déjà l'escalier qui flanque le Musée Théâtral, en vint à côtoyer un monsieur dont le visage ne lui était pas inconnu, mais sur lequel il n'arrivait point

à mettre un nom. Ledit monsieur l'aperçut à son tour et lui sourit d'un air narquois. « Oh ! parfait, mon cher maître... » s'exclama-t-il. « Je suis fort heureux de vous rencontrer, car j'ai justement quelque chose à vous dire... » Il parlait doucement, d'un ton très affecté, cependant qu'ils continuaient à descendre de concert. Une brusque bousculade les sépara durant un instant. « Ah ! vous revoilà ! » s'écria le monsieur quand ils se retrouvèrent. « Où diable étiez-vous passé ? J'ai bien cru que les entrailles de la terre vous avaient englouti... Comme don Juan ! » Et la comparaison lui parut si plaisante qu'il éclata de rire, et n'en finissait plus. C'était un monsieur blafard, d'aspect douteux, un intellectuel de bonne famille mais, semblait-il, déchu, à voir son smoking désuet, sa chemise molle plus très fraîche et ses ongles en deuil. Le vieux Cottes, visiblement embarrassé, attendait la suite. Ils arrivaient aux dernières marches.

« Bon !... » reprit alors avec circonspection le monsieur rencontré Dieu sait où. « Mais il faut me promettre de garder pour vous ce que je vais vous dire... Pour vous, vous comprenez ?... Maintenant n'allez pas vous imaginer des choses qui n'existent point... Ne voyez surtout pas en moi — comment dire ? — un représentant officieux... un porte-parole... C'est bien ainsi qu'on dit aujourd'hui, n'est-ce pas ? »

— « Oui, oui, » dit Cottes qui sentait renaître, avec une acuité accrue, ce même malaise qu'il avait déjà éprouvé lors de sa rencontre avec Bombassei. « Oui... Mais je ne vois pas où vous voulez en venir... » Une sonnerie se fit entendre. Ils se trouvaient alors dans le long couloir qui longe l'orchestre, à gauche. Ils étaient sur le point de gravir les quelques marches qui donnent accès aux fauteuils.

Là, l'étrange monsieur s'immobilisa. « Maintenant il faut que je vous quitte, » dit-il. « Je ne suis pas à l'orchestre, moi... Eh bien... il me suffira de vous dire ceci : votre fils, le compositeur... il serait peut-être préférable... Un peu de prudence, quoi !... Ce n'est plus un gamin, n'est-ce pas, maître ?... Mais allez, allez, je vous en prie, on a déjà éteint... Et je n'ai que trop parlé, pas vrai ? » Il se mit à rire, s'inclina sans tendre la main et s'éloigna rapidement, en courant presque, sur le tapis rouge du long couloir désert.

Le vieux Cottes se glissa machinalement dans la salle, effectivement éteinte, s'excusa et regagna sa place. Il était profondément troublé. Qu'est-ce que ce fou d'Arduino pouvait bien manigancer ? On aurait dit que tout Milan le savait, tandis que lui, qui était

pourtant son père, n'en avait pas la moindre idée. Et qui pouvait être ce mystérieux monsieur ? Où le lui avait-on présenté ? Il s'efforça, sans succès, de se remémorer les circonstances de leur première rencontre. Il ne lui parut point qu'elle s'était produite dans les milieux musicaux. Où donc, alors ? A l'étranger, peut-être ? Ou bien à l'hôtel pendant les vacances ? Non, il ne parvenait absolument pas à se souvenir. Pendant ce temps, sur la scène, la provocante Martha Witt, à demi-nue sous un accoutrement barbare, approchait avec des grâces reptiliennes du palais du Tétrarque pour y mimer l'entrée de la Peur, ou quelque chose de ce genre.

On arriva tant bien que mal au second entracte. Et dès que la salle fut rallumée, le vieux Cottes chercha anxieusement autour de lui le monsieur de tout à l'heure. Il voulait l'interroger, lui demander des explications ; l'autre ne pouvait pas les lui refuser. Mais il ne se voyait nulle part. Alors, et presque malgré lui, le regard du virtuose se porta vers la loge où se trouvaient les sombres spectateurs. Ils n'étaient plus trois ; il y en avait maintenant un quatrième, aussi ténébreux que les autres, qui se tenait un peu en retrait ; mais qui, lui, portait un smoking. Un smoking affreusement démodé (Cottes n'hésita plus à se servir de ses jumelles), avec une chemise molle d'une fraîcheur douteuse. Et contrairement à ses trois compagnons, le nouveau venu riait, d'un air sardonique. Un frisson courut entre les épaules du vieux maître.

Il se tourna vers le Dr Ferro comme quelqu'un qui, sur le point de se noyer, se raccroche à la première chose qui lui tombe sous la main.

— « Je vous demande pardon, » dit-il vivement, « mais pourriez-vous me dire qui sont ces vilains bonshommes, là-haut dans cette troisième loge, à gauche de la dame en violet ? »

— « Ces croque-morts ? » s'esclaffa le docteur. « Mais c'est l'Etat-Major ! L'Etat-Major presque au complet... »

— « L'Etat-Major ? Quel Etat-Major ? »

Ferro semblait s'amuser beaucoup. « Vous au moins, mon cher maître, vous vivez vraiment dans les nuages. Vous en avez de la chance ! »

— « Quel Etat-Major ? » insista Cottes qui commençait à s'énerver.

— « Mais celui des Morzi, sacrebleu ! »

— « Des Morzi ? » répéta comme un écho le vieillard, en proie aux plus sombres pressentiments. Les Morzi, un nom terrible ! Lui, Cottes, n'était ni pour ni contre ; il ignorait même qui ils

étaient ; il n'avait jamais voulu le savoir, du reste. Il savait seulement qu'ils étaient dangereux, et qu'il valait mieux ne pas les provoquer. Et ce malheureux Arduino se les était mis à dos, s'était attiré leur inimitié. Il n'y avait pas d'autre explication. Voilà donc à quoi s'occupait ce gamin sans cervelle, au lieu de mettre un peu de bon sens dans sa musique : de politique et de complots. Père indulgent, bien sûr ; discret, compréhensif même. Tant qu'on voudra. Mais demain on allait l'entendre, bon Dieu ! Courir à sa perte aussi bêtement ! Et là-dessus, Cottes renonça à l'idée d'interroger le monsieur de tout à l'heure. Il se disait que ç'aurait été inutile, sinon dangereux. Les Morzi ne badinaient pas. Encore heureux qu'ils aient eu la bonté de le mettre en garde. Il se retourna. Il avait l'impression que la salle tout entière avait les yeux fixés sur lui et le désapprouvait. De sales types, ces Morzi. Et puissants, avec ça ! Insaisissables. Pourquoi les braver ?

Il s'ébroua péniblement.

— « Vous ne vous sentez pas bien, mon cher maître ? » lui demanda le Dr Ferro.

— « Comment ? Pourquoi donc ? » dit le vieillard en reprenant lentement ses esprits.

— « Vous êtes devenu tout pâle. Ça arrive, des fois, par cette chaleur. Excusez-moi... »

— « Au contraire, je vous remercie... » répondit Cottes. « Vous avez raison, un coup de fatigue... Hé, je me fais vieux ! » Il se redressa, se dirigea vers la sortie. Et de même que les premiers rayons du soleil dissipent au matin les cauchemars de la nuit, la vue de la société fortunée, élégante, bien portante, parfumée, qui se pressait nombreuse et animée parmi le marbre et les ors du foyer, tira le vieil artiste du marasme où l'avait plongé sa récente découverte. Décidé à se changer les idées, il s'approcha d'un petit groupe de critiques qui discutaient ferme.

— « Quoi qu'il en soit, » disait l'un, « il y a tout de même les chœurs. C'est indéniable. »

— « Les chœurs sont à la musique, » répliqua un autre, « ce que les têtes de vieillards sont à la peinture. Ils font immanquablement de l'effet ; mais on ne se méfie jamais assez de l'effet. »

— « D'accord, » enchaîna un troisième réputé pour sa naïveté. « Mais si l'on continue de ce pas... La musique d'aujourd'hui ne recherche pas l'effet ; elle n'est point aimable, ni passionnée, ni audible, ni instinctive, ni facile, ni prosaïque... Parfait ! Mais alors

dites-moi un peu ce qu'il en reste ? » Cottes pensa aux compositions de son fils.

Ce fut un grand succès. Sans doute était-il plus que problématique qu'il y eût, dans toute la Scala, un seul spectateur à qui la musique du *Massacre* plaisait sincèrement. Mais il y avait chez la plupart un vif désir de se montrer à la hauteur de la situation, de passer pour être d'avant-garde. Et l'on peut bien dire que, de ce point de vue-là, une sorte d'émulation se faisait tacitement jour. D'autre part, quand on se met en tête de disséquer à fond une musique pour en découvrir, avec toutes ses beautés en puissance, les qualités d'invention et la signification cachée, on n'en finit plus de s'autosuggestionner. Et puis la musique moderne avait-elle jamais été un divertissement ? On savait de toute éternité que les chefs de file de la nouvelle musique se refusaient absolument à « distraire ». Et c'était une sottise impardonnable que d'espérer les voir changer d'avis. Pour ceux qui tenaient vraiment à s'amuser, n'y avait-il pas déjà le music-hall et les fêtes foraines des boulevards extérieurs ? Du reste, l'excitation nerveuse que provoquaient l'orchestre de Grossgemüth, les voix constamment poussées aux limites de leur registre et, surtout, les chœurs martelants, n'était pas à dédaigner. On ne pouvait nier qu'en un certain sens le public avait été empoigné, quoique un peu brutalement. L'espèce de frénésie qui, se libérant à chacun des silences, forçait les spectateurs à applaudir, à crier « bravo ! », à s'agiter, n'était-ce point déjà un magnifique résultat pour un compositeur ?

L'enthousiasme n'atteignit pourtant à son comble qu'avec la longue, l'angoissante dernière scène de l'oratorio, quand les soldats d'Hérode investirent Bethléem pour s'y saisir des enfants et que les mères les leur disputèrent sur le seuil des maisons jusqu'à ce qu'enfin l'armée l'emportât, que le ciel s'obscurcît, et qu'une éclatante sonnerie de trompettes annonçât, du fond de la scène, que l'Enfant-Dieu était sauvé. Il faut dire que l'auteur des décors, celui des costumes et, surtout, Johann Monclar, auteur de la chorégraphie, et, au surplus, inspirateur de l'ensemble de la mise en scène, étaient parvenus à éviter toute ambiguïté : le demi-scandale de Paris leur avait mis la puce à l'oreille. Non pas qu'Hérode ressemblât à Hitler, mais il avait un air résolument nordique qui rappelait davantage Siegfried que le maître de la Galilée. Quant à ses soldats, leur allure et, plus spécialement, leur casque ne permet-

taient plus d'équivoque. « Mais ça, » s'exclama Cottes en milanais, « ce n'est pas le palais d'Hérode ! Ils auraient dû écrire dessus *Oberkommandantur !* »

Les décors parurent fort beaux. On sait déjà l'effet extraordinaire qu'avait produit le tragique ballet final où s'affrontaient les soldats égorgeurs et les mères, cependant que le chœur hurlait frénétiquement sur son rocher. Le « truc » de Monclar — au demeurant pas très nouveau — était tout simple: les soldats étaient noirs de la tête aux pieds ; les mères, entièrement blanches ; et les enfants, représentés par des poupards de bois (exécutés d'après un dessin du sculpteur Ballarin, lisait-on sur le programme), d'un rouge vif et brillant qui impressionnait fort. Les différentes figures dont ces trois couleurs étaient, sur le fond violacé du décor — et à un rythme toujours croissant — la composante majeure, furent maintes fois interrompues par des salves d'applaudissements. « Regardez comme Grossgemüth est rayonnant ! » s'exclama un monsieur derrière Cottes quand le *maestro* vint saluer. — « Forcément ! » répliqua le vieux maître en s'obstinant à parler milanais, « il a le crâne pareil à un miroir ! » De fait, le célèbre compositeur était chauve (ou tondu ?) comme un œuf.

La loge des Morzi était déjà vide.

Dans cette atmosphère d'euphorie, cependant que la plupart des spectateurs rentraient chez eux, le gratin gagna le foyer où devait avoir lieu la réception. De magnifiques pots d'hortensias blancs et roses, qu'on n'avait pas vus durant les entractes, avaient été placés dans les encoignures de la salle étincelante. Le directeur artistique, le *maestro* Rossi-Dani, se tenait à l'une des deux portes pour accueillir les invités, tandis que l'administrateur-général, le Dr Hirsch, flanquait l'autre en compagnie de sa femme, un laideron, mais fort aimable. Un peu en retrait, car elle ne tenait pas plus à passer inaperçue qu'à afficher une autorité qu'elle ne détenait point officiellement, Mme Passalacqua — qu'on appelait plus communément Mme Clara — bavardait avec le vénérable *maestro* Corallo.

Secrétaire et bras droit, durant de longues années, du *maestro* Tarra, alors directeur artistique, Mme Passalacqua, demeurée veuve à moins de trente ans, née d'une famille riche, apparentée à la grosse bourgeoisie industrielle milanaise, avait réussi à persuader tout un chacun qu'elle était indispensable même après la mort de Tarra. Elle avait naturellement des ennemis, lesquels la disaient intrigante : ce qui ne les empêchaient point de la saluer bien bas

lorsqu'il leur arrivait de la rencontrer. On la craignait, encore que ce fût probablement sans raison. Et les différents directeurs artistiques et administrateurs-généraux qui s'étaient succédés avaient tout de suite compris qu'il y avait avantage à s'en faire une amie. Ils lui demandaient conseil quand il s'agissait de composer une affiche, la consultaient sur le choix des interprètes et l'envoyaient chercher lorsqu'il était question d'aplanir quelque différend opposant les artistes à l'administration. Il est juste de dire qu'elle y parvenait à merveille. Du reste, pour sauvegarder les apparences, on l'avait nommée conseillère de l'Office autonome de gestion du Théâtre de la Scala depuis un temps immémorial : un siège en quelque sorte viager et que nul n'avait jamais songé à lui disputer. Un seul administrateur-général, nommé par le fascisme, le commandeur Mancuso — une bonne pâte d'homme, quoique peu au fait des usages du monde — avait tenté de l'écarter. Trois mois plus tard, et sans qu'on sache comment, il était remplacé.

Mme Clara était une petite femme plutôt laide, maigrichonne, négligée et d'aspect insignifiant. D'une fracture du fémur due à une chute de cheval, et datant du temps de sa jeunesse, il lui était restée une légère claudication (d'où le surnom de « diablesse boiteuse » que lui donnaient ses détracteurs). Pourtant, l'intelligence qui émanait de son visage ne tardait pas à séduire. Et plus d'un, chose étrange, avait été amoureux d'elle. Maintenant, à soixante ans passés, et sans doute beaucoup en raison du prestige de l'âge, elle voyait son pouvoir s'affirmer davantage encore. Au vrai, l'administrateur-général et le directeur artistique n'étaient guère plus que des fonctionnaires à ses ordres ; mais elle manœuvrait avec une telle habileté que les deux hommes ne s'apercevaient de rien, et qu'ils étaient au contraire persuadés de régenter le théâtre en dictateurs.

Les invités entraient à flots : des hommes connus et admirés ; du sang bleu ; des toilettes tout juste arrivées de Paris ; des bijoux célèbres ; des bouches, des épaules et des seins que même les regards les plus austères ne se refusaient pas. Mais, dans le même temps, entrait aussi la peur. Une peur qui n'avait été jusque-là qu'une rumeur vague, incroyable, et qui n'avait point eu d'écho véritable. Les bruits divers et souvent contradictoires avaient fini, se confirmant l'un l'autre, par se fondre et prendre corps. On chuchotait ici et là, on se murmurait des choses à l'oreille ; et des rires sceptiques s'entendaient avec les exclamations incrédules de ceux qui ne voulaient rien prendre au tragique. Ce fut à cet

instant précis que Grossgemüth entra, suivi de ses interprètes. Les présentations, faites en français, furent passablement laborieuses. Puis, jouant comme il sied l'indifférence, le compositeur se laissa accompagner au buffet par Mme Clara qui ne le quittait pas d'une semelle.

Comme il arrive en ces cas-là, les connaissances en langues étrangères furent mises à rude épreuve.

— « *Un chef-d'œuvre, un vrai chef-d'œuvre !* » (1) ne cessait de répéter le Dr Hirsch, l'administrateur-général — Napolitain de vieille souche malgré son nom — comme s'il n'avait su que ces seuls mots-là. Grossgemüth lui-même, bien qu'installé depuis longtemps en Dauphiné, ne semblait guère plus à son aise, et son accent guttural n'arrangeait pas les choses. Nieberl, le chef d'orchestre — Allemand authentique, lui — ne savait que quelques mots de français. Aussi la conversation fut-elle longue à se mettre en train. Une compensation attendait toutefois les messieurs qui s'empressaient galamment autour de Martha Witt : la danseuse, quoique native de Brême, parlait — ô miracle ! — assez correctement l'italien, encore qu'avec un curieux accent de Bologne.

Les groupes commençaient à se former, cependant que les extras, portant à bout de bras des plateaux chargés de coupes de champagne et de petits fours, se faufilaient parmi les invités.

Grossgemüth s'entretenait à voix basse, avec sa secrétaire, de choses apparemment fort importantes.

— « *Je crois bien avoir aperçu Lenôtre,* » lui disait-il. « *Etes-vous vraiment sûre qu'il ne soit pas venu ?* » Lenôtre était ce critique du *Monde* qui l'avait proprement éreinté lors de la première parisienne ; et, s'il avait fait le voyage de Milan, s'il avait été présent à la Scala, ç'aurait été une bien belle revanche pour Grossgemüth. Mais Lenôtre n'était pas là.

« *A quelle heure me sera-t-il possible de lire le* Corriere della Sera ? » demandait à présent à Mme Clara le maître alsacien, avec le sans-gêne des grands de ce monde. « *C'est bien celui de vos journaux qui fait le plus autorité, n'est-ce pas, madame ?* »

— « *C'est du moins ce qu'on dit,* » répondit en souriant Mme Clara. « *Il vous faudra patienter jusqu'à demain matin...* »

— « *On le fait durant la nuit, n'est-ce pas, madame ?* »

— « *Oui, car l'une de ses éditions paraît le matin. Mais je crois pouvoir vous assurer qu'on y lira une espèce de panégyrique. On*

(1) Cette phrase est en français dans le texte, de même que toutes celles, également en italique, qu'on lira plus loin. (N. D. T.)

m'a dit que Frati, son critique, avait l'air terriblement bouleversé. »

— « *Oh ! je n'en demande pas tant !... Cette soirée, madame, a déjà pour moi la splendeur, l'euphorie de certains rêves... A propos, il me souvient d'un autre journal... Le* Messaro, *si je ne me trompe...* »

— « *Le* Messaro ? » Mme Clara ne voyait pas de quoi il pouvait bien s'agir.

— « *Le* Messaggero, *peut-être ?* » suggéra le Dr Hirsch.

— « *Oui, oui, c'est cela. Je voulais dire le* Messaggero... »

— « *Mais c'est un quotidien romain, le* Messaggero *!* »

— « *Il a tout de même envoyé son critique,* » s'exclama triomphalement un monsieur qu'on n'avait jamais vu ; puis il ajouta cette phrase demeurée célèbre, et dont le seul Grossgemüth ne parut point apprécier toute la saveur : « *Pour l'instant, il est là-bas derrière à téléphoner son reportage !* »

— « *Ah ! merci bien. Il faudra que je le lise demain, ce* Messaggero, » dit le *maestro.* Puis se tournant vers sa secrétaire, il expliqua : « *C'est tout de même un journal de Rome, vous comprenez...* »

A ce moment, le directeur artistique s'avança et offrit à Grossgemüth, au nom de l'Office autonome de gestion du Théâtre de la Scala, une médaille d'or où étaient gravés le titre de l'oratorio, la date de la première, et qui reposait dans un écrin de satin bleu. Comme il fallait s'y attendre, le gigantesque compositeur fit d'abord mine de refuser ; puis il se confondit en remerciements et, durant quelques secondes, parut véritablement ému. Après quoi, il remit l'écrin à sa secrétaire. Celle-ci l'ouvrit pour admirer la médaille, sourit aux anges et se pencha vers le *maestro.*

— « *Epatant !* » lui murmura-t-elle à l'oreille. « *Mais, je m'y connais, ce n'est que du vermeil !* »

La plupart des invités s'intéressaient à bien autre chose. Un massacre possible, et qui n'était pas celui des Innocents, ne laissait pas de les inquiéter fort. Que les Morzi projetassent une action de masse n'était plus, maintenant, un secret connu de ceux-là seuls qui se flattaient toujours d'être les mieux informés. Et les bruits qui faisaient état de la chose avaient, à la longue, fini par toucher aussi ces spectateurs qui, comme le maître Claudio Cottes, avaient pour habitude d'être constamment dans la lune. Mais, à dire vrai, beaucoup ne leur accordaient aucun crédit. « La police a de nouveau été renforcée ce mois-ci, » disaient-ils. « Et elle compte désormais plus de vingt mille agents pour le seul Milan. Puis il y a

encore les carabiniers... L'armée, aussi... » — « L'armée ! Sait-on seulement ce qu'elle fera, le moment venu ? Si on lui donnait l'ordre d'ouvrir le feu, croyez-vous vraiment qu'elle tirerait ? » — « J'ai eu l'occasion de parler ces jours-ci avec le général De Matteis : il se porte garant du moral des troupes... Toutefois, il reconnaît que les armes classiques ne suffiraient pas... » — « Ne suffiraient pas à quoi ? » — « A maintenir l'ordre public. D'après lui, il faudrait davantage de grenades lacrymogènes. Et puis il disait que dans ces cas-là rien ne remplace la cavalerie. Mais que vaut-elle présentement, la cavalerie, hein ?... Pas grand-chose, encore qu'elle fasse beaucoup de bruit... » — « Tu ne penses pas qu'il vaudrait mieux rentrer à la maison ? » — « A la maison ! Pour quoi faire ? Crois-tu vraiment que nous y serions plus en sûreté ? » — « Voyons, chère madame, ne poussez pas les choses au noir. Il faut d'abord voir ce qui va se passer. Et s'il se passe effectivement quelque chose, ce ne sera pas avant demain ou après-demain. On n'a jamais vu de révolution éclater en pleine nuit... Les rues désertes... les portes closes... Pour les forces de l'ordre, ce serait aussi simple que d'aller à la noce ! » — « La révolution ! Tu entends, Beppe ? C'est épouvantable. Ce monsieur vient de dire qu'il y a la révolution... Alors qu'est-ce qu'on va faire, Beppe ?... Mais secoue-toi donc, dis quelque chose, Beppe, au lieu de rester là comme une momie ! » — « Vous avez vu ? Au troisième acte, il n'y avait plus personne dans la loge des Morzi. » — « Celles de la Questure et de la Préfecture étaient également vides, comme aussi celles de l'Armée. Il ne restait même pas les dames... Sauve-qui-peut général, mon cher... A croire que tout ce beau monde répondait à un mot d'ordre. » — « Ah ! c'est qu'ils ne dorment pas à la Préfecture. Ils sont au courant... Il y a des mouchards même chez les Morzi, et jusque dans leurs cellules des faubourgs... » Les langues allaient bon train. Tout le monde, à cette heure-là, aurait de beaucoup préféré être rentré chez soi. Mais personne n'osait s'en aller. On avait bien trop peur de se retrouver seuls, trop peur d'« écouter » le silence, de ne rien savoir et d'attendre, en fumant dans son lit, l'explosion des premières fureurs. Tandis que là, parmi tous ces gens connus, dans ce milieu strictement apolitique, avec tous ces personnages d'importance, on se sentait presque en sécurité, quasiment en terre étrangère, comme si la Scala avait joui de l'extra-territorialité. Et puis il était absolument impossible de seulement imaginer que toute cette société traditionnelle, aimable, aristocratique, policée et encore si puissante, que tous ces hommes de talent, toutes ces femmes char-

mantes et qui aimaient tant la vie, puissent être balayés d'un seul coup.

Avec ce cynisme mondain qu'il était le seul à trouver de bon goût, Teodoro Clissi, l'« Anatole France italien » — ainsi qu'on l'avait surnommé quelque trente ans plus tôt — portant beau, avec un visage rose de chérubin flétri et des moustaches d'intellectuel outrageusement démodées, décrivait plaisamment, dans une encoignure, ce que tout le monde craignait de voir bientôt se produire :

— « Première phase, » disait-il avec un faux air doctoral, en prenant son pouce gauche entre deux doigts de sa main droite, comme on le fait pour apprendre à compter aux petits enfants, « première phase : occupation des centres névralgiques de la ville... Fasse le ciel que cela ne se soit pas déjà produit. » Et là-dessus, il consulta son bracelet-montre. « Seconde phase, mes bons amis ; arrestation des éléments hostiles... »

— « Mon Dieu ! » s'écria Mariù Gabrielli, la femme du financier. « Et dire que mes pauvres petits sont seuls à la maison ! »

— « Pas les enfants, chère madame ! Ne craignez rien, » assura Clissi. « Il ne s'agit que de chasser le gros gibier. Pas les enfants. Rien que les adultes, et à condition qu'ils soient bien gras encore ! »

Et il se mit à rire de sa plaisanterie.

— « Tu as pourtant une nurse chez toi ! » s'exclama la belle et sotte Ketti Introzzi qui n'en ratait pas une.

Une voix retentit, fraîche et malicieuse tout ensemble :

— « Dites-moi, Clissi, vous les trouvez vraiment drôles, vos petites histoires ? »

C'était Liselore Bini, la jeune femme peut-être la plus brillante de tout Milan, qui attirait immanquablement la sympathie par cet éclat du visage et cette sincérité sans fard que donnent seuls beaucoup d'esprit ou une indiscutable supériorité sociale.

— « Eh bien, voilà... » répondit, en plaisantant toujours, le romancier tout de même un peu interdit. « Je pense qu'il est plus opportun que jamais d'instruire les dames ici présentes des nouveautés... »

— « Excusez-moi, Clissi, mais j'aimerais que vous me répondiez franchement : tiendriez-vous ici, ce soir, ces mêmes propos, si vous ne vous sentiez pas tranquille ? »

— « Pourquoi tranquille ? »

— « Voyons, Clissi, ne m'obligez pas à dire ce que tout le monde sait déjà. Du reste, pourquoi vous reprocherait-on d'avoir de bons amis chez — comment dit-on ? — chez les révolutionnaires ?... Vous

avez bien fait, très bien fait, au contraire... Et nous ne tarderons peut-être pas à le constater... Vous savez mieux que personne qu'on ne vous y « collera » pas... »

— « Où ça ? Où ça ? » demanda Clissi en pâlissant.

— « Au mur, que diable ! » Et elle lui tourna le dos, parmi les rires étouffés de ceux qui les entouraient.

Le groupe se divisa. Clissi demeura presque seul. Les autres firent cercle, un peu plus loin, autour de Liselore. Comme si ç'avait été là une sorte de bivouac, le bivouac du désespoir, le dernier de son petit monde, Liselore Bini s'accroupit languissamment sur le sol, froissant sous elle, parmi les mégots et le champagne renversé, la somptueuse robe de Balmain qui, à vue de nez, n'avait pas coûté moins de quatre cent mille lires. Et, s'adressant à un accusateur imaginaire, elle prit ardemment la défense de sa classe. Mais comme personne ne la contredisait, elle avait l'impression de ne pas être bien comprise et s'acharnait puérilement, en prenant à témoin ses amis restés debout : « Ignorent-ils donc tous les sacrifices que nous avons déjà faits ? Savent-ils, non, que nous n'avons plus un sou en banque ?... Les bijoux ? Tenez, les voici, les bijoux ! » Et ce disant, elle faisait mine d'ôter son bracelet d'or massif où brillait une topaze de deux cents grammes. « Et après ? Quand bien même on leur donnerait toute cette quincaillerie, qu'est-ce que ça changerait ?... Non, non, ce n'est pas à cause de cela... » Maintenant elle sanglotait presque. « C'est surtout qu'ils ne peuvent vraiment pas nous voir... Ils n'admettent pas qu'il y ait des gens comme nous... que nous ne sentions pas mauvais comme eux... La voilà bien leur « nouvelle justice », à ces salauds !... »

— « Un peu de prudence, Liselore, » dit un jeune homme. « On ne sait jamais qui peut nous écouter. »

— « De la prudence, tu parles ! Crois-tu donc que j'ignore que mon mari et moi sommes les premiers de la liste ! Et tu me dis d'être prudente !... Mais nous ne l'avons été que trop, prudents ; et tout le mal vient de là. Maintenant, peut-être bien... » Elle s'interrompit et conclut : « Tout compte fait, il vaut sans doute mieux que je me taise. »

Le premier de tous à perdre vraiment la tête avait été, bien sûr, le maître Claudio Cottes. De même que — pour user d'une comparaison classique — l'explorateur qui a côtoyé de fort loin, afin de ne pas s'attirer d'ennuis, un territoire infesté de cannibales, et a parcouru durant de longs jours des régions sûres, se prend brusquement à frémir — alors qu'il ne croit déjà plus au danger

— en voyant pointer derrière sa tente par centaines, au travers des buissons, les javelots des Niam-Niams, cependant qu'étincellent entre les ramures leurs prunelles faméliques, de même le vieux pianiste avait tremblé de tous ses membres à la nouvelle que les Morzi passaient à l'action. Tout lui était tombé dessus en l'espace de quelques heures : l'angoisse prémonitoire qu'avait provoquée le mystérieux appel téléphonique ; les paroles ambiguës de Bombassei ; l'avertissement de l'étrange monsieur du premier entracte ; et, maintenant, l'imminente catastrophe. Quel imbécile que cet Arduino ! Si les Morzi réussissaient leur coup, nul doute qu'il ne soit parmi les tout premiers dont on réglerait le compte. Maintenant, il était déjà trop tard pour tenter de le tirer de là. Cottes se consolait pourtant comme il pouvait : « Puisque ce monsieur de tout à l'heure m'a averti, » se disait-il, « ce doit être bon signe. C'est sûrement qu'il n'y a rien de bien sérieux contre Arduino. » Mais son optimisme ne durait guère : « Possible, quoique dans les révolutions on ne fasse pas le détail ! Et si l'avertissement ne m'avait été donné justement que ce soir, par méchanceté, alors qu'Arduino n'avait déjà plus la moindre chance de se sauver ? » Ne sachant plus très bien où il en était, le visage anxieux, le vieux virtuose allait fiévreusement de groupe en groupe dans l'espoir d'y recueillir quelque nouvelle rassurante. Mais il n'y en avait point. Habitués qu'ils étaient à sa jovialité proverbiale, à toujours rire de ses boutades, ses amis s'étonnaient de le voir aussi bouleversé. Mais ils étaient bien trop occupés de leurs propres affaires pour s'intéresser vraiment à cet inoffensif vieillard qui, lui, n'avait absolument aucune raison de craindre quoi que ce soit.

Déambulant de la sorte pour trouver quelque réconfort, Cottes vidait distraitement, l'une après l'autre, les coupes de champagne que les extras offraient généreusement. Et cela ne contribuait guère à lui éclaircir les idées.

Finalement, il s'arrêta à la plus simple des solutions. Et il s'étonna de ne pas y avoir pensé plus tôt : rentrer chez lui, prévenir Arduino et l'envoyer se cacher chez des amis. Grâce à Dieu, il n'en manquait pas, et qui étaient disposés à lui donner asile. Cottes regarda sa montre : une heure dix. Il se dirigea vers le grand escalier.

Mais quelqu'un l'arrêta au moment où il allait passer la porte : « Où allez-vous donc, mon cher maître, à cette heure-ci ? Et pourquoi faites-vous cette tête-là ? Ça ne va pas ? » Ce n'était rien de moins que Mme Clara qui, ayant quitté le groupe le plus éminent,

se tenait debout près de la sortie, en compagnie d'un jeune homme.

— « Oh ! Mme Clara... » s'exclama Cottes en reprenant ses esprits. « Mais où pensez-vous que j'aille à pareille heure ? A mon âge ? Je rentre chez moi, évidemment... »

— « Ecoutez-moi, mon cher maître. » Et, ce disant, Mme Passalacqua prit un ton d'amicale confidence. « Suivez mon conseil : attendez encore un peu. Il vaut mieux ne pas sortir... Dehors, il se passe des choses, vous comprenez ? »

— « Quoi ! Ils ont déjà commencé ? »

— « Ne vous affolez pas, mon cher maître. Cela ne présente aucun danger... Nanni, veux-tu accompagner M. Cottes et lui faire servir un cordial ? »

Nanni était le fils du compositeur Gibelli, un de ses plus vieux amis. Cependant que Mme Clara se dirigeait vers d'autres invités pour les arrêter à la sortie, le jeune homme conduisit Cottes au buffet, tout en le mettant au courant des derniers événements. Me Frigerio, l'avocat, venait tout juste d'arriver ; il était de ces gens qui sont toujours bien informés et, de plus, intime avec le frère du préfet. Il était accouru à la Scala pour conseiller à tous de ne pas bouger. Les Morzi s'étaient rassemblés en différents points de la périphérie et s'apprêtaient à affluer vers le centre. La Préfecture était déjà pratiquement investie. Plusieurs détachements de police se trouvaient isolés et privés de moyens de transport. Bref, la situation était franchement mauvaise. Quitter la Scala, et qui plus est en tenue de soirée, n'était guère recommandé. Il valait mieux attendre, rester là. Les Morzi n'allaient tout de même pas envahir le théâtre.

Ces toutes dernières nouvelles, s'étant répandues comme une traînée de poudre, firent un effet terrible sur les invités. Ce n'était plus le moment de plaisanter. Les conversations languissaient ; et il n'y avait un semblant d'animation qu'autour de Grossgemüth, dont on ne savait trop que faire. Sa femme, fatiguée, avait déjà regagné leur hôtel en voiture depuis plus d'une heure. Comment allait-on maintenant le raccompagner, lui, alors que les rues étaient certainement en pleine effervescence ? Oui, bien sûr, c'était un artiste, un vieux monsieur, un étranger. Et on ne voyait guère de raison de s'en prendre à lui. Mais il y avait tout de même un risque. Son hôtel était assez éloigné, juste en face de la Gare Centrale. Et si on le faisait escorter par des agents de police ? Oui, mais ç'aurait probablement été pire.

Hirsch eut une idée : « Dites-moi, Mme Clara... Si on pouvait

mettre la main sur l'un des chefs des Morzi... Vous n'en avez pas vus par ici ?... Ce serait le meilleur des sauf-conduits. »

— « Evidemment, » reconnut Mme Clara en réfléchissant. « Mais savez-vous que c'est une idée magnifique ? Et nous avons de la chance... Je viens juste d'apercevoir l'un d'eux. Ce n'est pas vraiment un gros bonnet, mais c'est tout de même un député. Lajanni, vous savez... Ce serait parfait ; je vais voir ça tout de suite. »

Ce Lajanni était un homme au visage blafard et aux ongles en deuil. Fort négligé de sa personne, il portait, ce soir-là, un smoking affreusement démodé et une chemise d'une fraîcheur douteuse. S'occupant surtout des questions agraires, il venait rarement à Milan, et on ne le connaissait — très peu — que de vue. Plutôt que de se précipiter au buffet, il était d'abord allé visiter solitairement le Musée Théâtral. Ayant à peine regagné le foyer, il venait de s'asseoir, un peu à l'écart, sur un sopha, tout en fumant une Nationale (1).

Mme Clara se dirigea vers lui sans barguigner. Il se leva.

— « Dites-moi la vérité, mon cher député, » demanda de but en blanc Mme Passalacqua. « Vous êtes ici pour nous surveiller, n'est-ce pas ? »

— « Vous surveiller ! Vraiment ? Et pourquoi donc ? » s'exclama le député stupéfait, en haussant les sourcils.

— « C'est à moi que vous le demandez ? Vous devez pourtant bien savoir quelque chose, puisque vous êtes des Morzi ! »

— « Oh ! si c'est pour ça... bien sûr que je sais quelque chose... Et je le sais même depuis longtemps, s'il faut tout vous dire... Oui, je connaissais le plan de bataille... Malheureusement... »

Mme Clara, sans relever ce « malheureusement », reprit, plus décidée que jamais : « Je sais bien, mon cher député, que tout cela doit vous sembler un peu comique, mais nous nous trouvons dans une situation bien embarrassante : Grossgemüth est fatigué, il a sommeil, et nous ne savons pas comment le reconduire à son hôtel. Vous comprenez, les rues ne sont pas sûres... Alors, on ne sait jamais... une méprise... un incident... c'est si vite fait... D'autre part, comment lui expliquer tout ça ? C'est un étranger, ça ne me paraît pas très indiqué. Et puis... »

Lajanni l'interrompit : « En somme, si j'ai bien compris, on aimerait que je le raccompagne, que je le couvre de mon autorité ; c'est bien ça ? Ah ! ah !... » Et il éclata de rire si bizarrement que

(1) C'est, si l'on veut, la « Gauloise » italienne. (N. D. T.)

Mme Clara en fut gênée. Il agitait la main droite comme pour dire que, bien sûr, il comprenait combien il était impoli de rire de la sorte, qu'il s'en excusait, qu'il en était confus, mais que la chose était vraiment trop drôle. Il finit tout de même par reprendre son souffle et il s'expliqua :

« Le dernier, chère madame ! » s'exclama-t-il, encore tout secoué de rires et d'un ton qui se voulait mondain. « Le dernier des derniers, vous comprenez ? Le dernier de tous ceux qui sont ici, à la Scala, y compris les ouvreuses et les extras... Le dernier qui puisse protéger ce brave Grossgemüth, c'est bien moi... Mon autorité ? Elle est bien bonne ! Mais savez-vous qui les Morzi descendraient le premier, de tous ceux qui se trouvent ici ? Le savez-vous ?... » Et il attendait la réponse.

— « Je ne vois pas... » dit Mme Clara.

— « Celui qui vous parle, chère madame ! Ils me règleraient mon compte avant ceux de tous les autres. »

— « Dois-je comprendre que vous êtes tombé en disgrâce ? » demanda-t-elle sans plus de façons.

— « Exactement. »

— « Comme ça, d'un coup ? Et justement ce soir ? »

— « Oui. Ce sont des choses qui arrivent. Ça s'est passé entre le second et le troisième acte, au cours d'une petite discussion. Mais je suis sûr qu'ils y pensaient depuis des mois. »

— « Eh bien, vous n'en avez pas perdu votre bonne humeur pour autant... »

— « Oh ! vous savez ! nous autres, » expliqua-t-il d'un ton amer, « on s'attend toujours au pire. C'est devenu une habitude mentale. Heureusement, sans ça... »

— « Bien. L'ambassade n'aura servi à rien. Excusez-moi... Et bonne chance, si vous croyez que c'est le moment... » conclut Mme Clara en se retournant, car elle s'éloignait déjà. « Rien à faire, » annonça-t-elle à l'administrateur-général. « Ce député-là vaut maintenant moins que rien... Ne vous inquiétez pas. Laissez-moi me débrouiller avec Grossgemüth. »

Encore que d'assez loin, et en baissant la voix, les invités avaient suivi la conversation en en saisissant au vol quelques bribes. Le moins étonné de tous ne fut certes pas le vieux Cottes : celui qu'on lui disait maintenant être le député Lajanni n'était autre que le mystérieux monsieur qui lui avait parlé d'Arduino.

La conversation de Mme Clara et la familiarité dont elle avait fait montre envers le député des Morzi, le fait, aussi, qu'elle allait

escorter elle-même Grossgemüth à travers la ville, soulevaient de nombreux commentaires. Il y avait donc du vrai, se disait-on, dans ce qu'on murmurait déjà depuis pas mal de temps : Mme Clara intriguait avec les Morzi. Tout en ayant l'air de ne pas faire de politique, elle louvoyait entre les deux factions. C'était logique, au reste, pour qui savait quelle femme elle était. Pouvait-on sincèrement imaginer que Mme Clara n'avait pas envisagé toutes les hypothèses possibles et noué d'étroites amitiés jusque chez les Morzi, afin de conserver son poste ? Beaucoup de dames s'en montraient indignées. Les messieurs, au contraire, se sentaient enclins à l'excuser.

Mais le départ de Grossgemüth en compagnie de Mme Passalacqua — lequel marquait officiellement la fin de la réception — ne fit qu'accroître l'agitation de tous. Toutes les bonnes raisons mondaines qu'on avait encore de ne pas rentrer chez soi s'étaient évanouies. Le prétexte s'écroulait. La soie, les décolletés, les habits, les bijoux, tout le harnois de la fête prit d'un coup l'affligeante lividité des masques quand, aux derniers instants du carnaval, on voit de nouveau se profiler la morne vie de chaque jour. Mais cette fois ce n'était point le carême qui s'annonçait : c'était quelque chose de bien plus terrible, qui se tenait aux aguets pour déferler avec l'aube qui allait poindre.

Un petit groupe sortit sur la terrasse : la place était déserte ; les voitures, assoupies, plus noires que jamais, abandonnées. Et les chauffeurs ? Dormaient-ils, invisibles, sur le siège arrière ? Ou bien avaient-ils rejoint le mouvement révolutionnaire pour y participer ? Mais les globes électriques brillaient comme à l'ordinaire ; tout dormait ; et l'on tendait l'oreille pour tenter d'ouïr quelque grondement lointain qui se serait rapproché, des bruits d'émeute, des coups de feu, le roulement des camions. On n'entendait rien. « Nous ne sommes pas un peu fous, non ? » s'écria quelqu'un. « Et s'ils remarquaient toutes ces lumières ? Rien de tel pour les attirer ici ! » Ils rentrèrent, fermèrent eux-mêmes les persiennes extérieures, cependant que l'un d'eux se mettait en quête du chef électricien. Peu après, les grands lustres du foyer s'éteignirent. Des valets apportèrent une douzaine de candélabres et les posèrent sur le sol. Cela impressionna les esprits comme un présage de mauvais augure.

Les divans étaient rares, aussi les messieurs et les dames, fatigués, commencèrent-ils à s'asseoir par terre, après avoir pris soin d'étendre leurs manteaux sous eux pour ne pas se salir. Une queue se forma, près du Musée, devant un petit cabinet où il y avait le

téléphone. Cottes y prit également son tour, pour au moins essayer d'avertir Arduino du danger qui le menaçait. Autour de lui, nul ne plaisantait plus, nul ne se souvenait plus ni du *Massacre* ni de Grossgemüth.

Le vieux pianiste attendit au moins trois quarts d'heure. Quand enfin il se retrouva seul dans le cabinet (comme il n'avait pas de fenêtres, on y avait laissé la lumière allumée), il se trompa deux fois en formant son numéro d'appel, tant ses mains tremblaient. Finalement, la sonnerie retentit. Elle lui parut amicale : un peu comme la voix rassurante de son vieil appartement. Mais pourquoi ne répondait-on point ? Arduino n'était peut-être pas encore rentré. Il était pourtant plus de deux heures du matin. Et si les Morzi l'avaient déjà arrêté ? Cottes respirait mal. Mon Dieu, pourquoi ne répondait-on pas ? Ah ! Enfin :

— « Allô ! Allô ! » C'était la voix ensommeillée d'Arduino. « Qui est-ce, bon Dieu, à cette heure-ci ? »

— « Allô ! Allô ! » répondit le père. Mais il le regretta aussitôt. Il aurait mieux fait de se taire : il venait brusquement de penser que la ligne risquait d'être surveillée. Qu'allait-il lui dire maintenant ? Lui conseiller de fuir ? Lui expliquer ce qui se passait ? Et si les autres avaient branché la table d'écoute ?

Un prétexte quelconque, voilà ce qu'il fallait. Lui demander, par exemple, de venir immédiatement à la Scala afin de s'y mettre d'accord avec la direction, au sujet d'un concert consacré à ses œuvres. Non, car cela aurait obligé Arduino à sortir. Un prétexte plus banal, alors ? Lui dire qu'il avait oublié son portefeuille à la maison, et que cela l'ennuyait beaucoup ? Ç'aurait été pire. Son fils n'aurait pas su ce qu'il fallait faire, et cela aurait éveillé les soupçons des Morzi — qui écoutaient sûrement.

« Ecoute-moi, écoute-moi... » dit-il pour gagner du temps. Peut-être bien que la seule chose à lui dire, c'était qu'il avait oublié la clef de la porte de l'immeuble : il n'y avait guère de justification plus plausible ni plus anodine pour un appel téléphonique aussi tardif.

« Ecoute-moi, » répéta-t-il, « j'ai oublié la clef de l'immeuble. Je serai en bas dans vingt minutes. » Un brusque sentiment de terreur le submergea : et si Arduino descendait dans la rue pour l'attendre ? Ils avaient peut-être envoyé quelqu'un pour l'arrêter, et qui stationnait devant l'immeuble.

« Non, non, » rectifia-t-il, « ne descend pas avant que je sois arrivé. Tu m'entendras siffler. » Quel idiot je fais, se dit-il encore,

voilà que j'apprends aux Morzi le meilleur moyen de se saisir de lui.

« Ecoute-moi bien, » reprit-il, « écoute-moi bien... Ne descend pas tant que tu ne m'entendras pas siffler l'air de la *Symphonie romane*... Tu le connais, hein ?... Nous sommes bien d'accord ?... N'oublie pas. »

Et il raccrocha pour couper court aux questions imprudentes. Qu'est-ce qu'il venait de faire là ! Arduino était encore pratiquement hors de danger, et voilà qu'il avait alerté les Morzi. Et puis, il pouvait peut-être y avoir chez eux quelque mélomane averti qui connaissait la *Symphonie* en question. Peut-être bien, aussi, qu'en arrivant il les aurait trouvés là, aux aguets. On ne pouvait guère agir plus stupidement. Fallait-il le rappeler, alors, et lui parler clairement cette fois-ci ? Mais la porte s'entrebâilla juste à ce moment, et Cottes aperçut le visage anxieux d'une petite jeune fille. Il sortit en s'essuyant le front.

Au foyer, à la faible lueur des bougies, il lui parut que la débâcle avait gagné du terrain. Les dames, apathiques et transies, soupiraient, serrées l'une contre l'autre sur les quelques divans. Beaucoup d'entre elles avaient ôté leurs bijoux les plus voyants pour les dissimuler au fond de leur sac ; d'autres, s'affairant devant des trumeaux, avaient ramené leurs coiffures à des proportions moins provocantes ; d'autres encore s'étaient bizarrement emmitouflées dans leurs mantelets et leurs écharpes, au point de ressembler presque à des pénitentes. « Cette attente est épouvantable, ma chère. Autant en finir tout de suite, n'importe comment. » — « On n'avait vraiment pas besoin de ça... Et on aurait dit que je le sentais... On devait justement partir aujourd'hui pour Tremezzo (1), et puis Giorgio a dit que c'était dommage de rater la première de Grossgemüth ; alors, je lui ai répondu : « Tu sais pourtant bien qu'ils nous attendent, là-bas. » Il m'a répliqué qu'il allait tout arranger par téléphone. Mais ça ne me disait rien du tout. Et maintenant voilà que j'ai la migraine... Oh ! ma pauvre tête !... » — « Ah ! je t'en prie, ne pleurniche pas. Tu sais bien qu'ils te ficheront la paix : tu ne t'es pas compromise, toi... » — « Savez-vous que Francesco, mon jardinier, affirme qu'il a vu, de ses yeux vu, la liste noire ?... Il marche avec les Morzi, lui... Il paraît qu'il y a plus de quarante mille noms rien que pour Milan. » — « Mon Dieu ! mais c'est une infamie !... » — « Est-ce qu'on sait quelque

(1) Station climatique et mondaine des bords du lac de Côme. (N. D. T.)

chose de nouveau ? » — « Non, on ne sait rien de plus. » — « Quoi ! Ils arrivent en autobus ? » — « Non, je disais qu'on ne sait rien de plus. » L'une des dames a joint les mains, comme par hasard, et prie ; une autre, qu'on dirait prise de frénésie, chuchote interminablement à l'oreille d'une amie, sans même souffler. Les messieurs, eux, se sont allongés sur le sol. Beaucoup ont ôté leurs chaussures. Le col déboutonné, la cravate blanche pendante, ils fument, bâillent, ronflent, discutent à voix basse, écrivent qui sait quoi sur un bout de programme, avec des porte-mines en or. Quatre ou cinq d'entres eux font le guet, l'œil collé aux interstices des persiennes, prêts à signaler tout ce qui pourrait se produire au dehors. Dans un coin, abandonné de tous, le député Lajanni, blême, un peu voûté, les yeux écarquillés, fume des Nationales.

Mais, durant l'absence de Cottes, la situation des « assiégés » s'était cristallisée d'étrange façon. Peu de temps avant que le vieillard aille téléphoner, on avait vu l'ingénieur Clementi — le patron des robinetteries — s'entretenir avec Hirsch, l'administrateur-général de la Scala, puis l'entraîner à l'écart. Ensuite, tout en continuant à converser, les deux hommes se dirigèrent vers le Musée Théâtral et demeurèrent là dans l'ombre, près de sa porte, durant plusieurs minutes. Puis Hirsch regagna le foyer et murmura quelques mots à l'oreille de quatre ou cinq invités qui le suivirent : c'étaient Clissi, l'écrivain ; le soprano Borri ; un certain Prosdocimi, marchand de tissus ; et le jeune comte Martoni. Le petit groupe rejoignit l'ingénieur Clementi qui n'avait point bougé ; et là, dans l'ombre, ils tinrent ensemble une sorte de conciliabule. Un valet vint alors chercher un des candélabres du foyer et le porta, sans plus d'explications, dans la petite salle du Musée où le groupe venait d'entrer.

La chose, d'abord peu remarquée, finit néanmoins par éveiller la curiosité et, même, par donner l'alarme. Quelques personnes allèrent jeter un coup d'œil dans la petite salle, en feignant de passer devant par le plus grand des hasards ; toutes ne regagnèrent pas le foyer. En fait, selon le visage qui apparaissait dans l'entrebâillement de la porte, Hirsch et Clementi se taisaient brusquement ou bien invitaient fort obligeamment le curieux à les rejoindre. Bientôt, le groupe des « sécessionnistes » atteignit la trentaine.

Comme on connaissait les protagonistes, on devina sans peine de quoi il retournait. Clementi, Hirsch et leurs acolytes cherchaient à faire bande à part, à se ranger d'avance du côté des Morzi, à bien montrer qu'ils n'avaient rien de commun avec toute cette

pourriture dorée qui se terrait au foyer. On savait déjà que certains d'entre eux avaient eu des complaisances, plus par crainte que par vraie conviction, à l'égard du puissant mouvement révolutionnaire. Et l'on ne s'étonna guère de l'attitude de l'ingénieur Clementi — quoiqu'on le sût despotique et très « grand patronat » — car on n'ignorait point que l'un de ses fils, un dévoyé, occupait précisément un poste de commande chez les Morzi. De plus, on l'avait vu, un peu plus tôt, s'enfermer dans le petit cabinet où se trouvait le téléphone ; et ceux qui faisaient la queue avaient dû attendre plus d'un quart d'heure. On supposa alors que, se voyant en danger, Clementi avait demandé par téléphone l'assistance de son fils et que celui-ci, par peur de se compromettre, lui avait conseillé d'agir sans plus attendre, pour son propre compte : en constituant une sorte de comité favorable aux Morzi, une espèce de junte révolutionnaire du Théâtre de la Scala, que les Morzi auraient tacitement reconnue dès leur arrivée et — ce qui importait encore davantage — surtout épargnée. Après tout, comme le fit remarquer un quidam, le sang, ce n'était tout de même pas de l'eau de vaisselle.

Revenu comme on sait au foyer, le maître Cottes s'était rendu compte qu'il y avait du nouveau en remarquant la clarté qui venait du Musée, reflétée de miroir en miroir, et en entendant le bruit des discussions qui s'y déroulaient. Toutefois, il ne savait trop ce que cela voulait dire. Pourquoi avait-on rallumé dans la salle du Musée et non pas au foyer ? Que se passait-il donc ?

— « Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire, là-bas ? » demanda-t-il à haute voix.

— « Ce qu'ils font ? » s'exclama de sa fraîche voix de petite fille Liselore Bini, accroupie sur le sol, appuyée du dos contre son mari. « Bienheureux les innocents, mon cher maître ! Ils viennent de fonder la cellule de la Scala, ces Machiavels de bazar ! Ils n'ont pas perdu de temps. Dépêchez-vous, mon cher maître, plus que quelques minutes et la liste sera close. Ce sont de braves gens, vous savez ? Ils nous ont fait savoir qu'ils feraient tout leur possible pour nous éviter le pire... Maintenant, ils se partagent le gâteau, ils prennent des décisions ; ils nous ont autorisé à rallumer les lustres... Allez, allez les voir, mon cher maître, ça en vaut la peine ! Ils sont tout pleins mignons, vous savez ? Sales cochons, oui ! » Elle éleva la voix : « Je vous jure bien que, s'il n'arrive rien... »

— « Allons, Liselore, calme-toi, » lui dit son mari qui souriait

derrière ses paupières closes, comme si tout cela n'avait été rien de plus qu'une compétition sportive d'un nouveau genre.

— « Et Mme Clara ? » demanda Cottes qui sentait ses idées se brouiller.

— « Ah ! toujours à la hauteur, la petite boiteuse ! Elle a choisi la solution la plus ingénieuse, mais aussi la plus fatigante... Mme Clara trottine. Elle trottine, vous comprenez ? Elle va de-ci, de-là... dit deux mots à l'un, deux mots à l'autre, et ainsi de suite... Comme ça, quel que soit le côté d'où vienne le vent, elle ne risque rien. Elle ne se compromet pas, ne se prononce pas, ne s'assied pas... Un peu ici, un peu là... Elle fait la navette, notre incomparable présidente ! »

C'était vrai. Après avoir reconduit Grossgemüth à son hôtel, Clara Passalacqua avait naturellement repris toute son importance, se partageant équitablement entre les deux groupes. Pour ce faire, elle feignait d'ignorer le but du colloque du Musée, comme s'il ne s'était agi là que d'un caprice de quelques invités. Mais cela l'obligeait à ne jamais s'arrêter, car la moindre halte aurait évidemment signifié qu'elle avait fait son choix. Elle passait et repassait, réconfortant les dames les plus abattues, faisant apporter de nouveaux sièges et offrir derechef, avec beaucoup d'à-propos, d'abondants rafraîchissements. Elle allait elle-même porter de part et d'autre, en boitant, plateaux et bouteilles, de façon à se tailler un petit succès personnel dans chacun des deux camps.

— « Psitt ! Psitt !... » fit soudain l'un des guetteurs qui se tenait derrière les persiennes, et il montra la place d'un signe de tête.

Six ou sept personnes accoururent pour voir ce qui se passait : un chien, venant de la *via Case Rotte,* longeait la *Banca Commerciale.* On aurait dit un bâtard. Tête basse, rasant le mur, il disparut dans la *via Manzoni.*

— « Et c'est pour ça que tu nous a appelés, pour un chien ? »

— « Mais... je pensais que, derrière le chien... »

Ainsi la situation des « assiégés » tendait à devenir grotesque. Dehors, les rues vides, le silence, la paix totale, au moins en apparence. Ici, à l'intérieur, une vision de déroute : des dizaines et des dizaines de personnes riches, estimées et puissantes, qui supportaient avec résignation cette espèce de honte pour un danger qui ne s'était pas encore manifesté.

Tandis que les heures s'écoulaient, la fatigue et l'engourdissement des membres augmentaient ; mais quelques-uns virent cependant leurs idées s'éclaircir. Si les Morzi avaient effectivement déclen-

ché leur offensive, il était bien étrange que leur avant-garde ne soit point encore arrivée sur la place de la Scala. Et il aurait été pénible de tant trembler pour rien. Me Cosenz, un avocat qui avait été jadis célèbre pour ses conquêtes et que quelques vieilles dames s'obstinaient encore à considérer comme dangereux, Me Cosenz, une coupe de champagne à la main, se dirigea, dans la lueur vacillante des bougies, vers le groupe où se tenaient les dames les plus distinguées.

— « Ecoutez-moi, mes chers amis, » commença-t-il d'un ton qui se voulait convaincant. « Il se peut — je dis bien : il se peut — que demain soir beaucoup d'entre nous, ici présents, se trouvent — pour employer un euphémisme — dans une position extrêmement critique... » (Une pause.) « Mais il se peut aussi — et nous ne savons laquelle de ces deux hypothèses est la plus plausible — il se peut que demain soir tout Milan se décroche la mâchoire à force de rire en pensant à nous. Un instant. Ne m'interrompez pas... Examinons calmement les faits. Qu'est-ce donc qui nous fait croire que le danger soit si proche ? Comptons-en les symptômes. *Primo :* le départ, au troisième acte, des Morzi, du préfet, du questeur et des représentants des forces armées. Mais qui peut affirmer — excusez le blasphème ! — que la musique ne les avait pas assommés ? *Secundo :* les rumeurs, venues de divers côtés, qui assuraient que la révolution était sur le point d'éclater. *Tertio* — et ce serait là la chose la plus grave — les nouvelles dont on dit — je dis : dont on dit — qu'elles auraient été apportées par mon excellent confrère Frigerio ; lequel, notez-le, s'en est allé presque aussitôt après et doit n'avoir fait, en vérité, qu'une apparition des plus brèves, puisque aussi bien presque personne d'entre nous ne l'a vu. Peu importe. Admettons-le tout de même : Frigerio a dit que les Morzi avaient commencé à occuper la ville, que la Préfecture était assiégée, etc. Mais, moi, je vous demande : de qui donc Frigerio a-t-il bien pu apprendre tout cela, à une heure du matin ? Est-il seulement imaginable que de telles nouvelles, aussi confidentielles, lui aient été communiquées en pleine nuit ? Par qui ? Et dans quel but ? En attendant, il est déjà plus de trois heures et nous n'avons encore rien remarqué de suspect dans les environs. Ni même entendu quelque bruit que ce soit. Bref, il y a pour le moins de quoi être sceptique. »

— « Oui, mais pourquoi n'obtient-on jamais de nouvelles quand on téléphone ? »

— « Très juste ! » reprit Cosenz après avoir avalé un doigt de

champagne. « Et c'est précisément cette alarmante surdité téléphonique — si je puis dire — qui constitue le quatrième symptôme. Tous ceux qui ont essayé d'entrer en communication avec la Préfecture et la Questure n'y sont point parvenus ou, du moins, n'en ont rien tiré. D'accord, mais si vous étiez fonctionnaire et qu'une voix inconnue ou suspecte vous demandait, à une heure du matin, ce qui se passe en ville, est-ce que vous répondriez ? D'autant, ne l'oubliez pas, que la conjoncture politique est extrêmement délicate. Oui, bien sûr, les journaux aussi se sont montrés réticents... Et divers amis que j'ai dans les rédactions s'en sont tenus à des généralités. L'un d'eux, Bertini, du *Corriere*, m'a même dit textuellement : « Ici, jusqu'à présent, on ne sait rien de précis. » — « Et d'imprécis ? » lui ai-je demandé. Il m'a répondu : « En fait d'imprécis, je peux toujours vous dire qu'on n'y comprend rien. » Alors, j'ai insisté : « Est-ce que vous êtes inquiets ? » Il m'a répondu : « Pas spécialement ; du moins jusqu'à présent. »

Cosenz reprit son souffle. Tous l'avaient écouté avec l'envie folle de partager son optimisme. La fumée des cigarettes stagnait dans l'air ambiant, comme aussi un vague relent où se fondaient la transpiration et les parfums. Un bruit de voix animées s'entendait par-delà la porte du Musée.

« Pour conclure, » reprit Cosenz, « en ce qui concerne les nouvelles téléphoniques ou, mieux, le manque de nouvelles, il ne me semble pas qu'il y ait là matière à s'affoler. Et il est probable que les journaux eux-mêmes ne savent pas grand-chose. Ce qui revient à dire que cette révolution — si tant est qu'elle ait eu lieu — ne sait point encore sur quel pied danser. Vous croyez que, s'ils étaient les maîtres de la ville, les Morzi laisseraient paraître le *Corriere della Sera* ? »

Deux ou trois personnes se mirent à rire, dans le silence général. « Je n'ai pas fini. Vous pensez peut-être qu'un cinquième symptôme, également alarmant, pourrait bien être la sécession de ceux qui sont là-bas ? » Et il fit un petit signe en direction du Musée. « Allons donc ! Je sais bien que vous vous dites qu'ils ne sont pas idiots au point de se compromettre aussi ouvertement sans être mathématiquement sûrs de la victoire des Morzi. Mais, moi, je n'ignore pas non plus qu'au cas où la révolution échouerait — en admettant, je le répète, l'existence de ladite révolution — je n'ignore pas que les bonnes raisons ne leur manqueront guère pour justifier leur petit complot à huis clos. Pensez donc ! Ils n'auront que l'embarras du choix : réflexe d'autodéfense, par exemple ; double jeu ;

précautions prises en vue d'assurer la continuité de la Scala, etc. Maintenant, écoutez bien ce que je vais vous dire : demain, ceux qui sont là-bas... »

Cosenz eut une seconde d'hésitation. Il demeura le bras gauche levé, sans achever sa phrase. Durant ce bref silence, et venant d'une distance qu'il était difficile de calculer, on entendit un grondement sourd : l'éclat d'une explosion qui se répercuta dans tous les cœurs.

— « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » gémit Mariù Gabrielli en se jetant à genoux. « Mes pauvres enfants ! » — « Ça y est, ils ont commencé ! » s'écria hystériquement une autre femme. — « Du calme ! Du calme ! Ce n'est rien ! Vous n'êtes pas des femmelettes, non ? » leur lança Liselore Bini.

Alors, on vit s'avancer le maître Cottes. Effaré, le pardessus jeté sur les épaules, les mains agrippées au revers de son frac, il fixa Me Cosenz droit dans les yeux, et annonça solennellement : « Moi, je m'en vais. »

— « Où ça ? Où allez-vous donc ? » s'écrièrent ensemble plusieurs voix, pleines d'un indéfinissable espoir.

— « A la maison. Où voulez-vous donc que j'aille ? Je n'y tiens plus, moi, ici. » Et il se dirigea vers la porte. Mais il titubait ; on aurait dit qu'il était fin soûl.

— « Maintenant ? Non, non, ne faites pas ça ! Attendez encore un peu ! Il fera bientôt jour ! » lui cria-t-on tandis qu'il continuait son chemin. Rien n'y fit. Deux messieurs, portant des candélabres, l'accompagnèrent jusqu'en bas où un concierge ensommeillé lui ouvrit sans objection. « Téléphonez-nous » : ce fut là la dernière recommandation qu'on lui prodigua. Cottes s'éloigna sans répondre.

Là-haut, au foyer, ils se précipitèrent aux fenêtres pour guetter au travers des persiennes. Qu'allait-il se passer ? Ils virent le vieillard traverser les rails du tramway ; puis il se dirigea vers le terre-plein central d'un pas incertain, en trébuchant presque. Il dépassa les voitures au repos et poursuivit sa route. Brusquement. il s'écroula d'un coup, en avant, comme si on l'avait poussé. Mais, à part lui, on ne voyait âme qui vive sur la place. On entendit le bruit de la chute. Et il resta étendu sur l'asphalte, les bras en croix, le visage contre terre. De loin, on aurait dit quelque gigantesque cafard désarticulé.

Ceux qui virent la chose en eurent le souffle coupé. Ils demeurèrent là, muets, pétrifiés d'effroi. Puis s'éleva un cri horrifié de femme : « Ils l'ont tué ! »

Sur la place, rien ne bougeait. Personne ne sortit des voitures en attente pour porter secours au vieux pianiste. Tout semblait mort. Et, sur tout cela, le poids d'un immense cauchemar.

— « Ils lui ont tiré dessus. J'ai entendu le coup de feu, » dit quelqu'un.

— « Allons donc ! Ça devait être le bruit de la chute. »

— « Je vous jure que j'ai entendu le coup de feu. Pistolet automatique ; et je m'y connais. »

Personne ne se risqua à contredire cette affirmation. Ils restèrent là, comme ils étaient : qui fumant, faute de pouvoir faire autre chose ; qui écroulé sur le sol ; qui guettant aux persiennes, pour voir ce qui allait se passer. Ils sentaient que le destin se rapprochait concentriquement, des portes de la ville au théâtre.

Jusqu'à ce qu'enfin une vague lueur grise descende sur les toits des maisons endormies. Un cycliste solitaire passa monté sur une machine grinçante. On entendit, au loin, un tintamarre pareil à celui des tramways. Puis l'on vit déboucher sur la place un petit homme voûté qui poussait un charreton et qui se mit à balayer avec le plus grand calme, en partant du coin de la *via Marino*. Bravo ! Quelques coups de balai suffirent. En balayant les papiers et la saleté, il balayait aussi la peur. Un autre cycliste passa ; puis un ouvrier à pied, une camionnette. Milan s'éveillait lentement.

Il ne s'était rien produit. Finalement secoué par le balayeur, le maître Cottes se releva en s'ébrouant, jeta autour de lui un regard ébahi, ramassa son pardessus et se dirigea rapidement, mais en chancelant, vers chez lui.

Au foyer, l'aube filtrant au travers des persiennes, on vit entrer la vieille marchande de fleurs, à pas lents et silencieux. Une apparition. On aurait dit qu'elle venait tout juste de s'habiller et de se poudrer pour une soirée de gala. La nuit était passée sur elle sans même l'effleurer : une robe de tulle noir qui tombait jusqu'à terre, une écharpe noire, des ombres noires autour des yeux, une corbeille pleine de fleurs. Elle passa au milieu des invités livides et, avec un sourire mélancolique, offrit à Liselore Bini un gardénia, intact.

Traduit par Roland Stragliati.

Titre original : Paura alla Scala.

L'écran à quatre dimensions

La science-fiction et Monsieur Prudhomme

Le Ciel sur la tête d'Yves Ciampi se présente comme le premier film de science-fiction français. En principe, cette étiquette devrait lui attirer au moins une indulgence polie, mais le résultat oblige à élever un peu le ton.

Sur le papier, cette histoire de satellite qu'aucun pays n'identifie, mais dont l'apparition menace de déclancher une guerre atomique, pouvait constituer une matière solide, bien qu'un peu menacée par le souvenir de *Docteur Folamour.* Raconter tous ces événements subjectivement, à travers les réactions de quelques officiers dirigeant un porte-avion, permettait de présenter le sujet sous une optique assez originale.

Hélas... hélas... Ces partis pris se transforment peu à peu en une suite de variations prudhommesques, où s'affrontent à coup de maximes en fer blanc des archétypes théâtraux, que même le capitaine Danrit n'aurait pu concevoir. Tous les poncifs sont fidèles au poste, depuis le vieux capitaine qui regrette « le temps des convois de l'Atlantique », jusqu'au lieutenant au grand cœur, qui punit sévèrement mais en écrasant quelques larmes.

Nos critiques, qui rugissent de colère quand un film américain en montre le cinquantième, ont ici trouvé mille et mille prétextes pour applaudir au « message généreux » que contient ce film, pourtant extrêmement réactionnaire. Certes, on y condamne la guerre atomique, tout en faisant ici et là une propagande efficace pour la force de frappe (Ah ! qu'elle est belle, cette bombe rouge), et l'on évite également toute propagande anti-soviétique ; mais si l'on y regarde d'un peu plus près, on s'aperçoit que les Russes et les Américains agissent aussi stupidement les uns que les autres, tandis que les ministres français se révèlent comme des penseurs modérés, cherchant à éviter un conflit à tout prix. Les premiers dans un bel ensemble détruisent le satellite, tandis que nos hommes politiques, en des scènes de délibérations ubuesques, réclament à cor et à cri « que l'on contacte ces gens avant de les détruire ».

Reste un documentaire sur un porte-avion, qui m'a paru longuet et légèrement invraisemblable : on ne nous épargne durant la première demi-heure pas le moindre décollage ni le moindre appontage, et surtout il semble bizarre que ce superbe bâtiment, extrêmement photogénique, se promène tout seul sans le moindre bâtiment d'escorte. Quant aux réactions des hommes devant l'inconnu, l'improbable, leur côté primaire a de quoi stupéfier. Je ne parle même pas des cas de conscience grotesques de l'officier qui a renversé un cycliste et qui meurt sans que personne remarque sa disparition, mais de l'étude d'une réaction collective devant un danger non identifié.

De même, les précautions que prend

le commandant avant et après l'apparition du satellite se révèlent peu convaincantes. Ciampi n'a pas réussi à utiliser, pour graduer son suspense, les appareils, les armements du navire. On ne se sent ni menacé ni protégé par quoi que ce soit. Ces reproches s'adressent surtout au scénario, mal construit, mal dialogué, rarement efficace, mais aussi à la mise en scène qui, à l'image du premier plan (un interminable travelling sur des pieds), est *inutile*. Et pourtant, y-a-t-il quelque chose de plus fantastique que ces bâtiments modernes ? Kubrick l'avait compris, qui avait réussi à faire de la science-fiction avec une super-forteresse...

Alain LOURRIÈRE

En bref

Théâtre de l'Etrange

France-Inter diffuse désormais chaque dimanche une série dramatique consacrée à la science-fiction et au fantastique, et intitulée *Théâtre de l'Etrange*. Heure de l'émission : de 23 h 03 à 23 h 33. La série a débuté le 21 février avec *La musique d'Eric Zann*, d'après Lovecraft. Ont suivi, notamment, des adaptations de Bradbury et Arthur Porges. Diffusions prévues pour avril : *L'exception*, de Claude Aveline, le 4 ; *Le cimetière de Marlyweck*, d'après Jean Ray, le 11 ; *L'hôte de Bessarion*, de Gérard Klein, le 18 ; *Ce que me raconta Jacob*, de Claude Seignolles, le 25 (en stéréo avec France-Musique).

Fantastique et télévision

Parmi les 53 films présentés au 5ème Festival de Télévision de Monte-Carlo, quatre relevaient du fantastique et de la science-fiction : *Le commando de la voie lactée* (japonais) de Hoso Kyokai (film pour enfants, mêlant marionnettes et dessins animés, et montrant la Terre en butte à des envahisseurs de l'espace) ; *Tigre-Tigre* (allemand) de Franck Guthke (à mi-chemin entre le conte de fées et le réalisme) ; *Le fantôme de Canterville* (allemand) de Helmut Kautner (d'après le conte célèbre d'Oscar Wilde) ; *La dernière horloge* (espagnol), qui a obtenu une « mention spéciale » (il s'agit d'une libre adaptation de la nouvelle *Le cœur révélateur* d'Edgar Poe).

« Le Désert des Tartares » au cinéma

Vittorio Cottafavi va commencer le tournage du *Désert des Tartares* d'après Dino Buzzati. Voilà des années qu'il rêve de tourner ce roman et, dans ce but, il avait refusé tous les films historiques et mythologiques qu'on lui proposait, se consacrant uniquement à la télévision : quelques dramatiques furent saluées avec enthousiasme par la critique italienne, qui découvrit son talent avec quelques années de retard. Avant de s'attaquer au *Désert des Tartares*, Cottafavi vient de réaliser *Les cent cavaliers*, œuvre qu'il qualifie d' « épi-picaresque ». Mais on ne sait toujours pas si cette adaptation du Buzzati ne sera pas réservée à la télévision. Dans ce cas, espérons qu'un prochain hommage à la Cinémathèque nous permettra de voir cette réalisation très prometteuse.

Ici, on désintègre (en série)

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Mauvais .... •
Médiocre .... *
Moyen/assez bon .... **
Bon .... ***
Excellent .... ****
(Blanc : pas lu ou abstention.)

	Nº de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DORÉMIEUX	DEMETRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOMÉ	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	LUC VIGAN	Moyenne
Jean Ray .... Tome 3.	135	***½	***½	***	****		***½	****	****	***½	3,60
La ville incertaine .... J.M.A. Paroutaud.	133	**½	**½	***	****	***½	***½	**	***½	***½	3,10
La plaie .... Nathalie Henneberg.	135	*	***½	****	***½		***½	***½	***	**½	3,05
La dame .... François Sonkin.	132		****		***	***				**	3
Stimulus .... John Brunner.	135	**½	***	***	**½	***	***		***	***	2,90
Une certaine odeur .... Clifford D. Simak.	133	***	***½	**	***½	**	***	**	**½	***½	2,70
La sinistre Mme Atomos .... André Caroff.	135	**½	***				**	***	**½	**½	2,60
Le bourg envoûté .... B.R. Bruss.	135		**				***	***	***	**	2,60
Le locataire chimérique .... Roland Topor.	132	**½	**		**½		***		***	**	2,60

	Nº de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	PHILIPPE CURVAL	ALAIN DORÉMIEUX	DEMÈTRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOMÉ	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	LUC VIGAN	Moyenne
Herbes méchantes .... Franz Hellens.	132	**	*		***	***		***		**½	**2,40**
L'oiseau de malheur .... André Caroff.	135		**½				**	**	**½		**2,25**
Le Grand Feu .... B.R. Bruss.	135		*½		**½		*½	**	**		**1,90**
Le captif de la tour .... Marc Peyre.	133		**½	●			**½		**	**½	**1,90**
Cruauté mentale .... André Caroff.	135		**				**	*½	**		**1,85**
Les contes noirs du golf .... Jean Ray.	135	*	**		**½		*	**½	**	**	**1,85**
Les Translucides .... B.R. Bruss.	132	**	*	*			**½	**	**		**1,75**
Guignol tragique .... Marc Agapit.	132		*½	●			***	●	***	**	**1,55**
La loi de Mandralor .... Peter Randa.	132		*	●			**	**	**½		**1,50**
Le mort veille .... Michel Talbert.	132		*	**						*½	**1,50**
Le jardin de Kanashima .... Pierre Boulle.	133	*	●	½		*	****	*	***½	●	**1,40**
Rêve de feu .... Françoise d'Eaubonne.	135	●	●	½			**½	**	***	●	**1,35**

Exposition Mouvement : Une fugue vers le futur

Si l'on a pu être inquiet sur l'avenir de l'art dans la deuxième moitié du XXe siècle, après un départ éclatant où le cubisme, l'abstraction, le surréalisme et les autres tentatives dans le domaine de l'informel l'avaient libéré de ses entraves classiques, il suffit de l'exposition Mouvement pour nous assurer qu'un art nouveau, dont l'originalité exclut tout retour vers le passé, est né. A notre désir d'inconnu, les cimaises n'offraient plus que des répétitions variées, où chatoyait souvent le talent, d'une pensée picturale que d'autres artistes avaient déjà exprimée, et qui nous laissaient insatisfaits. Ces tentatives ne semblaient pas correspondre à une réalité actuelle. « Mouvement » nous révèle au contraire un art du présent, tel que nous pouvions l'imaginer, c'est-à-dire totalement adapté à un nouveau rythme de vie, utilisant les matériaux et les découvertes scientifiques de notre époque.

Espace, mouvement, animation sont les nouvelles exigences de l'homme moderne, et ses réalisations sur le plan industriel le prouvent ; il était logique que des peintres, des sculpteurs traduisent ce désir d'expansion et d'animation en faisant éclater le cadre rigide de l'œuvre — sculpture ou peinture — pour parvenir à une création plus vivante. Cet art utilise les quatre dimensions. Pour cela, les artistes ont fait appel aux lois de l'optique, de la physique, ou ont exploré l'univers de l'électricité et de l'électronique.

Dans le premier cas, le mouvement naît de l'intervention du spectateur. Le déplacement du champ de vision par rapport à l'œuvre transforme les formes et les figures : les noirs deviennent blancs, les volumes perdent de leur rigueur, les convexes se changent en concaves. La création apparaît ici illimitée, puisqu'il suffit de notre mouvement pour que les compositions se transforment.

Toni Costa tend de minces lamelles de plastique sur un quadrilatère à fond noir, selon une torsion déterminée qui permet une diffraction changeante ; près du point de torsion, une forme aux contours assez flous dessine, dans une gamme de gris, un tracé quadrilatéral ; mais sous la mobilité du regard la forme ondule, se rétrécit, puis s'élargit, donnant ainsi l'impression de se mouvoir d'une façon imprévisible.

Agam peint sur des panneaux de bois, creusés à intervalles réguliers, des compositions en trois dimensions ; nous assistons donc, au hasard de notre position, à la transformation infinie des formes en de nouveaux graphismes. Vasarely, Soto, Pohl, Demarco utilisent également les lois de l'optique et la participation du spectateur pour rendre leur œuvre transformable. Dans toutes ces tentatives, le mouvement réel n'existe pas, il naît exclusivement de certains artifices qui déjouent la rigueur du regard.

Parmi les œuvres qui se transforment selon une animation qui leur est propre mais qui ne possèdent pas d'élément moteur, citons un mobile de Calder

qu'un léger déplacement d'air fait se mouvoir. Une sculpture de métal de Rickey utilise les lois de l'équilibre en les confrontant avec leurs ultimes conséquences : une série de tiges métalliques effilées sont fixées à deux socles ; au plus léger souffle, au moindre geste, les longues tiges formant des angles aigus balayent l'espace d'un mouvement gracieux et étrangement souple, comme de grands oiseaux.

Mais ce sont les œuvres animées d'un mouvement autonome qui sont les plus prometteuses. Ces objets, car ici on peut difficilement employer les termes de peinture et de sculpture, apparaissent comme la conception de quelques rêveurs épris de science-fiction ; pourtant, elles utilisent des matériaux et des connaissances scientifiques dont nous profitons chaque jour. Cette constatation, d'ailleurs, nous laisse présager un bouleversement rapide des données de l'architecture et de l'urbanisme.

Selon d'ingénieux calculs et de savantes combinaisons, nous assistons aux transformations rigoureuses et aux mutations magiques des divinités de plastique et de métal. Car ici, l'objet nous échappe ; il nous donne en spectacle ses rotations, ses figures compliquées, ses changements de couleurs, obéissant à une volonté invisible provoquée par des impulsions électriques et motivée par ses circuits électroniques.

A. Palatnik nous révèle de curieuses naissances de nébuleuses dans un ciel de polyester ; derrière un écran translucide, des formes naissent, s'étirent, se rencontrent et se parent selon le moment de couleurs différentes en des harmonies très pâles. Cette étrange danse cosmique aux figures innombrables s'organise en images fluides.

Par la projection d'une lumière blanche sur des matériaux transparents — ici des tubes de plexiglas — dont la structure est fixe, Martha Boto obtient d'infinies évolutions de lumières qui se perçoivent en déplacements linéaires aux rythmes envoûtants. L'œil se fait captif de ces doux et fugaces miroitements qui scintillent parfois des discrètes colorations du prisme décomposé.

Combinaisons de l'atome ou échanges cellulaires, il nous semble percevoir de curieuses transformations organiques sur l'écran translucide de Garcia Rossi ; dans un rose très pâle, de multiples et minuscules surfaces lumineuses naissent, se heurtent et disparaissent sur un rythme enfiévré de machine I.B.M.

Chez Vardanega, des disques de plexiglas coloré montés sur un panneau s'allument et s'éteignent sur un rythme préétabli, organisant ainsi une architecture colorée qui se diversifie constamment par le nombre, la position et la couleur des disques.

C'est avec les reliefs anamorphosés que Schöffer nous révèle véritablement la magie du temps structuré. Pour cela, il utilise une surface polie, concave, percée d'une ouverture où passe la lumière d'un projecteur dont les rayons vont se réfléchir sur une autre face réfléchissante. Plusieurs petites sculptures en rotation se trouvent placées au point focal, munies de volumes en plexiglas perforé. Les rayons se trouvent ainsi interceptés puis diffusés et réfléchis. Ils déterminent sur la surface polie des images mouvantes aux transformations illimitées, ceci dans des effets polychromes que provoquent des filtres colorés. Simultanément, s'inscrit sur un écran translucide le squelette mouvant d'une autre structure cachée.

Ces sculptures à ailettes, qui font songer à quelques tours surgies de mystérieux univers, tournent et s'arrêtent selon des lois préalables. Etranges gardiennes de ville sous globe, qui s'activent dans le grésillement sourd et monotone de leur mécanisme. Il est remarquable que ces tableaux-machines de petites dimensions ne soient pas limités par leur échelle et que l'on puisse les concevoir immédiatement aux dimensions d'une cité, au cœur de grands espaces.

A la fois insolites et fantaisistes, les sculptures de Tinguely mettent en mouvement leurs formes hirsutes avec les gestes de la déraison. Ici, la sculpture n'est pas un assemblage de formes précises et efficientes livrées à une machinerie savante, mais la matérialisation en métal d'une rêverie bouffonne, tout à la fois tendre et audacieuse. Ce monstre-orchestre tressaute avec frénésie, agitant de grands bras ornés d'une imagerie de métal qui semble échappée d'un tableau de Miro.

Dans cette exposition, nous réalisons que l'artiste traditionnel, rêveur solitaire qui manifeste son individualisme dans la description de ses états d'âme, appartient un peu au passé. Ici se matérialisent les rêves de Raymond Roussel. Mais nos artistes-physiciens n'œuvrent plus dans l'onirisme ; ils utilisent les données de notre présent pour dessiner en filigrane nos villes de demain. L'art se mûrit maintenant en laboratoire et prend forme grâce à un travail d'équipe. Il ne désire pas fleurir les salles sombres des musées désolés, mais s'insérer généreusement dans le décor des villes modernes et s'intégrer aux lignes de l'architecture pour composer notre nouvel art de vivre.

Anne TRONCHE

Exposition Mouvement : Galerie Denise René, rue de la Boëtie (l'exposition est en principe ouverte jusqu'au 15 avril).

GUIDE PROFESSIONNEL DU SPECTACLE

(Guide du show business)

Vient de paraître : l'Edition 1965 de l'annuaire — très complet malgré son format réduit — publié par la S.E.R.P. Le format de poche du « Guide Professionnel du Spectacle » en fait un instrument de travail très pratique pour les metteurs en scène de cinéma, les producteurs et les réalisateurs de T.V. et de Radio et, d'une façon générale, pour tous les artisans et animateurs du spectacle. Cette deuxième édition contient, en effet, les adresses et numéros de téléphone de la plupart des comédiens, chansonniers, chanteurs, musiciens, danseurs, studios d'enregistrement, éditeurs de musique, de disques, etc, et une quantité d'autres renseignements concernant le spectacle, présentés alphabétiquement et classés de façon très pratique pour en faciliter la consultation rapide. En vente, au prix de 15 F., chez tous les libraires de luxe, les disquaires, les spécialistes familiers du monde du spectacle et chez l'Editeur : Société d'Editions Radioélectriques et Phonographique, 5, rue d'Artois, Paris (8e) — C.C.P. Paris 20.144.21.

Le rayon des nouveautés

Ci-dessous la liste de quelques ouvrages récemment parus et non encore critiqués dans nos colonnes (ceci afin de renseigner plus rapidement les amateurs — notamment de province — qui ne peuvent se mettre au courant des nouveautés).

Aux hommes les étoiles par James Blish (Denoël, Présence du Futur). — Un nouveau roman d'un des plus intelligents auteurs de S.F. américains.

Airs de terre par Brian W. Aldiss (Denoël, Présence du Futur). — Recueil de sept nouvelles de l'excellent auteur de **Croisière sans escale.**

Les tueurs de temps par Gilles d'Argyre Fleuve Noir, Anticipation). — Un roman qui témoigne une fois de plus du niveau de qualité accru du Fleuve Noir.

La malvenue par Claude Seignolle (Marabout-Géant). — Réédition en livre de poche d'un très beau roman fantastique.

Théâtre (tome 3) par Arrabal (Julliard). — Quatre nouvelles pièces par l'auteur de **La pierre de la folie.** A conseiller aux amateurs de surréalisme et d'humour noir.

En 1990 par Serge Bromberger (Fayard). — Ouvrage de vulgarisation faisant la synthèse de l'évolution de notre vie dans tous les domaines d'ici à trente ans.

N.B. — N'ayant pas, au moment de préparer ce numéro, reçu assez de critiques de livres marquants, nous reportons au mois prochain notre rubrique ICI, ON DÉSINTÈGRE. Nous y suppléons en partie par le RAYON DES NOUVEAUTÉS ci-dessus. Et nous en profitons pour publier, page suivante, un important article sur le BARBARELLA de Jean-Claude Forest, qui mérite, à tous égard, d'être le seul « livre du mois ».

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offre entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuite et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

Recherche billets de banque hors cours de tous pays, assignats, monnaies. Achète ou échange contre timbres poste ou livres de science-fiction. MUSZYNSKI, Champradet 1222, Av. du Puy-de-Dôme 63, CLERMONT-FERRAND.

Vends *Galaxie* novembre 1953 à mai 1958 : n°s 1 à 54, sauf 2, 3, 4, 9, 11, 13, 27, 40, 44 et 48. Faire offre à Jean MARTY, 19 rue Corvisart, PARIS (13e)

Recherche *Fiction* 1 à 87 + numéros spéciaux 1 et 2, et *Satellite* 20, 46, 47. Préciser état. Faire offre à Francis LUPOLD, 31 Quai du Fossé, MULHOUSE (Haut-Rhin).

Galaxie (ancienne série) n° 7 est recherché pour compléter collection. Achat ou échange contre 2 *Galaxie* (ancienne série). Faire offre à P. STRINATI, 9, chemin des Cottages, GENEVE (Suisse).

Etudes approfondies du rêve, de ses symboles, messages et correspondances, sur les bases de la psychologie des profondeurs de Jung. Travail *sérieux.* Prix réduit aux lecteurs de *Fiction.* Ecrire en joignant 2 timbres à Madame BRECHT, psychanalyste onirique. La Chesnaye, Le Blanc (Indre).

chronique des bandes dessinées

La déesse-fille

par Jacques Goimard

« Jam redit et virgo... » chantait le bon Virgile. **« Voici venu le dernier âge prédit par la Sibylle ; le grand cortège des siècles recommence depuis le début. Déjà reviennent aussi la Vierge et le règne de Saturne, en même temps qu'une génération neuve descend du ciel très haut. »**

Depuis deux millénaires, on se demandait ce que pouvaient bien vouloir dire ces vers cabalistiques. Mais aujourd'hui le doute n'est plus permis, et les érudits peuvent rengainer leurs gloses laborieuses : la IVe Eglogue annonce Barbarella. C'est elle qui est désignée sous le nom de **virgo** (1), et l'allusion à une génération future et à l'espace lointain évoquent assez la science-fiction pour qu'il soit superflu d'insister. Mais surtout, il est manifeste que l'âge d'or est revenu — je veux dire l'âge d'or des bandes dessinées, celui des grands Américains d'avant-guerre : Barbarella, nonobstant ses courbes douillettes, réincarne Tarzan, Flash Gordon, Brick Bradford, Terry, Popeye et beaucoup d'autres. Certains iront plus loin et diront que l'œuvre de Jean-Claude Forest surpasse ses glorieux prédécesseurs dans l'intellectualisation des **comics**, ou si l'on préfère leur sophistication. Mais laissons là les nuances : l'essentiel, c'est que la Sibylle ne s'était pas trompée, et qu'il ne manquera pas de supporters pour applaudir le bon vieux roi Saturne redescendu sur Terre sous les traits d'un jeune homme blond, mince et sarcastique.

Peut-être certains lecteurs jugeront-ils quelque peu téméraire d'assimiler l'âge des bandes dessinées à un âge d'or. Quoi ? Le siècle de Tarzan vaudrait les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV ? Il va sans dire que je sens mon indignité, et que ces justes verges ne fouailleront en moi qu'un protoplasme accablé de honte. Pourtant, la culture avec des majuscules n'est pas toujours exempte d'aberrations, et tel qui s'appuie sur une tradition éclatante n'en fait que mieux ressortir sa propre médiocrité, quand il ne la fait pas rejaillir sur des modèles trop rabâchés pour être restés honnêtes. Les petits Athéniens apprenaient à lire dans Homère ; jetez un coup d'œil à nos abécédaires ou à nos livres de lecture : vous comprendrez pourquoi les écoliers modernes lisent des bandes dessinées.

La prophétie de Virgile appelle une génération neuve ; mais justement cette prophétie se réalise tous les ans, et le retour éternel de la IVe Eglogue ne cesse de s'accomplir. Les plus petits en-

(1) Le comportement qu'affecte l'héroïne dans l'ouvrage de Forest incitera les esprits les moins soupçonneux à se demander si elle mérite vraiment cette épithète. Mais glissons sur les détails : Barbarella, comme Minerve, est une vierge perpétuelle, toujours pleinement disponible pour le prochain événement (si je puis dire) ; c'est un autre aspect du retour éternel évoqué par Virgile. J'y reviendrai.

fants — mettons les enfants de cinq ans — préfèrent les dessins aux photographies : on saisit là peut-être à sa source la parenté profonde qui réunit le jeu et l'art (1). Assurément, les émotions enfantines ne sont peut-être pas le comble du raffinement esthétique, et, comme dit l'autre, la véritable beauté est au terme des choses. Mais peut-être ne manque-t-il aux bandes dessinées que d'avoir produit leur Homère. D'ailleurs, elles n'en sont pas si loin : les enfants d'aujourd'hui, qui lisent Lee Falk ou Dan Barry, sont tout de même plus favorisés que leurs ancêtres du XVII[e] siècle, voués aux contes de leurs nourrices. Et les enfants ne sont pas seuls en cause : ce sont les adultes seuls que visent les bandes dessinées américaines modernes comme **Pogo, Peanuts, B.C., Li'l Abner** ; c'est aux adultes aussi, mais d'une autre manière, qu'entend s'adresser Forest. Les vieux **comics** ont fait bien du chemin depuis soixante ans ; laissons-leur donc, lorsqu'ils le revendiquent, le privilège d'être ambitieux — et finissons-en avec un sens des hiérarchies esthétiques si éloigné de la tendance actuelle des arts à diversifier leurs moyens d'expression.

Qu'est-ce que **Barbarella** ? J'ai déjà consacré à cette bande une courte chronique, au temps où elle paraissait dans **V Magazine** (2). Mais tant pis pour les répétitions, car les circonstances de sa naissance ne sont pas indifférentes : rien sans doute ne se serait produit, et nous en serions toujours à attendre le retour de Saturne en regardant la route qui poudroie, si le rédacteur en chef de cette revue n'avait été Georges H. Gallet, un des hommes qui ont le plus fait pour l'implantation de la science-fiction en France (3). Comment concilier le goût de la S.F. et la polissonnerie débonnaire qui est la marque propre de **V Magazine** ? Gallet chercha longtemps. Je passe sur ses multiples trouvailles — elles ne ressortissent pas de notre actuel propos ; d'ailleurs, **Barbarella** est sa réussite majeure. C'est qu'il trouva chez Forest, auteur complet (texte et dessin) de cette bande dessinée, une complicité agissante et une vocation réelle pour la science-fiction lascive. Les vieux lecteurs de **Fiction**, qui n'ont pas oublié telle ou telle de nos couvertures, n'en seront pas autrement surpris. Mais il fallait un catalyseur : ce fut Gallet. Huit épisodes se succédèrent, chantant les mésaventures de la belle astronaute sur la planète Lythion. Puis notre lunatique ami, peut-être atteint de satiété par la quête d'un Graal par trop immanent, s'en fut taper sur d'autres clous.

Mais l'idée n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Aujourd'hui les éditions du **Terrain Vague** nous donnent l'intégrale de **Barbarella** en un volume, et tout dans cette entreprise — n'hésitons pas à le dire — porte le sceau de la nécessité, à commencer par l'idée même de la réédition : à tort ou à raison, **V Magazine** ne jouit pas d'un prestige décisif auprès du public français, et le retour de Saturne avait peu de chances d'être salué comme il convenait, tant que la capitale du royaume se maintiendrait dans les Garrigues. Et puis les amateurs de bandes dessinées, depuis trop longtemps, ne cessent de réclamer un écrin à la mesure de leur enthousiasme ; or, ici, tout concourt — papier, format, gravure — à faire de **Barbarella** un véritable temple à la gloire des **comics**. C'est dire l'importance de l'événement. Eric Losfeld, qui est

(1) Et que nient les adversaires des bandes dessinées : selon eux, la nocivité des **comics** viendrait de ce que les enfants les prennent au sérieux. N'est-il pas évident, au contraire, qu'ils tirent toute leur force de leur caractère illusoire, et du fait que leurs lecteurs sont parfaitement conscients de cet irréalisme ? Car s'ils étaient plus proches de la vérité commune, ils s'éloigneraient parallèlement de l'imaginaire de chacun, qui est une réalité autrement importante quand on a cinq ans (et même après).

(2) **Fiction**, n° 111, p. 140.

(3) Il fut l'un des directeurs du défunt **Rayon Fantastique**.

moins un éditeur qu'un héros d'Eugène Sue (j'entends par là qu'il y a en lui du prince et du bandit de grand chemin), a fait cette fois les choses d'une façon royale. Il serait mesquin d'en user de manière moins patricienne et de lui refuser la coquette somme qu'il demande pour ce bijou rare : quand l'éditeur se fait magnat, le lecteur se doit bien d'être un peu hospodar (1).

La réunion des huit épisodes en un volume souligne le caractère très libre de la construction : **Barbarella** n'a ni commencement ni fin, au moins en apparence. Au début du premier épisode, la voyageuse perd sa fusée en se posant sur Cristallia ; dans le deuxième et le troisième, elle prend place dans l'astronef marchand du capitaine Dildano ; puis c'est le sous-terrestre de Klill, « l'affreux petit Martien », qui la conduit à Antan (chapitre IV) et à Sogo (chapitres V-VIII : cet épisode occupe la moitié du volume à lui seul) ; à la dernière page, elle s'envole dans les bras de Pygar l'ornithanthrope : la voie est libre pour un futur **Retour de Barbarella.** Mais je ne vois aucune raison de reprocher à Forest ce qui n'est qu'une loi du genre : comme toutes les bandes dessinées, **Barbarella** ne raconte pas une histoire, mais une geste, et nul ne peut prédire quand elle finira.

Au demeurant, ce déroulement un peu capricieux ne fait qu'accentuer l'impression de foisonnement, de luxuriance créée par les innombrables trouvailles du dessinateur-scénariste. Les lecteurs de **Fiction** savent ce qu'on peut attendre de l'imagination de Forest : qu'il me suffise de dire qu'il a trouvé là un cadre à sa mesure. **Barbarella** est un

(1) Les scrupuleux regretteront qu'il ne soit pas encore question d'une édition **variorum** : il est bien réjouissant de comparer les deux versions de la bande, notamment sur le plan vestimentaire (Gallet ayant soutiré à l'auteur des coups de crayon et Losfeld des coups de gomme). On déplorera par ailleurs la disparition d'un **private joke** qui représentait peut-être, pour quelques-uns, une chance unique de passer à la postérité. Ainsi va la vie.

inégalable musée de machines folles et d'animaux délirants — d'animaux surtout : entre les striules, la physalie géante, les fouisseurs, le synthocère, le physton, les requins de l'air, le rideau venimeux, la fosse aux poux et le monstre innommé de Sogo, le lecteur s'essouffle à courir après Forest, et ne peut échapper à l'impression d'avoir toujours quelques métros de retard.

Ce voyage au cœur de l'étrange tire son unité de son personnage principal, la stupéfiante Barbarella. Au départ, l'héroïne se définit par rapport à une contingence très précise : il s'agit de réveiller en nous le suidé qui ne dort que d'un œil, non sans mettre l'accent, à travers une grande diversité de moyens, sur les procédés les plus décoratifs de la gamme. C'est ainsi que Barbarella ne se donne ou n'est prise que six fois dans tout l'ouvrage (dont une fois au robot Aiktor et une autre par la « machine excessive »), alors qu'elle se déshabille ou est déshabillée une bonne dizaine de fois en soixante-dix pages, ce qui par contrecoup fait de la recherche de vêtements de rechange un des thèmes secondaires les plus riches de l'histoire (2). Quant aux périls qu'elle court et aux sévices, menus ou cardinaux, qu'elle doit subir, il faut renoncer à les compter : on s'étonne seulement, arrivé à la dernière page, qu'elle ne soit pas devenue en tous points semblable à la vieille de **Candide !**

Bref, il s'agit d'un recueil un rien canaille, ce qui n'aurait rien que de très banal, si l'auteur n'avait trouvé dans un commentaire teinté d'humour le remède radical contre la satiété qu'entraîne souvent ce genre difficile. Les apartés de Barbarella sont les temps forts du dialogue, tel celui-ci, prononcé après une marche épuisante

(2) Ces vêtements eux-mêmes ne sont pas moins diaboliques : si jamais ils ont fait mine de voiler efficacement l'héroïne, le crayon de Forest a su les en dissuader bien vite.

à travers le désert : **« Je me donne à qui me désaltère... C'est promis »** (p. 22). Une demi-page plus loin, elle conclut : **« Il me semblait avoir promis quelque chose en échange d'un verre de n'importe quoi... Ça n'a dû intéresser personne ! »** Elle a une manière bien à elle de prendre ses distances, non seulement vis-à-vis des autres, mais encore vis-à-vis de ses propres infortunes : **« Me voici perdue au milieu du labyrinthe, seule et toute petite, »** s'écrie-t-elle page 62 — et, ce disant, elle verse une larme en regardant le public, d'un regard sur lequel plane je ne sais quel clin d'œil retenu. Tout en guidant son lecteur au royaume des merveilles, Forest ne cesse de le pousser du coude : c'est en cela surtout qu'il y a sophistication — mais une sophistication tendre et joyeuse, pleine d'atticisme et de préciosité, qui brode autour des richesses du matériel graphique un contrepoint délicat.

Si l'humour a permis à l'auteur de prendre ses distances, il a fait mieux, il a engendré le barbarellisme. Le véritable humour est toujours critique, et la critique appelle une morale, explicite ou non. Celle de Forest corrobore (au moins en partie) les prophéties kastiennes de retour au matriarcat. Barbarella est capable de tout : avec sa complice Knautia, elle épuise un malheureux garde, bientôt refoulé, pour ainsi dire, jusqu'en son chou originel ; par surprise, elle passe au fil de l'épée le capitaine Sun venu la délivrer. Son scepticisme touchant autrui (**« Discours... Discours »**, murmure-t-elle, page 23) n'a d'égal que sa confiance en soi et son aptitude à prendre des décisions rapides. Et pourtant ce n'est pas une mante religieuse, non plus d'ailleurs qu'une « bonne femme ». Elle n'est jamais conquise, mais elle se donne. Elle veut bien renoncer (au moins temporairement) à sa liberté, à condition que ce soit quand ça lui plaît et dans les conditions définies par elle. Retour au matriarcat ? Pas réellement. Nous n'en sommes plus à la déesse-mère, mais à la déesse-fille. La fonction métaphysique des donzelles n'est pas de conquérir le monde, mais de le libérer : il suffit de voir le cortège de ruines que Barbarella sème sur son passage !

Pourtant, le « message » de **Barbarella** ne réside pas tout entier dans le comportement de son héroïne. Un volume aussi beau ne saurait être un simple discours. Dès la page 2, il est question d'une **« mort trop poétique »**. Et à la page 18 : **« Ces roses de sable nous promettent un trop bel été »**. Cette hyperesthésie est partout présente, et tous les personnages, bons ou méchants, ne tendent à rien d'autre qu'à assouvir des gouffres de sensibilité. Rien de plus significatif à cet égard que l'épisode III, où nous voyons un biologiste créant des monstres pour son plaisir — et un chasseur, ami du précédent, qui les tue lui aussi pour son plaisir. Il est vrai que ce déchaînement des puissances de l'instinct n'est pas sans danger : ce qui attend le jouisseur, c'est peut-être la mort au cours de l'expérience suprême — comme celle qui frappe le Trident lors de la chasse au synthocère, ou celle qui menace Barbarella elle-même dans la « machine excessive » — mais c'est aussi, à coup sûr, le débordement d'un imaginaire trop riche, qui tourne rapidement au cauchemar et au vertige. Les mirages de la chambre des rêves, dans l'épisode VII, associent intimement l'horreur et l'extase, dans un graphisme original qui souligne leur place éminente dans l'histoire.

C'est pourquoi, tout compte fait, il me semble que Forest, en vrai poète, s'est livré dans **Barbarella** à une entreprise d'autopsychanalyse. En dépit de l'anarchie apparente du scénario, nous sentons courir dans tout le volume un itinéraire secret, qu'il appartient aux spécialistes de décrypter. Contentons-nous ici de quelques suggestions en vrac. Le premier épisode, fort schématique, est le seul qui soit vraiment une

œuvre de genre ; tout de suite après, l'auteur s'écarte du schéma décrit plus haut, et de plus en plus d'un épisode à l'autre. Les fonds marins de l'épisode II, les paysages crépusculaires de l'épisode III, amorcent un voyage dans les profondeurs obscures. Désormais, Forest va nous faire visiter son jardin secret, ou plutôt il va l'explorer lui-même : le véhicule utilisé (le « sous-terrestre ») n'est-il pas l'instrument idéal pour se mouvoir dans le subconscient ? Dans des couches de plus en plus profondes, Barbarella, cette image si forte qu'elle jaillit dans tous les dessins de Forest, a du mal à conserver intact son potentiel de nécessité. D'autres personnages surgissent tour à tour, dont deux surtout paraissent plus ou moins omniprésents : une princesse méchante qui, au-delà des apparences, veut devenir Barbarella, lui prendre son visage ou « s'allier » avec elle (c'est la Méduse de l'épisode II, ce sera la reine de Sogo) ; un chasseur conquérant, « brute vicieuse » qui veut au contraire transformer ses victimes, au besoin par la mutation (c'est le Trident de l'épisode III). Que ces deux sollicitations contraires se réunissent, comme il arrive dans l'épisode IV (où les deux petits princesses vicieuses se conduisent en chasseresses), et l'équilibre de Barbarella est détruit : il ne lui reste plus qu'à fuir sans demander son reste.

Mais c'est dans l'épisode de Sogo (chapitres V à VIII) que Forest atteint le terme de sa route. D'emblée, il apparaît qu'une distance incommensurable a été franchie (« **Je ne sais plus... Il y a si longtemps !...** » s'écrie Barbarella). Nous aboutissons à un labyrinthe dont il est impossible de s'échapper ; ces hommes atteints de lèpre ajourée, ces gardes vides, faits d'un assemblage de morceaux de cuir, incarnent un moi qui se disloque, faute de trouver quelque secret perdu. Dans ce monde mystérieux, le seul guide sûr est un aveugle, l'ange Pygar. Par la suite, les représentations de l'univers factice se multiplient (la fausse insurrection, la machine à mirages), en même temps que s'affirme la volonté d'aller jusqu'au bout, symbolisée par les clés du portier ou par la glace brisée — et par cette morte derrière la glace, qui une fois de plus ressemble à Barbarella, et derrière laquelle se profile encore une autre ombre... Enfin, dans les sous-sols du palais, c'est l'aboutissement de la quête, la découverte du monstre prisonnier, événement si capital qu'il entraîne la destruction du royaume : les tours s'écroulent, le labyrinthe se remplit de venin — mais quelque chose peut-être s'est trouvé dans ces décombres. La reine borgne est repentante, et ressemble de plus en plus à Barbarella (au début, elle s'apparentait surtout aux jumelles de l'épisode IV), à ceci près qu'elle vit un drame personnel, tandis que notre héroïne, depuis deux épisodes, n'est guère plus qu'une simple spectatrice ; au moment de l'ultime catastrophe, l'ange aveugle s'envole derechef, tenant Barbarella dans son bras droit et la reine borgne dans son bras gauche. Par sa puissance de mythe, par sa beauté fantastique, par l'alexandrin magique sur lequel se termine le livre (« **Pourquoi l'as-tu sauvée ? — Un ange est sans mémoire...** »), la dernière image est de celles qui naissent dans les ultimes replis d'une conscience, et on a l'impression qu'à travers ces trois demi-dieux, c'est une personne humaine (qui sait ? peut-être celle de Forest ?) qui se trouve réconciliée avec elle-même.

Les aventures de Barbarella par Jean-Claude Forest, un volume relié 24 x 30, couverture cartonnée, 112 pages, impression 2 couleurs sur papier de luxe : Le Terrain Vague, 36 F.

Actualité du Club des Bandes Dessinées

Avec bientôt 600 membres, le Club des Bandes Dessinées — lancé, on s'en souvient, à la suite d'une série d'articles dans **Fiction** en 1961 (1) — atteint aujourd'hui l'âge de raison. Cette transition n'a d'ailleurs pas été sans quelque remous : fin 1964, une tendance dissidente au sein du conseil d'administration a critiqué la gestion en cours et voulu éliminer Francis Lacassin et Alain Resnais, respectivement président et vice-président du Club. Cette tentative s'est soldée par un échec, et une assemblée générale extraordinaire a renouvelé sa confiance à Francis Lacassin.

En se développant, le Club a changé de nom et s'appelle maintenant le Centre d'Etudes des Littératures d'Expression Graphique, appellation criticable par son allure un brin pompeuse, mais utile parce qu'elle met l'accent sur la volonté de sérieux et la vocation de recherche qui ont toujours été dans l'esprit des dirigeants.

En même temps, les derniers mois ont été marqués par un renouveau d'activités. Après la réédition de **Luc Bradefer dans la pièce de monnaie**, le Club a présenté un important **Mandrake**, rassemblant quatre épisodes de la grande période d'avant-guerre, et une aventure de Raoul et Gaston : **Au royaume du passé**. Enfin, il va diffuser en exclusivité en France l'édition italienne du **Flash Gordon** d'Alex Raymond, commencée il y a un an par les éditions Spada à Rome. Enfin une occasion, pour les amateurs qui la recherchaient, de se procurer cette bande célèbre !

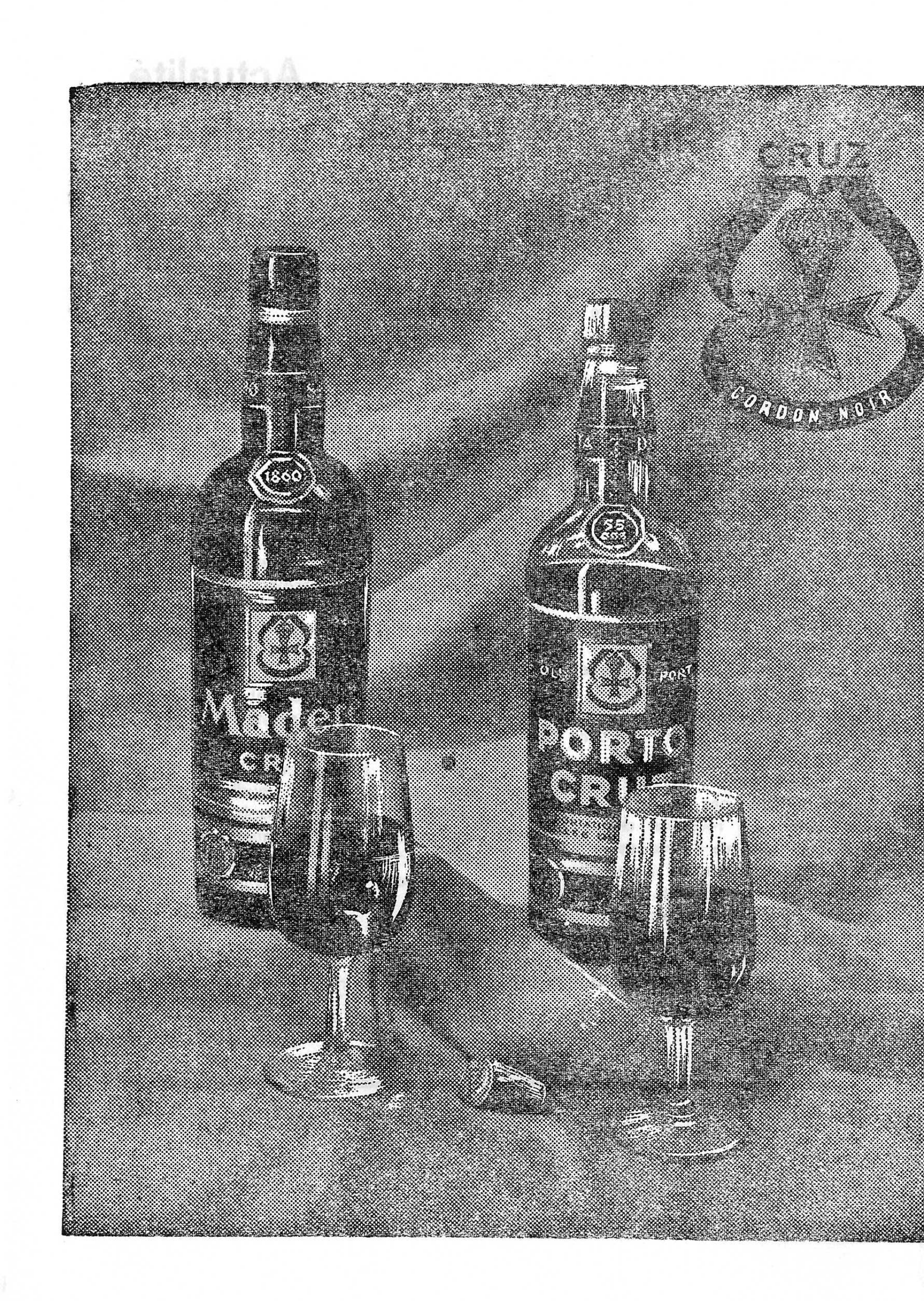
(1) Voir nos 92, 93, 94.

Ajoutons que le Club à l'heure actuelle multiplie les contacts, aussi bien avec les pays étrangers, pour créer des filiales, qu'avec les représentants de divers organismes de presse et d'édition, pour étendre son audience. Enfin, il a été l'un des principaux organisateurs des réunions de Bordighera en Italie. Il s'agit d'une série de rencontres internationales qui se sont tenues les 21 et 22 février, et auxquelles ont participé éditeurs et dessinateurs de divers pays. Ce colloque était accompagné de diverses manifestations, telle qu'une rétrospective mondiale de la bande dessinée des origines à nos jours. Nous publierons ultérieurement un article plus détaillé sur ce sujet.

D'autre part, un intéressant débat sur le thème « Bandes dessinées et Civilisation » a eu lieu le jeudi 18 février à l'UNESCO sous les auspices du Club. De nombreuses personnalités de la presse et des arts y assistaient, en particulier Roberto Rossellini, qui fit une intervention remarquée (2).

Pierre HALIN

(2) Précisons que toute correspondance concernant le Club doit désormais être adressée 6 rue Gager-Gabillot, Paris-15e.


CRUZ
CORDON NOIR
1860

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Le texte-vedette du numéro d'avril sera **L'ombre gardienne,** court roman de **CHRISTOPHER GRIMM** (dont les lecteurs de l'ancien **Galaxie** n'auront pas oublié **Garde du corps,** l'un des plus beaux récits parus jadis dans cette édition).

Au même sommaire : **Les trois vies d'Arcturus,** une nouvelle aventure de zoologie spatiale de **JACK SHARKEY,** mettant en scène les spécialistes du « Contact », projetés mentalement dans le corps des créatures galactiques qu'ils ont à étudier.

Et un choix de nouvelles des meilleurs auteurs : **Les chasseurs** par **DANIEL F. GALOUYE, Jeu de guerre** par **PHILIP K. DICK, Les mangeurs de voitures** par **ROBERT F. YOUNG** et **Une maison dernier cri** par **RICHARD MATHESON.**

Ce numéro sera mis en vente le 11 mars.

Fiction

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris-9e*
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e (TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le N° : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Algérie : 285 F ; Maroc : 2,90 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F

Dépôt légal : 2me trimestre 1965 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)